

**Hitchcock
Présente - 11 -
Histoires
Préférées du**

Hitchcock, Alfred

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HITCHCOCK



HISTOIRES
PRÉFÉRÉES
DU MAÎTRE
ÈS CRIMES



HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

ALFRED HITCHCOCK

Présente

**HISTOIRES PRÉFÉRÉES
DU MAÎTRE ÈS CRIMES**

Le titre original de cet ouvrage est :

THE MASTER'S CHOICE

LA DAME AUX BISCUITS

(The Cookie Lady)

par PHILIP K. DICK

- Où vas-tu, Bubber ? lança Ernie Mill qui, de l'autre côté de la rue, remplissait ses feuilles de route.

- Nulle part, dit Bubber Surie.

- Tu vas voir ta copine ? (Ernie n'en pouvait plus de rire.) Pourquoi tu vas voir cette vieille dame ? Raconte-nous !

Bubber continua sa route. Il tourna au coin et descendit la rue du Gros-Chêne. Déjà, il voyait la maison au bout de la rue, un peu en retrait des autres. Les mauvaises herbes avaient envahi le jardinet devant la maison, de vieilles herbes desséchées qui bruissaient et murmuraient dans le vent. La maison quant à elle était une petite boîte grise minable dont les murs ignoraient la peinture et dont les marches de la véranda s'affaissaient. Dans la véranda, il y avait un rocking-chair exposé à tous les vents sur lequel était jeté un torchon en lambeaux.

Bubber remonta l'allée. Il respira à fond et gravit les marches branlantes. Il la sentait déjà, cette odeur tiède et merveilleuse, et l'eau lui vint à la bouche. Le cœur battant à l'idée de ce qui l'attendait, il tira le cordon. De l'autre côté de la porte, la cloche rouillée eut un grincement éraillé. Pendant un moment tout resta silencieux, puis il entendit quelqu'un bouger.

Mme Drew ouvrit la porte. Elle était vieille, très vieille.

C'était une petite vieille aussi desséchée que les mauvaises herbes poussant devant sa maison. Elle sourit à Bubber du haut des marches tout en tenant la porte grande ouverte pour le faire entrer.

- Tu arrives juste, à temps, dit-elle. Entre vite, Bernard. Tu arrives juste au bon moment. Je viens de les sortir.

Bernard alla jusqu'à la porte de la cuisine et regarda. Il les vit, posés sur la cuisinière dans une grande assiette bleue. Des biscuits, une assiette pleine de biscuits tout chauds qui sortaient du four. Des

biscuits avec des noisettes et des raisins secs.

- Alors, ils ont l'air bon ? s'enquit Mme Drew.

Elle passa devant lui avec un léger friselis et entra dans la cuisine.

- Peut-être un peu de lait froid aussi ? Tu les aimes avec du lait froid.

Elle prit le pot à lait dans le garde-manger qui se trouvait sur le rebord de la fenêtre de derrière, lui en servit un verre et disposa, quelques biscuits sur une petite assiette.

- Allons au salon, dit-elle.

Bubber hocha la tête. Mme Drew apporta le lait et les biscuits dans le salon et les déposa sur le bras du canapé. Puis elle s'assit dans son fauteuil et observa Bubber qui se laissait choir à côté de l'assiette et se servait sans attendre.

Bubber mangeait avec voracité, comme à son habitude, les yeux sur les biscuits. On n'entendait que le bruit de ses mâchoires. Mme Drew attendit patiemment que le garçon eût fini, et que son ventre déjà bien dodu eut enflé d'autant. Quand Bubber eut vidé l'assiette il jeta un coup d'œil en direction de la cuisine, vers les biscuits qui restaient sur la cuisinière.

- Tu ne préfères pas garder le reste pour plus tard ? demanda Mme Drew.

- D'accord, dit Bubber.

- Alors, comment étaient-ils ?

- Délicieux.

- À la bonne heure. Elle se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. Qu'as-tu fait à l'école aujourd'hui ? Comment ça s'est passé ?

- Pas mal.

La petite vieille observait le garçon qui jetait des regards impatients autour de lui.

- Bernard, dit-elle alors, ne veux-tu pas rester me parler un peu ? (il avait des livres sur les genoux, des livres d'école.) Pourquoi ne me lis-tu pas quelque chose dans un de tes livres ? Tu sais je n'y vois plus très clair et ça me fait plaisir quand on me fait la lecture.

- Je pourrai avoir le reste des biscuits après ?

- Bien sûr.

Bubber alla s'asseoir au bout du canapé pour être plus près d'elle. Il ouvrit ses livres, Géographie du Monde, Principes d'Arithmétique et son Abécédaire.

- Lequel vous voulez ?

Elle hésita.

- Celui de Géographie.

Bubber ouvrit le gros livre bleu au hasard. LE PÉROU. « Le Pérou est bordé au nord par l'Équateur et la Colombie, au sud par le Chili, et à l'est par le Brésil et la Bolivie. Le Pérou se divise en trois grandes parties. Il y a premièrement ... »

La petite vieille le regardait, ses grosses joues tremblotaient tandis qu'il lisait en suivant avec son doigt. Elle ne disait rien, le regardant, l'observant avec attention pendant qu'il lisait, absorbant chaque froncement de sourcils, le moindre mouvement de ses bras et de ses mains. Elle se détendit, et se laissa aller plus profondément dans son fauteuil. Il était tout près d'elle, à une toute petite distance. Seules la table et la lampe les séparaient. Comme c'était bien qu'il vienne ; cela faisait plus d'un mois qu'il venait maintenant, depuis le jour où, assise sous sa véranda, elle l'avait vu passer et avait eu l'idée de l'appeler en lui montrant les biscuits qui se trouvaient à côté de son rocking-chair.

Qu'est-ce qui l'y avait poussée ? Elle l'ignorait. Il y avait si longtemps qu'elle vivait seule que, parfois, elle se surprenait à dire de drôles de choses et même à faire de drôles de choses. Elle voyait si peu de gens, seulement quand elle allait faire ses courses, ou quand le facteur lui apportait le chèque de sa pension ou bien quand les éboueurs passaient.

La voix du garçon continuait monotone. Se sentant bien, paisible et détendue, elle ferma les yeux et croisa les mains sur ses genoux. Tandis qu'elle était là assise, à écouter le garçon tout en somnolant, quelque chose se déclencha. La petite vieille commença à se transformer, ses rides grises et les plis de sa peau s'estompèrent. Assise dans son fauteuil, elle rajeunissait ; une nouvelle jeunesse se répandait dans ce corps maigre et fragile. Ses cheveux gris épaississaient et fonçaient, la couleur revenait dans les mèches éparses. Ses bras aussi s'affermirent, la chair marbrée retrouvait cette teinte riche qu'elle

avait eue autrefois, bien des années auparavant.

Mme Drew respira profondément sans ouvrir les yeux.

Elle sentait bien que quelque chose se passait, mais elle ne savait quoi au juste. Oui, quelque chose se passait ; cela, elle le sentait et c'était bon. Mais elle ignorait ce que c'était au juste. Cela lui était déjà arrivé auparavant, presque chaque fois que ce garçon était venu et s'était assis près d'elle. Surtout ces derniers temps, depuis qu'elle avait rapproché son fauteuil du canapé. Elle respira profondément. Comme cela semblait bon, cette chaude plénitude, cette vague de chaleur dans son corps glacé pout la première fois depuis des années !

Dans son fauteuil, la petite vieille était devenue une femme bien en chair d'environ trente ans, aux cheveux noirs, une femme aux joues rondes, aux membres bien en chair. Ses lèvres avaient recouvré leur carnation, et son cou était peut-être même un rien trop charnu comme il l'avait été dans un passé très lointain.

Soudain, Bubber s'arrêta de lire. Il posa son livre et se leva :

- Faut que j'y aille, dit-il. Je peux emporter le reste des biscuits ?

Elle sortit de sa torpeur, clignant des yeux. Le garçon était dans la cuisine occupé à se remplir les poches de biscuits. Elle hocha la tête, étourdie. Le garçon prit les derniers biscuits. Il traversa le salon jusqu'à la porte. Mme Drew se leva. D'un seul coup, toute chaleur la quitta. Elle regarda ses mains. Maigres, fripées.

- Oh ! murmura-t-elle. Ses yeux s'embuèrent de larmes. Une fois de plus. Il ne restait rien, plus rien du tout dès qu'il s'éloignait. Elle se dirigea d'un pas chancelant vers la glace au-dessus de la cheminée et s'y regarda. Deux vieux yeux éteints lui renvoyèrent son regard, des yeux profondément enfoncés dans un visage flétri, Rien, il ne testait plus rien dès que le garçon n'était plus à ses côtés.

- À la prochaine ! dit Bubber.

- S'il te plaît, chuchota-t-elle. S'il te plaît, reviens me voir ! Tu reviendras, dis ?

- Bien sûr, assura Bubber distraitement en œuvrant la porte. Au revoir.

Il descendit les marches. L'instant d'après, elle entendit le bruit de ses pas sur le trottoir. Il était parti.

- Bubber ! Viens ici immédiatement ! (May Surie se tenait debout dans l'entrée, l'air furieux.) Entre et mets-toi à table.

- Oui, j'y vais.

Bubber gravit lentement les marches de la véranda et pénétra dans la maison en traînant les pieds.

- Qu'est-ce que tu as ? Elle l'attrapa par le bras. Où t'étais ? Tu es malade ?

- J'suis fatigué, dit Bubber en se frottant le front.

Son père, en maillot de corps, traversa la salle de séjour les journaux à la main en demandant :

- Qu'y a-t-il ?

- Non mais regarde-le ! dit sa femme. Il est complètement crevé. Qu'est-ce que tu as fait, Bubber ?

- Il est encore allé chez cette vieille dame, dit Ralf Surie ? Ne le vois-tu pas ? Il est toujours crevé quand il revient de chez elle. Qu'est-ce que tu vas y faire, Bubber ? Qu'est-ce qui s'y passe ?

- Elle lui donne des biscuits, dit May. Tu sais comme il est quand il s'agit de manger. Il ferait n'importe quoi pour une assiette de biscuits !

- Bubber, écoute-moi, dit son père. Je ne veux plus te voir traîner chez cette vieille folle. Tu m'entends ? Je me fiche des biscuits qu'elle peut bien te donner. Tu rentres trop fatigué ! Je ne veux plus de ça. Tu m'entends ?

Appuyé contre la porte, Bubber baissa la tête. Son cœur battait à tout rompre, peinait.

- Je lui ai dit que je reviendrais, marmonna-t-il,

- Tu peux y aller encore une fois, dit May en se dirigeant vers la salle à manger, mais ce sera la dernière. Dis-lui bien que tu ne pourras pas revenir. Arrange-toi pour le lui dire gentiment, hein ? Et maintenant monte te laver.

- Après dîner, faudra l'envoyer se coucher, dit Ralf en regardant son fils monter lentement les marches, la main sur la rampe, et il secoua la tête. Je n'aime pas ça ! Je ne veux pas qu'il y retourne. Elle a quelque chose de bizarre, cette vieille.

- De toute façon, ce sera la dernière fois, dit la mère.

Ce mercredi-là était un beau jour, chaud et ensoleillé. Bubber allait d'un bon pas, les mains dans les poches. Il s'arrêta un instant devant le drugstore McVane et regarda les illustrés d'un air songeur. Au comptoir une femme buvait un grand chocolat. Ce spectacle lui fit venir l'eau à la bouche. Voilà qui tranchait la question. Il tourna les talons et poursuivit son chemin en pressant même un peu le pas.

Quelques minutes plus tard il montait les marches conduisant à la véranda grise et branlante, tirait la sonnette. À ses pieds, les mauvaises herbes frissonnaient et bruissaient dans le vent. Quatre heures allaient sonner et il ne pourrait rester trop longtemps mais, de toute façon, c'était la dernière fois. La porte s'ouvrit. Un sourire illumina le visage ridé de Mme Drew.

- Entre, Bernard. Je suis bien contente de te voir. Ça me rajeunit tellement quand tu viens me voir.

Il entra en regardant autour de lui.

- Je vais mettre les biscuits au four. Je ne savais pas si tu viendrais.

Elle trotta jusqu'à la cuisine.

- Je les mets en route tout de suite. En attendant, assieds-toi sur le canapé.

Bubber alla s'asseoir. Il remarqua que la table et la lampe avaient disparu, si bien que le fauteuil était maintenant tout près du canapé. Il regardait le fauteuil d'un air perplexe lorsque Mme Drew revint.

- Ils sont dans le four. La pâte était toute prête.

Elle s'assit dans le fauteuil avec un soupir.

- Eh bien ? Comment ça s'est passé aujourd'hui ? Ça été à l'école ?

- Pas mal.

Elle hocha la tête. Comme il était grassouillet ce petit garçon assis juste à côté d'elle, comme ses joues étaient rouges et pleines ! Elle pouvait le toucher, il était si près. Son vieux cœur se mit à battre plus fort. Ah ! Retrouver sa jeunesse ! C'était si important la jeunesse, c'était tout. À quoi bon vivre quand on est vieux ?

- Tu veux bien me lire quelque chose, Bernard ? demanda-t-elle alors.

- Je n'ai pas apporté de livre.

- Oh ... (Elle hocha la tête.) Eh bien, moi, j'en ai quelques-uns. Je vais les chercher.

Elle se leva et se dirigea vers la bibliothèque. Elle ouvrait les portes quand Bubber annonça :

- Madame Drew, mon père ne veut plus que je revienne. Il a dit que c'était la dernière fois. Alors, j'ai préféré vous le dire ...

Elle s'arrêta net, pétrifiée. Il lui semblait que tout dansait autour d'elle, que la pièce tournoyait follement. Elle respira précipitamment, effrayée.

- Bernard, tu ... tu ne vas plus revenir ?

- Non, mon père veut pas.

Il y eut un moment de silence. La vieille dame prit un livre au hasard et regagna lentement son fauteuil. Quelques instants plus tard, elle lui passa le livre. Ses mains tremblaient. Le garçon le prit, le visage inexpressif, les yeux fixés sur la couverture.

- Lis, s'il te plaît, Bernard. Lis, je t'en prie.

- D'accord, fit-il en ouvrant le livre. Je commence où ?

- N'importe où, Bernard. N'importe où !

Il se mit à lire. Mme Drew n'entendait les mots qu'à demi. Elle porta une main à son front, à cette peau sèche, fragile et fine comme du parchemin. L'angoisse la faisait trembler. La dernière fois, vraiment ?

Bernard lisait toujours, lentement, d'un ton monotone ...

Contre la fenêtre, une mouche bourdonnait. Dehors, le soleil commença à décliner et l'air fraîchit. Quelques nuages apparurent et le vent se mit à secouer les arbres avec fureur.

Assise près du garçon, plus près que jamais, la vieille dame l'entendait ; entendait le son de sa voix, le sentait tout proche. Était-ce vraiment la dernière fois ? Une vague de terreur s'empara d'elle mais elle la repoussa. La dernière fois ! Elle le regardait fixement, ce garçon assis si près d'elle. Après un moment, elle étendit sa main maigre et sèche. Elle respira profondément. Il ne reviendrait jamais. Il n'y aurait plus

d'autres fois, plus jamais. Il était assis là aujourd'hui pour la dernière fois.

Elle lui toucha le bras.

Bubber leva les yeux.

- Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-il.

- Ça ne te gêne pas si je pose ma main sur ton bras, dis ?

- Ben, non ...

Il reprit sa lecture. La vieille dame sentait la jeunesse du garçon couler entre ses doigts, passer dans son bras. Une jeunesse palpitante, vibrante, si près d'elle. Elle n'avait jamais été si proche, assez proche pour qu'elle puisse vraiment la toucher. Cette sensation de vie lui faisait tourner la tête, lui donnait le vertige. Et c'est alors que cela commença, comme les autres fois. Elle ferma les yeux, laissant cette jeunesse l'envahir, pénétrer en elle ; portée par le son de cette voix et le contact de ce bras. La métamorphose s'accomplissait, la chaleur l'inondait, cette sensation de chaleur grandissante. Elle resplendissait à nouveau, s'emplissait de vie, redevenait la femme opulente qu'elle avait été autrefois, il y a si longtemps.

Elle regarda ses bras. Potelés, ils étaient potelés, et ses ongles étaient roses. Et ses cheveux. Noirs à nouveau, lourds et noirs contre son cou. Elle se toucha la joue. Les rides avaient disparu, la peau était souple et douce.

Une joie éclatante, irrésistible s'empara d'elle. Elle regarda autour d'elle et sourit, sentant ses dents bien plantées, ses gencives fermes, ses lèvres rouges, ses dents blanches et solides. Soudain, elle se mit debout, pleine d'assurance et de confiance en son corps. Elle tourna sur elle-même, souple et vive.

Bubber s'arrêta de lire.

- Les biscuits sont prêts ? demanda-t-il.

- Je vais voir. Sa voix était pleine de vie, avait retrouvé cette qualité qu'elle avait perdue bien des années auparavant. Elle était revenue sa vraie voix, une voix de gorge, sensuelle. Mme Drew alla vivement à la cuisine et ouvrit le four. Elle en sortit les biscuits, les mit sur la cuisinière.

- C'est prêt ! annonça-t-elle gaiement. Viens les chercher !

Bubber passa devant elle, les yeux fixés sur les biscuits.

Il ne remarqua même pas la femme qui se tenait près de la porte.

Mme Drew sortit en toute hâte de la cuisine, se précipita dans la chambre, referma la porte derrière elle, puis se tourna et se regarda dans la glace en pied fixée à la porte.

Jeune, elle était redevenue jeune ! Elle respira profondément, sa poitrine ferme se gonfla, ses yeux étincelèrent, et elle sourit. Elle virevolta dans un tourbillon de jupes. Jeune et jolie.

Et cette fois-ci, ça n'avait pas disparu.

Elle ouvrit la porte. Bubber avait la bouche et les poches pleines. Il se tenait au milieu du salon, le visage gras et blême, et sans expression.

- Qu'y a-t-il ? demanda Mme Drew.

- Je m'en vais.

- Comme tu veux, Bernard. Et merci d'être venu me faire la lecture.

Elle posa la main sur l'épaule du garçon.

- Je te reverrai peut-être un de ces jours ?

- Mon père ...

- Je sais.

Elle rit gaiement et lui ouvrit la porte.

- Au revoir, Bernard ! Au revoir !

Elle le regarda descendre lentement les marches, une à une. Puis elle ferma la porte et retourna dans sa chambre en sautillant. Elle dégrafa sa robe, l'enleva, le tissu gris et usé lui étant soudain devenu insupportable. Une brève seconde, les mains sur les hanches, elle admira ce corps épanoui, aux courbes pleines.

.Elle rit d'excitation et se tourna un peu, les yeux étincelants. Quel corps magnifique, débordant de vie ! Une poitrine bien ronde. Elle la toucha. La chair était ferme. Il y avait tant, tant de choses à faire ! Elle regarda autour d'elle, la respiration haletante. Tant de choses ! Elle se fit couler un bain et se noua les cheveux.

Le vent environnait Bubber tandis qu'il rentrait péniblement chez lui. Il était tard, le soleil s'était couché dans un ciel sombre et nuageux. Le vent qui soufflait et bousculait Bubber était froid, il pénétrait ses vêtements et le glaçait. Le jeune garçon se sentait fatigué, sa tête lui faisait mal et il s'arrêtait toutes les minutes pour se frotter le front, se reposer, tout son cœur peinait. Quittant la rue du Gros-Chêne, il remonta la rue des Pins. Tout autour de lui le vent hurlait, le poussait de-ci de-là. Il secoua la tête pour essayer de reprendre ses esprits. Comme il se sentait fatigué ! Comme ses bras et ses jambes étaient lourds ! Le vent le poussait, le bousculait, le soulevait de terre.

Il respira et repartit en baissant la tête. Au coin de la rue, il s'arrêta, s'agrippa à un lampadaire. Le ciel était maintenant tout à fait noir, les lumières de la rue commençaient à s'allumer. Il finit par se remettre en route, faisant son possible pour avancer.

- Où peut bien être ce gamin ? dit May Surie en sortant sur la véranda pour la dixième fois.

Son mari alluma l'électricité et la rejoignit.

- Quel vent terrible !

Le vent fouettait la véranda en sifflant. Tous deux parcoururent du regard la rue sombre, mais ne virent que quelques vieux journaux et autres détritiques que le vent balayait.

- Rentrons, dit Ralf. Qu'est-ce qu'il va prendre quand il rentrera !

Ils s'assirent à table. Tout à coup May reposa sa fourchette.

- Chut ! Écoute ... Tu n'entends rien ?

Ralf prêta l'oreille.

A la porte d'entrée, on entendait un faible bruit comme si quelqu'un frappait. Ralf se leva. Dehors, le vent hurlait, faisant claquer les persiennes de la chambre du haut.

- Je vais voir ce que c'est.

Il alla à la porte et l'ouvrit. Quelque chose de gris et desséché se cognait contre la véranda, poussé par le vent. Il regarda longuement mais sans parvenir à distinguer ce que c'était. Sans doute, un paquet de mauvaises herbes, d'herbes et de chiffons balayés par le vent ...

Le paquet vint cogner contre ses jambes, puis repartit à la dérive.

L'homme le regarda glisser le long du mur, puis il referma lentement la porte.

- Qu'est-ce que c'était ? demanda sa femme dans la salle à manger.

- Rien. Le vent, répondit Ralf Surie.

VINGT-DEUX *CENTS* PAR JOUR

(Twenty-Two Cents A Day)

par JACK RITCHIE

- Êtes-vous aigri ? s'enquit le journaliste.

Je haussai un sourcil.

- Aigri ? Grands dieux, non !

- Vous avez pourtant passé quatre ans en prison pour un crime que vous n'avez pas commis.

Je souris aimablement.

- Et dont l'État m'a amplement dédommagé en me versant la coquette somme de six mille dollars.

De toute évidence, il avait fait ses petits calculs avant de venir m'interviewer.

- Cela revient à environ dix-sept *cents* par heure que vous avez passée derrière les barreaux.

Je haussai les épaules.

- N'oubliez pas que, en plus de cela, j'ai gagné les vingt-deux *cents* par jour prévus par la loi. Cela me donne peut-être droit au Fonds d'Aide Sociale ; d'un autre côté, j'ai eu très peu de dépenses durant mon séjour.

- À quoi allez-vous employer le temps qui vous reste à vivre ?

Je lui pardonnai : c'était un très jeune journaliste.

- Jeune homme, quatre années ne m'ont pas complètement démoli. Le meilleur reste à venir.

Denning, le gardien, me tendit une enveloppe de papier bulle.

- Voulez-vous vérifier le contenu, George, et signer un reçu ? Ce sont les objets personnels que vous aviez sur vous à votre arrivée.

- Quelle est la première chose que vous allez faire en sortant d'ici ? demanda le journaliste.

- Acheter un revolver, dis-je.

Denning me lança un regard sévère.

- Allons, George, vous savez pertinemment qu'un homme libéré sur parole ...

Je souris :

- Je ne suis *pas* libéré sur parole, Denning. Je suis un citoyen à part entière ; libre de mes mouvements.

Le journaliste mâchonna son crayon.

- Pourquoi désirez-vous avant toute autre chose acheter un revolver ?

- J'aime les armes à feu, répondis-je. Voyez-vous, j'en avais une petite collection avant d'aller en prison.

Il continua à tâter le terrain.

- Et quelle est la *deuxième* chose que vous ferez en sortant d'ici ?

- J'irai voir mon avocat.

- Henry McIntyre ?

- Non, pas lui ; Matt Nelson, J'ai toujours pensé que, par son incompétence, il était responsable à au moins cinquante pour cent de ces quatre années perdues.

- Il était votre avocat au procès ?

- Oui ...

Le journaliste prit un air pensif.

- Allez-vous chercher à voir les deux hommes qui ont témoigné contre vous ?

Je sortis mon portefeuille de l'enveloppe bulle, en vérifiai le contenu et le mis dans ma poche.

- Le monde est petit. Les rencontres imprévues, cela arrive.

Le gardien m'envoya au Bureau du Personnel pour régler une

formalité de dernière minute ; quand je revins dans la pièce, il parlait avec Henry McIntyre. Ils interrompirent leur conversation à mon entrée.

Henry McIntyre avait été l'artisan de ma libération. Il fait partie d'un organisme d'avocats spécialisé dans la révision des procès où il semble qu'une erreur judiciaire ait été commise. Il est de ces individus passionnés et entêtés que l'on ne peut détourner de leur objectif une fois qu'ils sont convaincus d'avoir raison - c'est-à-dire très souvent. En bref, c'est le genre d'homme que d'ordinaire je déteste. Mais ce n'était pas le moment de se montrer ingrat.

- Envoyez-moi votre note, lui dis-je. Je règle toujours mes dettes.

Il secoua la tête.

- Non. Nous agissons ainsi dans le seul intérêt de la justice. L'argent n'a rien à y voir, pas plus que la publicité personnelle. D'autre part, vous n'avez gagné en moyenne que dix-sept *cents* par heure ; si je vous réclamais des honoraires et si les journaux venaient à l'apprendre ...

Il soupira et changea de sujet.

- Nous vous demanderons simplement de ne pas agir de manière inconsidérée,

- Inconsidérée ?

- Justice est faite, à présent - même si c'est avec pas mal de retard.

- Vraiment ? Justice est faite ? Voulez-vous dire que les deux scélérats qui ont commis un faux témoignage m'ont remplacé en prison ?

- Non, bien sûr. Nous ne pouvions pas en demander tant.

- Mais je devrais néanmoins garder le sourire et prendre les choses du bon côté ?

- Eh bien, en quelque sorte, oui, La vengeance ne vous mènera nulle part. En outre, cela ternirait la réputation de notre organisme. Nous sommes à l'origine de votre mise en liberté et ce serait une tache dans nos dossiers si vous décidiez impulsivement de ...

Il eut un geste vague de la main et laissa la préposition en suspens. Je pris mon porte-documents et me disposai à partir.

- Je puis vous assurer, McIntyre, que je ne fais jamais rien impulsivement. Je pèse toujours le pour et le contre avant d'agir.

Il me fallut deux heures pour me rendre en ville, où l'autobus me déposa aux alentours de quatre heures de l'après-midi.

Je descendis l'avenue jusqu'à l'armurerie Witco et flânai un moment avant d'acheter un Ruger automatique flambant neuf. Je le fis emballer, après quoi je poursuivis mon chemin jusqu'à la Quatrième Rue. Arrivé au Saxton Building, j'hésitai, puis je changeai d'avis.

Non, je n'avais décidément aucune envie d'aller voir un homme comme Matt Nelson l'estomac vide. Je décidai de prendre un bon repas et une nuit de repos avant de l'affronter.

Après le dîner, je m'inscrivis au *Medwin Hotel* et me fis monter dans ma chambre un whisky-soda. À peine m'étais-je installé pour savourer mon premier drink civilisé depuis quatre ans qu'on sonna à ma porte.

Deux hommes, debout dans le couloir, me présentèrent des portefeuilles sur lesquels étaient agrafés des insignes de policiers. Le porte-parole, un homme grisonnant qui était visiblement un vétéran, se présenta :

- Je suis le sergent Davis. Pourrions-nous vous parler un instant ?

- Naturellement, répondis-je en les invitant à entrer.

Davis refusa les verres que je proposais et alla droit au but.

- Nous préférons toujours devancer les événements. Pour nous, une once de prévention, vaut mieux qu'une livre de remède.

Je me demandai distraitemment quel serait l'équivalent d'une telle formule depuis le système métrique.

Davis prit un siège.

- Vous avez acheté un revolver, n'est-ce pas, monsieur Whitcomb ?

Je fronçai les sourcils.

- M'auriez-vous suivi ?

Il inclina la tête.

- Certaines personnes - parmi lesquelles votre avocat - nous ont avertis. Elles nous ont exposé la situation, et nous ne vous avons pas perdu de vue un instant depuis que vous êtes descendu d'autobus. Que comptez-vous faire avec ce revolver ?

- M'en servir de temps en temps, répondis-je. Le bichonner avec amour, le préserver de la poussière et de la rouille ...

Visiblement, je n'avais pas répondu à sa question.

- Vous savez bien que ça ne vaut pas le coup, dit-il. Vous ne pourriez pas vous en tirer.

- Me tirer de quoi ?

Il m'observa un moment.

- Écoutez, vous êtes un homme intelligent. Pendant votre séjour en prison, vous êtes devenu le secrétaire du gardien et, à l'en croire, il n'avait jamais eu quelqu'un d'aussi compétent que vous. Pourquoi voulez-vous faire une chose aussi stupide ?

- Allons, sergent, ne vous inquiétez pas, répondis-je en souriant. Je n'ai jamais rien fait de stupide. Jamais, sinon par accident.

Il me regarda fixement, sans ciller, puis soupira.

- C'est bon. Je vois que je perds mon temps. Mais n'oubliez pas : nous continuons à vous tenir à l'œil.

Après leur départ, je me remis à siroter mon whisky, en remplissant mon verre chaque fois que nécessaire. Le lendemain matin, je me réveillai en sursaut à six heures un quart - une habitude acquise au cours des quatre dernières années - et je serais sans doute sorti du lit si je n'avais eu la gueule de bois. Une existence calme et bien réglée a peut-être ses avantages, en définitive.

Je passai toute la matinée au lit pour récupérer un peu.

Dans l'après-midi, après le déjeuner, j'allai à la *First National Bank* déposer mon chèque de six mille dollars. Puis je continuai jusqu'au Saxton Building.

Il était presque trois heures lorsque je pénétrai dans l'enfilade de bureaux de Matt Nelson. Le sergent Davis, son collègue et une secrétaire apparemment effrayée attendaient dans l'antichambre.

Davis lorgna d'un air soupçonneux le paquet que je portais sous le bras gauche.

- Qu'est-ce que c'est ?

- Un revolver, dis-je.

Il secoua la tête d'un air las.

- Écoutez, avez-vous un permis de port d'arme ?

- Je n'ai pas besoin de permis pour transporter une arme dans un étui, seulement si elle était cachée sur moi.

- Pourquoi n'avez-vous pas laissé cette arme dans votre chambre ? Pourquoi l'avoir apportée ?

- J'ai quitté mon hôtel ce matin, il était vraiment trop cher. Vous ne sauriez pas, par hasard, où je pourrais trouver un petit appartement à un prix raisonnable ?

- Pourquoi n'avez-vous pas rangé cette arme dans votre porte-documents ?

- Il est plein à craquer. Je ne suis pas arrivé à la faire rentrer dedans.

Malgré mes protestations, Davis entreprit de me fouiller, moi et mes affaires. Son inspection terminée, il se tourna vers la porte menant au bureau privé de Matt Nelson et haussa sa voix de basse :

- Il est O.K.

La porte du bureau de Matt Nelson s'entrouvrit et. l'avocat risqua un coup d'œil.

- Comment ça, « O.K. »? Il a un revolver, non ?

- Mais pas de balles, dit Davis.

La porte s'ouvrit plus grand et Nelson sembla reprendre confiance.

- Un plaisir de, vous revoir après tant d'aimées, monsieur Whitcomb. Je suis heureux que les choses se soient bien terminées.

- Pas grâce à vous, répliquai-je sèchement. Je voudrais vous dire deux mots.

- Mais naturellement, dit Nelson. Entrez donc. - Il empêcha Davis de me suivre. - Je voudrais parler à M. Whitcomb seul à seul, je vous prie.

Nelson était un individu aux traits accusés et au front bas. Lorsque je l'avais engagé, j'avais eu des doutes sur sa compétence mais je les avais écartés en raison de la recommandation d'un ami. Ç'avait été une erreur.

En s'asseyant à son bureau, Nelson ouvrit le tiroir du haut.

J'aperçus la crosse d'un revolver. De toute évidence, il prenait ses précautions pour le cas où j'aurais l'intention de l'étrangler.

- Monsieur Whitcomb, dit-il en souriant, je sais que vous êtes un homme intelligent.

- Merci. J'ai entendu ce compliment un certain nombre de fois dernièrement, mais je ne suis pas venu ici pour cela. - Je le regardai avec l'aversion accumulée pendant quatre années. - Non seulement vous avez complètement bousillé ma défense au procès, mais vous avez eu l'incroyable audace de me présenter une note de 876 dollars 14.

Il haussa les épaules.

- Quelle différence cela fait-il maintenant ? Vous ne m'avez pas versé le moindre *cent*.

- Il se trouve que je n'avais pas cet argent à l'époque. Mais ce qui me met hors de moi, c'est que vous ayez demandé à faire saisir ce que je gagnais en prison. Pendant que je transpirais à la blanchisserie de la prison pour vingt -deux malheureux *cents* par jour, vous ...

Il eut un geste de protestation.

- J'ai simplement pensé que vous aviez un magot de côté et que je pourrais vous l'arracher par intimidation. - Il haussa les épaules. - De toute façon, le juge a rejeté ma requête.

- N'empêche que je trouve cela parfaitement inadmissible.

Nelson se pencha en avant.

- Écoutez, je ne suis pas un imbécile et vous non plus. Je sais bien que vous n'êtes pas venu ici pour me tirer dessus.

- Vous en êtes certain ?

- Eh bien ... pas *tout à fait* certain. En réalité, je pense que vous mijotez un plan depuis longtemps - et, comme vous avez de la cervelle, vous avez dû trouver quelque chose de vraiment astucieux, pas vrai ? Quelque chose de vraiment tordu ? Peut-être même un meurtre sans revolver ? Ni couteau ? Ni rien de ... disons, visible ? Et vous êtes décidé à attendre ? Vous avez tout le temps ? Vous comptez pratiquer la guerre des nerfs ?

Je regardai par la fenêtre,

- Écoutez, poursuivit Nelson, vous ne me faites pas peur, mais je suis un homme occupé et je ne peux pas me prêter à ce jeu du chat et de la souris. Je veux dire par là que je n'en ai pas le temps. Voici donc ce que j'ai décidé : vous ne me devez plus les 876 dollars 14. - Il sortit du tiroir entrouvert une feuille de papier qu'il posa devant moi – C'est un reçu. Portant la mention « payé » et ma signature.

Je jetai un coup d'œil sur la feuille.

- Je sais, je sais, reprit-il vivement. Un reçu n'est jamais qu'un bout de papier ; on ne peut rien s'offrir avec. L'État vous a donné six mille dollars, mais vous vous attendez peut-être à recevoir davantage ? Je ne vous le reproche pas. On vous a condamné à tort. Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'ai fait de mon mieux.

Il avait raison : je ne le croyais pas.

Il fourragea de nouveau dans le tiroir et cette fois en sortit une épaisse enveloppe. Elle contenait des billets qu'il disposa en éventail.

- Faites le compte : six mille dollars en coupures de cent. Je me mets au diapason de l'État, au dollar près. Mais cela ne signifie pas que j'admette quoi que ce soit. Disons simplement que je suis charitable.

J'examinai l'argent.

- Ce n'était pas exactement là le but de ma visite. Et que suis-je censé faire en échange de ces six mille dollars ?

- Me laisser tranquille, c'est tout. - Il éleva légèrement la voix. - Je me moque de ce que vous ferez aux. Autres ; ça ne me concerne pas. Mais moi, laissez-moi tranquille.

J'empochai les billets avec un petit sourire.

- Très bien. Vous m'avez convaincu de votre sincérité. Je pars pour ne jamais revenir.

Une fois dehors je parcourus environ deux pâtés d'immeubles avant d'acquiescer la preuve que j'étais suivi.

J'entrai dans des immeubles, pris des ascenseurs montai et descendis des escaliers, et je ressortis finalement dans une ruelle, persuadé d'avoir échappé à mon ombre.

En tournant dans l'avenue, je faillis tomber dans les bras d'un homme

assez grand et agité, qui parut content de me voir.

- Vous l'avez semé, dit-il.

- Qui ça ? m'enquis-je, sur la défensive.

- Le flic.

- Et vous, qui êtes-vous ?

- James Hogan, enquêtes confidentielles, etc., etc. Ils comptaient d'abord faire appel à un avocat, mais ils ont réfléchi que leur projet pourrait lui sembler immoral. Par contre, les détectives privés sont amenés à faire pratiquement n'importe quoi de nos jours; alors ils m'ont engagé.

- Qui ça, *ils* ?

- Clark et Tilford.

- Ah ! Les méprisables menteurs qui m'ont coûté quatre années de ma vie.

Il me menaça du doigt.

- Vous n'arriverez pas à les approcher, je vous le dis tout de suite. La police a été avertie, et Clark et Tilford ont un garde du corps vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

- Tant mieux pour eux.

Il eut un sourire matois.

- Vous êtes disposé à patienter, n'est-ce pas ? Des semaines, des mois, des années - pourvu qu'un jour vous ayez votre vengeance ? Vous prendrez votre temps, vous observerez, vous attendrez ? Un siècle, s'il le faut ?

- Franchement, un siècle me paraît hors de question.

- Ah ! Vous avez donc en tête un plan immédiat ? Un plan d'une astuce diabolique ?

- Qui sait ? J'ai eu tout le temps d'y réfléchir - et je moisirais encore en prison si mon avocat n'avait pas découvert que Clark était myope.

- À dire vrai, Clark ne *savait* pas qu'il était myope ; il pensait y voir comme tout le monde. C'est sa femme, qui, un beau jour en a eu assez

de le voir buter dans les meubles et l'a expédié chez un oculiste. Mais en réalité, myope ou pas, ça ne faisait aucune différence : il aurait menti de toute façon.

- Pourquoi ? soupirai-je.

- Il a agi sous l'impulsion du moment, dit Hogan. Imaginez cet homme qui menait une existence parfaitement terne, monotone, où chaque journée était identique à la précédente. C'était vraiment un homme absolument *insignifiant*, aussi bien pour sa femme, pour sa famille, pour ses voisins, que pour le monde entier. Et voilà que se présentait cette occasion, cette chance d'être ... oui, *remarqué*.

Je le regardai avec incrédulité.

- Alors comme ça, uniquement pour se faire remarquer, Clark était prêt à commettre un faux témoignage et à expédier en prison ...

- Il ne savait pas qu'il vous expédiait en prison, l'interrompt Hogan. Dans son esprit, il appuyait simplement le témoignage de Tilford.

Je pris une profonde inspiration.

- Et Tilford ? Pourquoi a-t-il menti, lui ?

- Il ne voulait pas qu'on fouille sa voiture.

- Je suppose qu'il trimbalait un cadavre dans le coffre ?

- Non. Cinquante kilos de margarine.

Je fermai les yeux.

- Représentez-vous le tableau, reprit Hogan. Il est deux heures du matin. Tilford revient d'une visite chez son frère, dans l'Illinois, et il a fait le plein de margarine parce que c'est un produit beaucoup plus économique que la moins chère des pâtes à tartiner. Il roule tranquillement dans les rues désertes de la ville quand, soudain, il entend cette sonnerie d'alarme, qui semble provenir du supermarché *Karnecki*. Curieux de tempérament il s'arrête descend de voiture, s'approche des vitrines et regarde à l'intérieur. Il ne voit rien, mais il entend à ce moment-là les sirènes des voitures de patrouille. Ne voulant pas être mêlé à cette histoire, il rebrousse chemin vers sa voiture. Mais à cet instant précis, la première voiture de police arrive et les flics en jaillissent, revolver au poing. Ils s'avancent vers lui et il comprend aussitôt ce qu'ils ont dans la tête : ils croient que c'est lui qui a déclenché le signal d'alarme. Alors, il est pris de panique :

- Et pourquoi diable ? À notre époque, un innocent n'a certainement rien à craindre de la loi.

Je réfléchis à ce que je venais de dire et je m'éclaircis la gorge.

- Continuez.

- Ce qu'il craignait, ce n'était pas tant qu'on l'accuse de tentative de cambriolage mais que les policiers fouille sa voiture, à la recherche de pinces monseigneur ou d'outils de ce genre. Ils trouveraient alors la margarine, et que se passerait-il si les journaux en parlaient ?

Je secouai la tête :

- Je n'ignore pas que le Wisconsin reste le dernier État de l'Union à appliquer une surtaxe sur la margarine. Cela n'empêche pas pour autant les habitants du Wisconsin de faire provision de margarine chaque fois qu'ils ont l'occasion de passer les frontières de l'État et, à ma connaissance, la police n'a encore jamais arrêté personne pour ce simple motif ...

- Exact, dit Hogan. Mais reportez-vous au procès ... Tilford travaillait pour la société de produits laitiers *Lakeside* - au service du *beurre*. Si ça s'était su qu'il utilisait de la margarine chez lui ...

Je compris.

- Son image de marque en aurait pris un coup ? Et on l'aurait renvoyé ?

- Précisément, dit Hogan. C'est pourquoi il a pointé le doigt plus ou moins vers l'ouest, en criant : *Par là ! Il s'est enfui par-derrière !*

- Je peux comprendre son désir de détourner l'attention de sa personne, dis-je. Mais quand les policiers nous ont cueillis dans les rues avoisinantes, moi et une demi-douzaine d'autres passants, et nous ont amenés devant lui, pourquoi n'a-t-il pas simplement déclaré qu'il n'avait jamais vu aucun d'entre nous ?

- C'était son intention, mais dans l'intervalle les policiers l'avaient interrogé et il sentait bien que sa nervosité les intriguait. Il craignait qu'ils ne décident malgré tout de fouiller sa voiture. Alors, il a pointé le doigt encore une fois, en disant : *C'est lui ! C'est cet homme !*

Le seul souvenir de ce doigt accusateur raviva ma rancune.

- Ainsi, afin de préserver sa carrière de contrebandier, il m'a

délibérément envoyé en prison ?

- Pas exactement. Ce qu'il comptait faire, c'était rentrer chez lui, mettre la margarine dans son congélateur et retourner au commissariat pour s'excuser et dire qu'il s'était trompé.

- À l'évidence, il ne l'a pas fait.

- Non. Car, à peine Tilford vous avait-il identifié que Clark, voyant là l'occasion de s'affirmer, sortit de la petite foule qui s'était rassemblée et enfonça un autre clou pour ainsi dire. Et par la suite, Tilford, pensant que le témoignage de Clark était fondé, en arriva à la conclusion qu'il n'avait aucune raison valable de modifier sa propre version. Cela risquait de raviver les soupçons de la police et de le mettre dans de vilains draps.

Je soupirai.

- Et je suppose que Clark, de son côté, ne voyait aucun mal à se faire ainsi un peu de publicité, parce qu'il croyait que Tilford disait la vérité ?

Hogan hocha la tête.

- Et ça a continué ainsi jusqu'à ce que McIntyre découvre que Clark était myope et n'avait commencé à porter des lunettes que deux mois après votre condamnation. Clark n'a pas pu se résoudre à avouer tout crûment son mensonge, mais il a quand même reconnu qu'il n'était pas *vraiment* sûr de vous avoir vu. Naturellement, quand Tilford a entendu ça, il a eu des remords de conscience et il a fini par reconnaître qu'il n'en était plus très sûr lui non plus. Et... ma fois, c'est ainsi que vous voilà aujourd'hui libre comme l'air.

- De toute évidence, Clark et Tilford ne vont pas raconter cela à la police; pourquoi me l'avez-vous raconté à moi ?

- Parce que j'en appelle à votre pitié, à votre indulgence. Ces hommes ne sont pas méchants. Ils ne vous voulaient aucun mal.

- Ils ont quand même réussi à me priver de quatre années de liberté ...

Il leva une main apaisante.

- Clark et Tilford, après en avoir débattu, admettent qu'il y a peut-être eu une légère injustice ; ils ont donc décidé, pour réparer leurs torts, de vous envoyer chacun quinze dollars par semaine. À vie.

Je me frottai le menton.

- *Ad infinitum* ?

- Enfin ... s'ils vivent plus longtemps que vous, dit Hogan.

Je réfléchis à cette proposition pendant une demi-minute.

- Pourquoi ne me versent-ils pas plutôt une somme forfaitaire ? Six mille dollars, par exemple ?

Il sourit d'un air entendu.

- Et qu'est-ce qui vous empêcherait de vous venger d'eux quand même, une fois les six mille dollars dans votre poche ? - Il gloussa. - Non, je leur ai moi-même conseillé ce système de règlement. Ainsi, vous ne serez pas tenté de tuer la poule aux œufs d'or.

Cela aussi méritait réflexion.

- Ma foi, ça paiera toujours le loyer, déclarai-je enfin.

Hogan et moi nous séparâmes amicalement ; après quoi, j'entrai dans le bar le plus proche.

Les voies du destin sont bien étranges, pensai-je. Dire que j'étais allé voir Matt Nelson avec un chèque de 876 dollars 14 dans mon portefeuille ! Chez moi, toute dette se paie, même une dette envers un individu incompétent comme Nelson; mais au lieu de ça ...

Je sirotai mon whisky.

Quant à Clark et à Tilford, si je ne leur avais pas précisément souhaité une longue vie, je n'avais jamais eu l'intention d'entraver le cours naturel de leur longévité ... et voilà que je me retrouvais avec douze mille dollars et une rente hebdomadaire de trente dollars.

Il y avait de quoi vous rendre circonspect, vous dissuader de prendre des risques.

Et pourtant, non : je devais aller jusqu'au bout. C'était une question de fierté professionnelle. Je n'avais jamais connu d'échec.

C'est pourquoi, à deux heures du matin, j'étais de nouveau devant le coffre-fort du supermarché *Karnecki*. Et cette fois, je ne commis pas l'erreur de déclencher par mégarde le signal d'alarme.

LE PARI

(The Wager)

par ROBERT L. FISH

Je crois que si, au cours d'une émission de télévision consacrée au retour d'une mission sur la Lune, je voyais Kek Huuygens sortir du module de commande après l'amerrissage, cela ne me surprendrait guère. Et je serais encore moins surpris si, à bord de l'avion où on l'embarquerait, Kek était l'objet d'une fouille minutieuse de la part d'un officier des douanes plein de soupçons. Kek, voyez-vous, fait partie de ces hommes qui surgissent quand on s'y attend le moins aux endroits les plus déconcertants. Il faut aussi ajouter qu'il figure dans les fichiers des services douaniers d'à peu près tous les pays du monde comme l'un des plus doués parmi les contrebandiers en activité. Polonais de naissance, Hollandais d'adoption, porteur d'un passeport américain valide, polyglotte, prestidigitateur-né. Kek constitue une cible déconcertante pour les bureaucrates flegmatiques qui pensent en termes de chaussures à talon creux et de mallettes à double fond. À différentes reprises, au cours des années, Kek m'a permis de communiquer un peu de son savoir aux lecteurs de ma rubrique. Pourtant, la dernière fois que je suis tombé sur lui, il faisait quelque chose de très ordinaire dans un décor on ne peut plus banal. Assis à une table dans cette espèce de jardin en contrebas du Rockefeller Center, il buvait une bière sous l'œil critique d'un serveur.

Avant de le rejoindre à sa table, je m'attardai sur les signes qu'il présentait. Kek était joliment bronzé et paraissait en pleine santé. Mais ses vêtements étaient lustrés et ce non parce qu'ils étaient en soie, mais à cause de l'usure. Une belle rectification aux ciseaux dissimulait mal l'effilochage de ses manches. Il ne portait pas son habituelle fleur à la boutonnière.

- Je vous dois trois cognacs de la dernière fois c'était à Vaduz, si je ne me trompe - et je m'en vais vous les offrir, dis-je en m'asseyant.

- Vous êtes un homme d'honneur, fit-il en appelant le garçon, auquel il commanda un cognac parmi les plus chers. Puis il me gratifia de son large sourire amical. Oui, vous avez lu les signes et ils sont vrais ... - mais pas pour une des raisons que vous êtes sans doute en train d'imaginer. Vous pouvez observer devant vous une forme

d'appauvrissement due à un succès total. On peut gérer un échec mais il arrive que le succès se révèle une chose extrêmement difficile à contrôler ...

Sous chaque aphorisme de Kek Huuygens se dissimule une histoire. Mais si vous voulez qu'il vous la raconte, vous devez feindre la plus complète indifférence.

- Ah, oui, commentai-je, l'échec est quelque chose que l'on connaît au fond de son cœur. Le succès, quant à lui, réside dans l'œil du spectateur. Je pense ...

- Vous voulez entendre l'histoire ou non ? demanda Kek. Vous ne pourrez pas l'utiliser dans votre rubrique, je dois vous en avertir.

- Un jour, peut-être ?

- Un jour, peut-être, toutes les contraintes douanières barbares seront-elles abrogées, dit-il. Peut-être les anges descendront-ils du Ciel pour gouverner la Terre. En attendant, vous et moi serons les seuls à connaître cette histoire.

C'était la façon que Kek avait de dire : « Attendez que les choses se soient calmées. »

Tout a commencé à Las Vegas (raconta Huuygens) et a eu pour cause première deux malheureux facteurs : le premier, c'est que j'aie prononcé le mot *banco* à haute voix et le second, qu'on l'ait entendu. Je ne suis toujours pas convaincu que l'homme qui jouait contre moi n'était pas le meilleur manipulateur de cartes du monde mais, quoi qu'il en soit, je le vis abattre un valet et un neuf auxquels je ne pouvais rien opposer de mieux qu'un six. Je vis donc mon argent disparaître, me levai poliment pour permettre à une autre personne de prendre ma place et me dirigeai vers la sortie. Il me restait assez d'argent dans le coffre de l'hôtel pour payer ma note et m'acheter un billet de retour pour New York - c'est là, une précaution élémentaire que je recommande à tous ceux qui ne savent pas se tenir tranquilles dans une partie de baccara - et j'avais quelques dollars en poche, mais ma situation financière n'était pas de celles qui auraient convaincu un banquier raisonnable de prêter de l'argent. J'étais sûr qu'il se passerait quelque chose me permettant de me refaire, comme c'est toujours le cas, et, dans ce cas précis, cela arriva encore plus vite que d'habitude, car je n'avais pas atteint la porte qu'on m'arrêta.

L'homme qui posa sa main sur mon bras le fit d'une manière totalement amicale, et je reconnus en lui l'une des personnes qui se trouvaient autour de la table de jeu. Il y avait en lui quelque chose qui m'était vaguement familier, mais on néglige même les visages les plus célèbres lorsque l'on est assis à une table de baccara ; on n'est pas là pour réclamer des autographes. L'homme qui tenait mon bras était de petite taille, trapu, basané et du genre à provoquer un dégoût instantané chez n'importe quel observateur un tant soit peu délicat. Ce qui éveilla et retint mon attention fut qu'il s'adressa à moi par mon nom - et en français. « M'sieu Huuygens ? » dit-il. À ma grande surprise, il le prononça correctement. Je reconnus que j'étais bien M'sieu Kek Huuygens, en effet.

- J'aimerais bavarder avec vous un instant et vous offrir un verre, dit-il.

- J'en ai bien besoin, admis-je et je le suivis au bar.

Pendant que nous marchions, je remarquai deux hommes qui s'étaient tenus dans un coin en examinant leurs ongles ; ils nous accompagnaient, à présent, et avaient adopté une nouvelle position de chaque côté sans cesser d'examiner leurs ongles. On pourrait penser que les ongles sont un sujet dont on se lasse vite mais, apparemment, ça n'était pas le cas pour ces deux-là. Quand je pris place à côté de mon hôte grassouillet, je lui jetai de nouveau un regard et, soudain, je le reconnus.

Il vit la lumière s'allumer dans le petit cercle au-dessus de ma tête et sourit en découvrant une éblouissante collection de dents blanches, hommage à l'art des laboratoires dentaires,

- Oui, dit-il, je suis Antoine Duvivier, et il fit signe à un garçon.

Nous passâmes commande de nos consommations et mon attention se porta de nouveau sur lui. Duvivier comme vous le savez certainement - je suppose que même les journalistes écoutent la radio - était le président de l'île de Saint-Michel dans les Caraïbes, ou, du moins, il l'avait été jusqu'à ce que ses loyaux sujets décidassent que les présidents devaient être élus ; après quoi il était parti au beau milieu de la nuit, emportant avec lui la plus grosse part du trésor de son pays. Il pouvait voir les rouages fonctionner dans ma tête pendant que je me demandais comment tourner cette information à mon avantage, et je dois dire qu'il attendit assez poliment que je me rendisse compte que le problème était insoluble. Puis il dit :

- Je vous ai regardé jouer au baccara.

On nous apporta nos verres et je bus le mien à petites gorgées en attendant qu'il poursuive.

- Vous êtes un sacré joueur, M'sieu Huuygens, dit-il, mais, bien sûr, il vaut mieux que vous le soyez avec le métier que vous faites. (Il vit mes sourcils se soulever et ajouta, très froidement) Oui, M'sieu Huuygens, j'ai fait effectuer une enquête sur votre compte, et une enquête poussée. Mais permettez-moi de préciser que je n'ai pas fait cela par simple curiosité. Mon intention est de vous faire une proposition.

Dans des situations comme celle-ci, je pense que moins on en dit, mieux cela vaut, aussi ne dis-je rien.

- Oui, poursuivit-il, je voudrais vous offrir ...

Il marqua une pause comme pour reconsidérer ses paroles. Il paraissait réellement embarrassé, comme s'il venait de commettre une gaffe.

- Permettez-moi de formuler cela autrement, dit-il en cherchant une meilleure approche, qu'il finit par trouver. Ce que je voulais dire est ceci : je voudrais faire un *pari* avec vous, un pari qui, j'en suis sûr, devrait beaucoup intéresser un joueur comme vous.

Cette fois, bien entendu, il me fallait répondre, aussi dis-je :

- Oh ?

- Oui, opina-t-il, satisfait de ma réaction. Je voudrais parier vingt mille dollars m'appartenant contre deux de vos dollars que vous ne ferez *pas* passer en fraude un certain objet des Caraïbes aux États-Unis, afin de me le remettre à New York.

J'avoue que j'admirai sa franchise, même si ça n'était pas la première fois que l'on m'approchait de cette façon.

- Les conditions sont raisonnables, dus-je admettre. On peut même dire qu'elles sont généreuses. De quel genre d'objet parlons-nous ?

Il baissa la voix.

- Il s'agit d'une sculpture. Une sculpture Tien Tse Huwai datant du huitième siècle avant Jésus-Christ. Elle est en ivoire et pas particulièrement volumineuse ; j' imagine que vous pourriez la glisser dans la poche de votre pardessus, bien qu'il me faille admettre que cela se verrait. Elle représente une scène de village - mais, si je ne me trompe vous-même êtes connaisseur en matière d'art ; il se peut que

vous en ayez entendu parler. Son nom signifie *La Danse villageoise* ...

En temps normal, je parviens à me contrôler mais je dus laisser transparaître ma surprise car Duvivier poursuivit, toujours à voix basse.

- Oui, elle est à moi. La sculpture qui se trouve dans la vitrine de la Galerie Nationale de Saint-Michel est une copie - un moulage plastique, très bien réalisé, mais ça n'est qu'une copie. L'original se trouve chez un ami à la Barbade. J'aurais pu aller la chercher là-bas, mais j'étais effrayé à l'idée de devoir la transporter pour le reste du voyage ; sa perte aurait constitué une véritable tragédie. Par conséquent, je suis parti à la recherche d'un homme suffisamment habile pour la faire rentrer aux États-Unis sans être arrêté par la douane.

Soudain, il eut un sourire, et l'éclat de sa denture me fit presque mal aux yeux :

- Je parie à dix mille contre un que cet habile homme n'est *pas* vous.

C'était là un agréable passe-temps, mais j'avais autre chose à faire dans l'immédiat :

- M'sieu, dis-je simplement, puis-je me permettre une question ? Je connais bien la *Danse villageoise* de Tien. Je ne l'ai jamais vue, mais on lui a fait pas mal de publicité lorsque votre Galerie Nationale l'a achetée, car on avait l'impression - ne m'en veuillez pas - que cet argent aurait pu être mieux utilisé ailleurs. Cependant, ce qui m'a surpris voici quelques instants, ça n'était point d'apprendre que vous possédiez cette sculpture, mais la proposition que vous me faisiez. Il est possible que d'ici de très nombreuses années l'art de Tien se vende très cher, mais le prix payé par votre musée pour cette œuvre quand vous l'avez achetée n'était, autant que je m'en souviens, pas supérieur aux vingt mille dollars que vous êtes prêt à ... hum ... parier pour la faire entrer dans ce pays. Et encore un tel prix ne pourrait-il être atteint que lors d'une vente légale, ce qui risque de vous poser des difficultés, me semble-t-il, vu les circonstances.

Le sourire de Duvivier s'était estompé à mesure que je parlais, et il finit par me regarder d'un air déçu :

- Vous ne comprenez pas, M'sieu, dit-il d'une voix où transparaissait un rien de sincère tristesse devant mon inconséquence. En ce qui vous concerne, surtout après ce que vous avez perdu ce soir, je suis sûr que vingt mille dollars représentent une fortune mais, très honnêtement,

en ce qui me concerne moi, ça n'en est pas une. Et ce n'est point la valeur marchande de cette sculpture qui m'intéresse, car je n'ai nulle intention de la vendre. Je désire simplement la posséder.

Il me regarda avec une expression que j'avais vue de nombreuses fois auparavant. C'était celle d'un fanatique, d'un collectionneur avec un C majuscule.

- Vous ne pouvez pas comprendre, répéta-t-il en secouant la tête. C'est une chose si incroyablement belle ...

Bien entendu, il se trompait complètement à propos de ce que j'étais ou non capable de comprendre ; je comprenais parfaitement. Pendant un instant, je faillis trouver cet homme presque sympathique, mais cela ne dura qu'un instant. Un pari est un pari et il me fallait bien admettre que, de ma vie, on ne m'avait jamais offert des conditions aussi attirantes. Quant à la façon dont je m'y prendrais pour faire entrer cette sculpture aux États-Unis, surtout en partant de la Barbade, j'avais ma petite idée. J'étais en train d'y penser en mettant au point les détails lorsque sa voix me ramena à la réalité.

- Alors ? demanda-t-il avec une légère impatience.

- C'est vous qui avez voulu parier, dis-je. Mais cela va demander un peu de temps.

- Combien de temps ?

Maintenant que je m'étais compromis, tout semblant d'amitié avait quitté sa voix et son visage ; pour ce qui était des questions pratiques, je n'étais plus qu'un simple employé à présent.

Je réfléchis un moment.

- C'est difficile à dire. Ça dépend, fis-je enfin. Plus d'un mois, mais probablement moins de deux.

Il fronça les sourcils.

- Pourquoi si longtemps ?

Je me contentai de hausser les épaules et saisis mon verre.

- Très bien, dit-il à contrecœur. Et comment allez-vous faire pour passer la douane ?

Je lui répondis par un sourire aimable et il n'insista pas.

- Je vous donnerai une carte pour mon ami de la Barbade, de façon qu'il vous confie la sculpture. Après cela ... (il sourit de nouveau mais, cette fois, d'un air un peu trop vorace à mon goût) notre pari prendra effet. Nous nous retrouverons dans mon appartement à New York.

Il me donna son adresse ainsi que son numéro de téléphone, puis me tendit une seconde carte où était griffonné un nom à la Barbade, et ce fut tout. Nous finîmes nos verres, nous nous serrâmes la main et je quittai le bar, heureux d'avoir retrouvé du travail mais tout aussi heureux de ne plus voir Duvivier, du moins pendant quelque temps.

Huuygens fit une pause et me regarda, en arquant ses sourcils sataniques. Je reconnus cette expression et fis un geste circulaire au-dessus de nos verres, que notre garçon comprit aussitôt. Kek attendit que nous fussions servis, me remercia gravement et but. Je me tassai sur mon siège pour écouter en buvant à petites gorgées. Toutefois, quand Huuygens parla de nouveau, je crus d'abord qu'il changeait de sujet, mais je compris vite que ça n'était pas le cas.

Ceux qui prétendent que l'ère des voyages en bateau est révolue (poursuivit Huuygens) n'ont jamais examiné les brochures sur les croisières pour les Caraïbes dont regorgent les étagères des agences de voyage. Il semble qu'entre les départs de New York et ceux de Port-Everglades - sans compter Miami, Baltimore, Norfolk et autres - presque tout ce qui flotte doit être mis en service pour transporter vers ces îles aux brises parfumées et aux sables chatoyants les Américains munis de cartes de crédit et jouissant d'un peu de temps libre. Il existe des voyages pour chaque saison, pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Il y a des croisières bridge pour Sainte-Lucie, des croisières canasta pour Trinidad, des croisières golf pour Sainte-Croix. Il y a des croisières de sept jours pour les Bahamas, des croisières de huit jours pour la Jamaïque, des croisières de treize jours pour la Martinique ; il existe même - et cela ne m'étonna pas de l'apprendre - des croisières de trois jours pour nulle part. Et, bien que l'été approchât, il me semblait qu'une croisière constituerait une manière idéale de voyager ; c'était une des raisons principales qui m'avaient incité à demander autant de temps pour relever le défi.

Je me rendis par conséquent à l'agence de voyage qui avait un bureau dans le hall de l'hôtel, où l'on m'inonda aussitôt de plans et de brochures. Je réussis à transporter ce chargement publicitaire jusqu'à ma chambre sans le secours d'un chasseur. M'asseyant sur le lit, je fis

soigneusement mon choix. Quand j'eus trouvé ce qui me convenait, je me rendis à nouveau dans le hall de l'hôtel et présentai mon programme de voyage à l'agent qui se trouvait là. Il dut sans doute me croire fou, mais je lui expliquai que je souffrais du syndrome de Widget et que j'avais besoin de respirer beaucoup d'air marin ; alors il haussa les épaules et prit son téléphone pour transmettre mes réservations à New York. On accepta avec empressement ma carte de crédit - et j'espérais sincèrement être en mesure de payer lorsque la note me serait présentée puis, deux jours plus tard, je me retrouvai à Miami, montant à bord de l'*Andropolis* pour une joyeuse croisière de seize jours. Elle était plus longue que je ne le souhaitais, mais c'était la seule convenant à mon plan et j'estimais que j'avais mérité ou, du moins, ne tarderais pas à mériter ce repos.

Autant vous dire tout de suite que ce fut un voyage délicieux. J'aurais préféré emmener avec moi ma propre compagnie féminine, mais mes finances ne me l'auraient pas permis, car il existe des dépenses qu'il faut régler en espèces, telles que les notes de bar et les pourboires. Cependant, il ne manquait pas de femmes seules à bord, dont certaines étaient même présentables, et les jours, comme on dit, s'écoulèrent sans problème. Nous eûmes droit au traditionnel punch au rhum à Ocho Rios, repoussâmes les mendiants à Port-au-Prince, visitâmes le château de Barbe-Bleue à Charlotte Amalie, et finîmes par arriver à la Barbade.

La Barbade est une île adorable, avec des routes étroites et tortueuses qui vont du rivage atlantique à celui de la mer des Antilles au milieu de hauts plants de canne à sucre qui vous dissimulent l'approche des voitures ; mais ma voiture de location et moi nous débrouillâmes pour arriver à l'adresse que l'on m'avait donnée, sans frôler la mort plus de trois ou quatre fois. L'homme à qui je tendis la carte de l'ex-président ne fut pas le moins du monde ennuyé de se défaire de la sculpture ; il me parut même soulagé de se voir libéré de cette responsabilité. On l'emballa proprement dans de la paille, qu'on enveloppa dans du papier kraft et l'on attacha le tout avec de la ficelle. C'est ainsi que j'emportai l'objet et regagnai le port au milieu d'indigènes amicaux qui témoignaient de leur joyeuse insouciance en marchant au beau milieu de la route.

Il n'y eut aucun problème pour transporter le paquet à bord. Les autres passagers de l'*Andropolis* formaient une ligne ininterrompue, comme des fourmis, partant du bateau et y revenant, le quittant les mains vides pour y remonter les bras chargés de faïence de Wedgwood de gravures, d'objectifs d'appareils photo et de chapeaux de paille tressée qui ne leur seyaient absolument pas. Je rendis mon laissez-passer au

bas de la passerelle d'embarquement et gagnai ma cabine où je m'enfermai pour voir cette sculpture sur laquelle M'sieu Antoine Duvivier voulait parier la somme princière de vingt mille dollars américains. _

Je n'eus pas beaucoup de peine à enlever le papier. Je sortis la délicate sculpture de son lit de paille et la portai sous la lumière de la lampe de mon bureau. Tout d'abord j'étais tellement désireux d'examiner la pièce pour en vérifier l'authenticité que la réelle beauté de la sculpture m'échappa ; mais quand je dus finalement me convaincre que j'avais bel et bien entre les mains une authentique sculpture Tien Tse Huwai, il me fallut reconnaître que M'sieu Duvivier, quels que fussent ses autres défauts était un homme au goût irréprochable. Je savourai les nuances délicates employées par Tien pour réaliser ce sujet complexe, la chaleur qu'il était parvenu à communiquer à sa matière froide, l'humour qu'il avait été assez génial pour insuffler à cette scène sculptée dans l'ivoire où chaque personnage de cette, danse villageoise avait une posture qui lui était propre, et bien qu'il y eût là une cinquantaine d'hommes ou femmes sculptés jusqu'au moindre détail dans une plaque ne dépassant pas quinze centimètres sur vingt avec une épaisseur d'environ sept centimètres, on n'avait nulle impression d'entassement. On aurait pu pénétrer dans la sculpture, s'imaginer presque qu'elle était en mouvement, ou qu'on entendait les flutes. Je jouis encore quelques minutes du spectacle de ce chef-d'œuvre, puis je le remballai prudemment et le fourrai dans le conduit à air conditionné de ma cabine, heureux que la première partie de ma tâche eût été accomplie aussi facilement. Je remis la grille en place puis montai au bar, prêt à profiter d'encore trois ou quatre jours de brise parfumée ... sinon de sables chatoyants, puisque la Barbade était le dernier port où nous devions nous arrêter.

Le voyage de retour à Miami fut agréable mais pourvu d'événements. Je perdis au concours de jeu de galets, en grande partie à cause d'un partenaire à la vue basse, mais, en compensation, je rapportai du fond de la piscine un nombre record de cuillers et, au cours de la soirée donnée par le capitaine, reçus en récompense pour la troisième fois un cendrier de cristal gravé d'un dessin représentant Triton surgissant des flots ou y plongeant. Ce que je veux dire, c'est que, l'un dans l'autre, je m'amusai beaucoup et que ce voyage compensa presque la fouille minutieuse - et humiliante - que je dus subir lorsqu'il me fallut passer la douane à Miami. Comme d'habitude, ils me firent tout endurer, sauf la désintégration de mes bagages et traitèrent ma personne d'une façon que je ne tolère généralement que de la part de jeunes femmes. Mais les douaniers finirent par me rendre ma liberté - ce qui, manifestement, les chagrinait beaucoup - et je me retrouvai intact

dans la rue. Je m'en fus donc avec mes bagages dans un hôtel, pour y passer la nuit.

Le lendemain matin, je m'embarquai de nouveau sur l'*Andropolis* pour effectuer - dans la même cabine une croisière tranquille de trois jours à destination de nulle part ...

Huuygens me sourit gentiment. Mon expression dut causer quelque inquiétude au garçon - sans doute pensa-t-il que j'avais oublié mon portefeuille à la maison - car il se dépêcha de venir vers nous. Pour me tirer de cette situation embarrassante, je commandai une nouvelle tournée puis reportai mon attention sur Huuygens.

Je constate (poursuivit Kek en clignant des yeux) que la lumière a fini par se faire dans votre esprit. J'aurais cru que c'était plus évident. Ces bateaux effectuant des croisières dans les Caraïbes varient leurs itinéraires, mélangeant des voyages sur les îles à de courtes croisières pour nulle part, au cours desquelles ils se contentent de voguer sur l'océan sans but précis, puis finissent par retrouver le chemin du retour - certains disent que la chance joue là un rôle considérable ! - les conduisant à leur port d'attache. Puisqu'ils n'accostent aucun rivage étranger et que même les boutiques du bateau sont fermées durant ce genre de croisières, on n'a pas à subir au retour le retard ou l'inconvénient d'une confrontation avec un douanier. Par conséquent, si, au cours d'un voyage *précédant* une croisière pour nulle part, on était assez distrait pour oublier par inadvertance un petit objet - dans la conduite à air conditionné de sa cabine par exemple - pendant le trajet du retour, on pourrait facilement le récupérer au cours de la seconde croisière et l'avoir dans sa poche en quittant le bateau, sans crainte de le voir découvert. Et, bien sûr, c'est ce que j'ai fait ...

Le vol pour New York fut des plus ordinaires et j'appelai M'sieu Duvivier dès mon arrivée à Kennedy Airport. Il fut très agréablement surpris, car moins d'un mois s'était écoulé depuis notre précédente entrevue et il me demanda de prendre un taxi pour arriver chez lui aussi vite que possible.

L'ex-président de Saint-Michel vivait dans un bel appartement au sud de Central Park, et, pendant que je me trouvais dans l'ascenseur, j'imaginai à quel point ce devait être agréable d'avoir à sa disposition autant d'argent qu'on le souhaitait ; mais avant d'avoir eu le temps de me laisser trop absorber par cette pensée, l'ascenseur me déposa à

l'étagé et je pressai ce qui, je crois, devait être un bouton de sonnette en lapis-lazuli encastré dans de l'or massif. On en aurait pleuré ! Mais, malgré cela, ce fut Duvivier en personne qui vint ouvrir la porte. Jamais je n'avais vu un homme aussi anxieux. Il ne prit même pas le temps de me prier d'entrer ni de s'informer de ce que je désirais comme apéritif.

- Vous l'avez ? demanda-t-il, le regard rivé à la poche de mon manteau.

- Avant d'aller plus loin, dis-je, j'aimerais que vous me répétiez les termes exacts de notre pari. Les termes exacts, s'il vous plaît ...

Il me jeta un coup d'œil irrité, comme si je faisais inutilement de l'obstruction.

- Très bien, voici ! Je vous ai parié vingt mille dollars de mon argent contre deux du vôtre, que vous ne me rapporteriez *pas* de la Barbade une petite sculpture en lui faisant passer la douane américaine clandestinement pour me la livrer ici à New York. Est-ce exact ?

- Parfaitement exact, soupirai-je en plongeant la main dans ma poche. Vous avez de la chance. Vous avez gagné.

Et je lui tendis ses deux dollars.

Je regardai fixement Huuygens de l'autre côté de la table. Je crains d'être resté bouche bée. Il secoua la tête, comme attristé par mon manque de pénétration.

- Vous ne pouvez absolument pas comprendre, me dit-il, avec une trace d'irritation dans la voix. C'est une chose si incroyablement belle

...

LA MORT EST UN SONGE

(Death Is A Dream)

par ROBERT ARTHUR

« Vous dormez, maintenant, David.

- Oui, je dors.

- Je veux que vous vous reposiez pendant quelques instants tandis que je parle à votre femme.

- Très bien, docteur, je me repose.

- Votre mari se trouve actuellement dans un léger état d'hypnose, madame Carpenter. Nous pouvons parler sans le déranger.

- Je comprends, docteur Manson.

- Parlez-moi de ces cauchemars qui l'agitent. Vous me dites qu'ils ont commencé la nuit de votre mariage.

- Oui, docteur, il y a une semaine. Après la cérémonie, nous sommes venus directement ici, dans notre nouvelle maison. Nous avons soupé légèrement et nous ne sommes pas allés nous coucher avant minuit. L'aurore se levait à peine lorsque David m'a éveillée en criant dans son sommeil. Il s'agitait et se débattait tout en prononçant des paroles inintelligibles. Je l'ai réveillé. Il était pâle et tremblant : il m'a dit qu'il venait d'avoir un cauchemar.

- Mais a-t-il pu se rappeler quelque chose ?

- Non, rien du tout. Il a pris un somnifère et s'est rendormi. Mais la nuit suivante, tout a recommencé ... et la nuit suivante également. C'est comme ça toutes les nuits.

- Il s'agit d'un cauchemar qui revient périodiquement. Mais il ne faut pas vous alarmer. Je connais David depuis sa petite enfance et je pense que nous pourrions le débarrasser de ce cauchemar sans que ce soit trop difficile.

- Oh ! Docteur, je l'espère bien.

- Il est possible que Richard essaye de réapparaître.
- Richard ? Mais qui est Richard ?
- Richard est l'autre soi-même de David, son autre personnalité.
- Je ne comprends pas.
- Lorsque David avait douze ans, il a eu un accident d'automobile, qui a provoqué chez lui un grave choc nerveux. D'où une sorte de schizophrénie et un dédoublement de la personnalité. Il y a le vrai David. Et il y a l'autre qui est un être sans scrupule, méchant et complètement dépourvu de complexe. David appelle cet autre soi-même Richard et dit que c'est son frère jumeau, qui cohabite dans son esprit.
- Comme c'est étrange !
- Il y a beaucoup de cas semblables dans l'histoire de la médecine ... Lorsque David se sentait fatigué ou ennuyé, c'était Richard qui commandait ses faits et gestes. C'est alors que Richard obligeait David à marcher en dormant et à mettre le feu à ses draps. David, à ces moments-là ne pouvait faire autrement que d'obéir à Richard. Parfois, David était incapable de se rappeler ce qui était arrivé. D'autres fois, il pensait avoir eu un cauchemar.
- Tout cela est très bouleversant !
- J'ai soigné David à cette époque et je pensais l'avoir complètement débarrassé de Richard. Mais, il se peut que ... Allons, je vais interroger David sur ce cauchemar qui se reproduit. Les détails qu'il nous donnera nous fourniront probablement les renseignements dont nous avons besoin ... David !
- Docteur ?
- Je veux que vous me racontiez ce rêve qui vous tourmente. Vous vous en souvenez maintenant, n'est-ce pas ?
- Le rêve ? Ah ! Oui, je m'en souviens.
- Ne vous énervez pas. Restez parfaitement calme et racontez-moi votre rêve.
- Bien, je ne m'énerve pas. Je vais rester calme, très calme.
- Parfait. Dites-moi quand vous avez fait ce rêve pour la première fois.

- La première fois ... eh bien, c'est la nuit qui a suivi le jour où Ann et moi nous nous sommes mariés ... Non, non, je me trompe, c'est la nuit qui a précédé notre mariage ...

- Vous en êtes sûr ?

- Oui. J'avais passé toute la journée à régler les affaires à mon cabinet juridique pour pouvoir prendre quelques jours de vacances. Dans la soirée, je suis venu voir la maison neuve que nous avions achetée à Riverdale pour m'assurer que tout était prêt. Je voulais qu'Ann fût parfaitement satisfaite. Il était près de onze heures quand je réintégrai ma garçonnière en ville. J'étais terriblement fatigué.

« J'allai me coucher mais j'étais tellement épuisé que je ne pouvais pas m'endormir. J'ai pris un somnifère, je commençais à peine à m'endormir quand je me mis à rêver.

- Comment le rêve commença-t-il, David ?

- Je rêvais que le téléphone sonnait ... En fait, le téléphone était posé sur ma table de chevet et, dans mon rêve, je m'assis sur mon séant et répondis. À cet instant, tout me parut très réel et j'eus l'impression d'avoir effectivement répondu au téléphone. Puis je me rendis compte que je rêvais.

- Comment vous en êtes-vous rendu compte, David ?

- Parce que c'était Louise qui me parlait et même dans mon sommeil, je savais que Louise était morte.

- Quand Louise est-elle morte, David ?

- Il y a un an. Elle traversait les montagnes de Virginie en voiture pour se rendre chez ses parents. Son auto dérapa, quitta la route et elle mourut brûlée.

- Donc, quand vous avez entendu sa voix, vous avez compris que vous rêviez ?

- Naturellement. Elle disait : « David, c'est Louise ... David, qu'est-ce que tu as, pourquoi ne réponds-tu pas ? » Pendant un instant, je fus incapable de prononcer une parole. Puis, dans mon rêve, je répondis : « Ce ne peut pas être Louise. Louise est morte. »

« - Je le sais, David. » La voix de Louise était aussi moqueuse que lorsqu'elle était vivante. « Bien sûr, que je suis morte. »

« - Je rêve, lui dis-je, dans une minute, je vais me réveiller.

« - Oui, mon chéri, répondit Louise. Je veux « que tu sois réveillé quand je viendrais chez toi. Je quitte le cimetière et je serai chez toi très vite. »

« À ce moment, elle a dû raccrocher. C'est ce que je pense. Soudain, tout a changé avec la rapidité qu'on trouve seulement dans les rêves : j'étais assis tout habillé dans un fauteuil, en train de fumer une cigarette et j'attendais. J'attendais que Louise quitte le cimetière et arrive dans mon appartement. Je savais que c'était impossible et pourtant, comme on accepte l'impossible dans les rêves, je l'attendais.

« J'avais déjà fumé deux cigarettes quand la sonnette de l'appartement retentit. Machinalement, je traversai la pièce et allai ouvrir la porte. Mais ce n'était pas Louise qui était sur le seuil : c'était Richard.

- Votre frère jumeau Richard ?

- Oui, mon frère jumeau, mais plus grand, plus fort et plus beau que moi. Il était debout en train de me regarder. Il me souriait et ses yeux reflétaient toujours la même insouciance.

« - Alors, David, tu ne m'invites pas à entrer après quinze années de séparation ? »

« - Non, Richard, criai-je, tu n'as pas le droit de revenir ! »

« - Mais je suis quand même revenu », et en me poussant, il pénétra dans la pièce. « Il y a bien longtemps que j'avais l'intention de venir te voir et ce soir me paraît l'occasion idéale. »

« - Pourquoi es-tu venu ? demandai-je. Tu es mort : le docteur Manson et moi t'avons tué. »

« - Louise aussi est morte, dit Richard, pour« tant elle revient aussi ce soir. Pourquoi n'en ferais-je pas autant ? »

« - Que veux-tu ? »

« - Je veux seulement te venir en aide, David. Tu as besoin de quelqu'un qui te tienne compagnie ce soir. Tu es bien trop nerveux pour affronter tout seul une épouse défunte. »

« - Va-t'en, Richard, le suppliai-je. »

« - Il y a quelqu'un à la porte, répondit-il, c'est sans doute Louise. Je te laisse en tête-à-tête avec elle. Mais souviens-toi que je suis là si tu

as besoin de moi. »

« Il se dirigea négligemment vers l'autre pièce. La sonnette retentit de nouveau, pressée d'une main impatiente. J'ouvris la porte. Louise était devant moi. Elle était tout habillée de blanc, comme lorsque je l'avais enterrée. Le voile dont on l'avait coiffée pour cacher son visage grièvement brûlé, tourbillonna autour de sa tête quand elle passa devant moi et pénétra dans la chambre pour aller s'asseoir lentement sur une chaise.

« Pendant un long moment, Louise ne dit rien. Enfin, elle fit :

« - Eh bien, David, tu es devenu muet. Ferme donc cette porte. Cela fait un courant d'air et je ne suis pas habituée aux courants d'air. J'ai été enfermée dans un cercueil pendant plus d'un an, vois-tu. »

« Je fermai la porte et les mots jaillirent de ma bouche comme un torrent.

« - Que viens-tu faire ici ? Pourquoi ? Tu es « morte ! »

« Elle éclata de rire : Voyons, David, tu crois vraiment que je suis morte, hein ? Je ne suis pas morte du tout. Je me suis simplement un peu moquée de toi. »

« - Tu t'es moquée de moi ? » répétais-je. Et elle continuait à rire comme si elle allait avoir une crise de nerfs.

« - Oui, David, hoqueta-t-elle. Tu as une telle façon de réagir devant les événements imprévus que je n'ai pas pu résister au plaisir de jouer les fantômes pour voir ce que tu allais faire »

« - Tu mens, hurlai-je. Tu es morte. J'ai assisté à ton enterrement. »

« Elle rejeta son voile et me montra son visage. Ses joues étaient roses, ses yeux brillants et ses lèvres qui dessinaient un sourire félin découvraient des dents très blanches.

« - Le corps qui a été enterré appartenait à « une jeune fille que j'avais prise dans ma voiture pour lui faire faire un bout de chemin. Quand, après l'accident, j'ai vu qu'elle était morte, j'ai eu tout d'un coup l'idée de mettre mes bagues à ses doigts et de glisser mon sac à main sous elle. Puis j'ai mis le feu à la voiture. »

« - Mais pourquoi ? grommelai-je en me laissant tomber sur une autre chaise. Pourquoi as-tu fait ça ? »

« - Parce que ça m'amuse. J'étais plus fatiguée de toi que toi de moi et j'avais envie de vivre l'existence d'une autre personne. En outre, je savais que le jour où j'en aurais assez, je pourrais toujours reprendre mon ancienne place. Et maintenant que je n'ai plus d'argent, me voici. »

« - Mais je dois me marier demain. Avec Ann. »

« - Je le sais. Je lis les journaux. J'ai pensé que tu préférerais sans doute que je ne traîne pas dans les parages. D'accord, David chéri. Je vais partir et recommencer à jouer les mortes. Tu peux te marier avec la fille de ton meilleur client. Mais naturellement j'ai besoin d'argent. »

« - Non, je ne te donnerai pas un sou. Tu es morte. »

« - Je vois d'ici les manchettes dans les journaux de demain, dit Louise : la femme d'un jeune et célèbre avocat sort de sa tombe ... L'épouse soi-disant morte interrompt le mariage. »

« - Non, criai-je, je ne te laisserai pas faire ça ! »

« - Écoute, je n'ai besoin que de dix mille dollars. Je demanderai le divorce en catimini et ton second mariage sera légalement validé un peu plus tard. Tu vois, tout s'arrangera très simplement. »

« Je ne pouvais pas répondre. Tout tourbillonnait dans ma tête. Je me sentais faible, incertain, l'esprit confus. Au fond de moi, je me rendais compte qu'il s'agissait d'un cauchemar et seul ce sentiment m'empêcha de m'évanouir.

« Louise se leva. »

« - Réfléchis. Je vais aller me mettre un peu de poudre sur le nez. Je te donne cinq minutes ... pour me signer un chèque ... »

« Elle sortit de la pièce. Ne sachant à quel saint me vouer, je me couvris le visage de mes deux mains, souhaitant de toutes mes forces me réveiller. Lorsque je regardai de nouveau autour de moi, je vis mon frère Richard debout à mon côté.

« - Il faut bien dire que tu t'es mal débrouillé, David. Tu t'es laissé effrayer lorsqu'elle a plaisanté sur sa mort. Maintenant, elle sait que tu as perdu la partie. »

« - Mais elle est morte, criai-je, tout ça n'est qu'un rêve ! »

« - Qui peut se vanter de distinguer un rêve de la réalité ? Je te

conseille de ne pas courir le risque. Si tu lui donnes de l'argent, elle viendra bientôt t'en réclamer davantage. »

« - Mais je ne peux rien faire, dis-je au désespoir. »

« - Bien sûr que si. Louise est morte déjà une fois. Il faut qu'elle meure une seconde fois. »

« - Non. Je ne t'écouterai pas !

« - Dans ce cas, je comprends qu'il faut que je m'occupe de tout, comme je le faisais quand nous étions enfants. Regarde-moi, David ! »

« - Non. »

« J'essayai de détourner mes yeux, mais son regard me poursuivait, brillant, hypnotiseur. »

« - Regarde-moi bien dans les yeux, David. »

« - Non. Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! »

« Mais je ne pouvais éviter son regard. J'éprouvais les mêmes sentiments que ceux que j'avais éprouvés jadis quand nous étions enfants. Les pupilles de Richard s'agrandissaient démesurément jusqu'à ce qu'elles devinssent semblables à des lacs où j'allais me noyer.

« - Allons, David, je vais prendre le commandement de ton corps comme jadis. Et il faudra que tu retournes là où j'ai été pendant si longtemps ... tout au fond de notre esprit. »

« Je luttai encore pendant un instant. Mais ses yeux immenses étaient tout près de moi et se rapprochaient chaque minute davantage ... Puis, soudain, Richard disparut. Je compris qu'il avait gagné. Et j'étais sans défense. Je voyais et j'entendais mais il m'était impossible d'intervenir ou de l'empêcher de faire ce qu'il voulait. »

« Louise revint dans la chambre. Ses yeux étaient brillants et pleins d'assurance. »

« - Alors, David, as-tu pris une décision ? »

« - Oui, Louise. »

« La voix de Richard était plus profonde, plus forte, plus persuasive que la mienne. Louise parut très surprise du changement. »

« - Fais-moi le chèque au porteur pour que je puisse l'encaisser, dit-elle

au bout de quelques instants. Pour le divorce, il sera prononcé à Las Vegas. Personne n'établira une relation quelconque entre toi et moi. Carpenter est un nom fort courant.

« - Il n'y aura ni chèque ni divorce, lui annonça Richard. »

« - Dans ce cas, il y aura un scandale. Voilà qui ne t'aidera pas dans ta carrière. »

« - Il n'y aura pas de scandale non plus. Et pour ta gouverne, sache que je ne suis pas David, mais Richard. »

« - Richard ? » Le visage de Louise reflétait l'incertitude. « Mais de quoi diable parles-tu ? »

« - Je suis le frère jumeau de David. Celui qui commet les actions que David n'ose pas accomplir lui-même. »

« - Tu es complètement idiot. À présent, je m'en vais. Je te donne jusqu'à demain matin neuf heures pour changer d'idée, et me remettre le chèque. »

« - Il n'y aura pas de chèque. Tu n'as nullement l'intention de tenir tes engagements et je le sais. »

« Richard fit un pas en avant. Pour la première fois, Louise parut effrayée, Elle se détourna comme si elle avait l'intention de s'enfuir. Il attrapa son bras et l'obligea à faire volte-face, puis des deux mains lui entoura la gorge. »

« Moi, je ne pouvais rien faire d'autre que de regarder ses doigts serrer son cou de plus en plus fort, et je voyais le visage de Louise changer de couleur et ses yeux s'exorber. Elle lutta pendant une trentaine de secondes, essayant de lui donner des coups de pied et de l'égratigner. Puis la lutte cessa. Elle avait perdu connaissance. Ses joues devinrent livides, la salive coula de chaque côté de ses lèvres, les globes de ses yeux jaillirent de sa tête. Très calmement, Richard continuait à serrer la gorge de Louise jusqu'à ce qu'elle fût morte sans contestation possible. Alors il la laissa tomber comme un sac de linge sale sur mon parquet. »

« - Allons, David, dit-il, tu peux parler maintenant. »

« - Tu l'as tuée ! »

« Richard s'essuya les lèvres avec mon mouchoir. »

« - Voilà un point intéressant à débattre. L'ai-je tuée ou ne l'ai-je pas tuée ? Était-elle vivante ou était-elle morte quand elle est arrivée ici ? »

« - Je mélange tout à cause de toi ! fis-je en gémissant. Naturellement qu'elle était morte Je suis en train de rêver, mais ... »

« - Mais même dans un rêve, on ne peut « pas laisser un cadavre étendu sur le tapis de ta chambre, n'est-ce pas ? Il me semble qu'il faut que nous la ramenions là d'où elle vient. C'est-à-dire au cimetière de Fairfield. »

« - Mais c'est impossible. »

« - Pour toi, ce serait impossible. Pas pour moi. Je vais mettre Louise dans l'ascenseur, la faire descendre au rez-de-chaussée, la porter dans un taxi et me rendre au cimetière. Et toi, tu vas te taire jusqu'à ce que je te permette de parler. »

« Sans s'énervier, il se mit en devoir de mener à bien son projet insensé. D'abord, il mit mon chapeau et mes gants. Puis il sortit le voile de Louise de son sac et l'épingla à son chapeau. Il brossa son manteau et lui arrangea les cheveux qui s'étaient décoiffés pendant la lutte. Enfin, il ramassa le cadavre et le porta dans ses bras jusqu'à l'ascenseur comme un enfant endormi. »

« Il appuya sur le bouton d'appel et demeura immobile en sifflotant tout en serrant le corps de Louise dans ses bras. L'ascenseur apparut au bout de quelques instants et Jimmy, le liftier de nuit, ouvrit la porte. »

« - Un petit ennui, Jimmy », dit Richard en mettant le pied dans l'ascenseur. Il avait dû pénétrer en biais pour pouvoir faire entrer Louise par la porte et, en faisant ce geste, le sac de la morte tomba. Jimmy se pencha pour le ramasser. »

« Sur le ton qu'on emploie quand on se parle entre hommes, Richard déclara : »

« - Cette jeune dame avait certainement commencé à boire avant de venir ici. Je lui ai offert un seul cocktail et elle est tombée dans les pommes. Pouvez-vous faire venir un taxi à la porte de service ? »

« - Certainement, monsieur Carpenter ... »

« Il était évident que Jimmy comprenait parfaitement la situation. »

« Je m'attendais à la découverte du crime et à notre arrestation. Or, il

n'arriva rien de semblable. Jimmy amena un taxi, Richard y monta avec Louise et nous démarrâmes très normalement, comme s'il était naturel de promener une femme morte en voiture à travers les rues de New York, à minuit ! Mais si malin que fût Richard, un projet aussi insensé ne pouvait pas se réaliser sans anicroche. Cette anicroche se produisit quand le chauffeur demanda l'adresse : »

« - Au cimetière de Fairfield, répondit Richard. »

« - Au cimetière de Fairfield ? répéta le chauffeur. À cette heure de la nuit ? Vous plaisantez, monsieur. »

« - Pas le moins du monde, répliqua Richard qui n'aimait pas qu'on ne le prît pas au sérieux. Cette dame est morte et je vais l'enterrer. »

« Le chauffeur se retourna complètement. C'était un petit homme brutal, dont le visage était rouge de colère : »

« - Écoutez, m'sieur, je n'aime ni les imbéciles du beau monde, ni ce genre de blagues. Dites-moi où vous allez ou alors descendez de ma voiture ... »

« Richard hésita un peu et puis haussa les épaules.

« - Excusez-moi, fit-il, ce n'était pas très drôle, hein ? Conduisez-moi à Riverdale, 937 West 235^e Rue. »

« - Bon, voilà qui est mieux. »

« Un peu plus tard, nous nous fauflions à travers les rues de New York encombrées par la sortie des théâtres. Richard tenait toujours le cadavre de Louise comme un enfant. Il se renversa en arrière et se mit à siffler une valse sentimentale. »

« Tout ce qui se passa ensuite ne pouvait arriver que dans un rêve. Nous traversâmes Times Square et les lumières embrasèrent le visage de Louise à travers son voile. Quelquefois nous étions arrêtés par les feux rouges et nous étions entourés par les piétons qui regardaient à l'intérieur du taxi et rigolaient. Les agents de la circulation nous jetaient un rapide coup d'œil sans s'intéresser à nous. À travers la plus grande ville du monde et les quartiers les plus animés, Richard transportait un cadavre et personne ne fut effleuré par le moindre soupçon. »

« Nous venions de nous engager sur la route Henry Hudson et nous accélérions en direction de Riverdale. Là, nous nous arrê tâmes à l'adresse que Richard avait donnée : celle de la maison que j'avais

achetée pour Ann et moi. Richard sortit Louise du taxi avec mille précautions, s'arrangea pour tirer de sa poche un billet de dix dollars, paya le chauffeur et le renvoya. La nuit était sombre, la rue était tranquille. Personne ne vit Richard faisant rebondir le corps de Louise sur les marches de pierre du perron. Il trouva la clef et porta la morte à l'intérieur. »

« Il n'alluma pas la lumière. Il jeta Louise sur un canapé de la salle de séjour, puis s'assit en face d'elle et alluma une cigarette. »

« - Allons, David, tu peux parler à présent, dit-il. »

« - Richard, fis-je angoissé, es-tu fou ? Avoir apporté Louise ici ne vaut pas mieux que de l'avoir laissée dans mon appartement. Qu'est-ce que nous allons faire maintenant ? »

« - Je suis en train d'y réfléchir », répliqua Richard d'une voix irritée.

Il détestait que des obstacles empêchent la réalisation de ses projets.

« - C'est vraiment dommage que cet idiot de chauffeur ait refusé de nous conduire au cimetière. »

« Et alors Louise se dressa sur son séant. »

« Elle se redressa en vacillant comme quelqu'un qui est malade. Sa main se porta à sa gorge et quand elle se mit à parler, sa voix était rauque et elle avait de la peine à prononcer des phrases. »

« - David, dit-elle, tu ... tu as réellement essayé de me tuer. »

« Richard se retourna pour la regarder. Dans l'obscurité, elle paraissait fantomatique et lointaine. »

« - J'ai l'impression de ne pas avoir accompli entièrement ma tâche, remarqua-t-il d'un air ennuyé. »

« - Tu as essayé de me tuer, répéta-t-elle comme si elle ne pouvait pas y croire. Tu iras en prison à cause de cette mauvaise action, je te le promets. »

« - Tu te trompes, répondit-il en se levant et en se dirigeant vers elle, menaçant. Je vais être simplement contraint à recommencer. C'est tout. »

« Louise s'éloigna de lui, apeurée. »

« - Oh ! Non, pour l'amour de Dieu, ne me tue pas, hurla-t-elle. Je suis

navrée d'être revenue, David. Je n'aurais pas dû. Je vais m'en aller. Oui, je vais repartir. Je ne t'ennuierai jamais plus, David. »

« - Je suis Richard, je ne suis pas David, rappela-t-il, d'une voix maussade. Tu es très dure à tuer, Louise, hein ? Tu es déjà morte deux fois et pourtant tu es encore en vie ? Peut-être la troisième fois sera-t-elle la bonne. »

« - Richard, arrête-toi, lui criai-je. Laisse-la partir. Elle dit la vérité. Elle va s'en aller et ne jamais ... »

« - Tu ne connais pas grand-chose aux femmes comme Louise, railla Richard. De toute façon, il s'agit maintenant d'une affaire entre elle et moi. Tu deviens gênant, David. Endors-toi ... endors-toi. »

« Je sentis que je perdais connaissance. L'obscurité m'envahit. Dans mon rêve, tout se passa comme lorsque j'étais enfant : Richard me bannit de son existence et agit comme bon lui sembla. Je ne sus plus rien jusqu'au moment où je me retrouvai en pyjama, couché dans mon lit. Richard, debout dans le milieu de la pièce, me souriait.

« - Alors, David, te voici de nouveau en pleine forme, dit-il, et, moi, je m'en vais. Mais je reviendrai. Tu peux en être certain. »

« - Et Louise, m'exclamai-je, qu'as-tu fait de Louise ? »

« - Richard bâilla. »

« - Oublie Louise, dit-il. Elle ne te gênera plus. Je l'ai convaincue d'adopter ton point de vue dans cette affaire, David. »

« - Comment ? Que lui as-tu fait ? »

« - Richard se contenta de sourire. »

« - Bonne nuit David, fit-il. Oh ! Demain matin, je ne veux pas que tu te tourmentes. Alors, souviens-toi, c'était simplement un rêve. Un rêve très intéressant. »

« Une fois ces mots prononcés, il s'en alla. Un instant plus tard, j'ouvris les yeux et m'aperçus qu'il était neuf heures du matin et que mon réveil sonnait. Tel a été mon rêve, docteur. »

- Merci, David, je comprends à présent. Je vais vous expliquer ce rêve et ensuite il ne reviendra plus jamais.

- Oui, docteur.

- Avant que votre première femme Louise meure, vous souhaitiez sa mort, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Bon. Quand elle est morte, vous avez éprouvé un sentiment de culpabilité comme si vous l'aviez assassinée. La veille de votre mariage, ce sentiment de culpabilité s'est manifesté sous la forme d'un cauchemar dans lequel Louise était vivante. Sans doute la sonnerie de votre réveil vous a-t-elle fait penser au téléphone et c'est ainsi que le rêve a débuté ; Louise, Richard, tout. Vous comprenez ?

- Oui, docteur, je comprends.

- À présent, vous allez vous reposer un peu ; quand je vous dirai de vous réveiller, vous vous réveillerez. Vous aurez complètement oublié ce rêve. Il ne vous tourmentera plus jamais. Maintenant, reposez-vous, David.

- Oui, docteur.

- Oh ! Docteur Manson ...

- Que voulez-vous, madame Carpenter ?

- Êtes-vous sûr qu'il ne fera plus jamais ce rêve ?

- Absolument sûr. Sa culpabilité inconsciente est revenue à la surface, si je peux m'exprimer ainsi, et ainsi il en est débarrassé.

- Je suis si heureuse. Pauvre David ! Il était vraiment sur le bord de la dépression nerveuse. Oh ! Excusez-moi, on sonne à la porte.

- Naturellement.

- C'était l'homme qui nous livrait nos couvertures. C'est un cadeau de mariage de la sœur de David. Je les avais envoyées chez le brodeur pour qu'elles soient marquées à nos initiales. Elles sont belles, n'est-ce pas ?

- Oh oui !

- Je vais aller les ranger. David a un très beau coffre en cèdre, placé sous la fenêtre. Le couvercle est parfaitement hermétique et à l'abri des mites, a dit l'ébéniste. Je l'espère bien car ce serait terrible si d'aussi belles couvertures étaient mitées ...

- David, vous pouvez vous réveiller maintenant ... Bien. Comment

vous sentez-vous ?

- Très bien, docteur. Seulement, je ne suis pas David, je suis Richard. Je suis surpris que vous ayez pu croire que David vous racontait un rêve. Vous devriez savoir que c'est la seule manière pour David de se cacher la vérité à lui-même. Cette première fois, le téléphone a vraiment sonné et ... Ann ! Ne t'approche pas de ce coffre en cèdre. Je te préviens ... Ne l'ouvre pas !... Tant pis, je t'ai prévenue mais il a fallu pourtant que tu l'ouvres. Il n'y a plus aucune raison pour que tu restes debout devant ce meuble, à hurler.

LES PIÈCES D'ARGENT

(Pieces Of Silver)

de Brett Halliday

Le « *gringo* » Thurston ? Si, *señor*. Je me le rappelle bien. J'étais l'un de ceux qui sont allés avec lui pendant le voyage qu'il a fait dans les collines pour y trouver du pétrole.

Le voyage, *señor*, dont il n'est pas revenu.

Vous demandez ce qu'il est devenu ? C'est une question à laquelle nul ne peut répondre avec certitude. Pas même moi, bien que j'aie une éducation américaine et que j'aie la réputation dans tout l'isthme de Tejauntepec d'être le plus malin.

Je comprends, *señor*. Vous êtes envoyé par la compagnie d'assurances et vous êtes venu à Tejauntepec pour chercher la preuve de la mort de Thurston. Je vais vous raconter l'histoire telle que je la connais et vous jugerez vous-même si c'est la preuve que vous cherchez.

Asseyez-vous confortablement ici sous la véranda et écoutez bien. Ce n'est pas une longue histoire, mais elle doit débiter au moment où le *gringo* Thurston débarqua du bateau de Porto Blanco qui remonte la rivière.

Vous le connaissiez peut-être ? Non ? Un homme grand, avec de larges épaules et des yeux froids comme la glace ; une voix dure, qui donnait des ordres comme s'il parlait à des chiens et non pas à des hommes dans les veines de qui coule le sang bleu des grands d'Espagne mêlé à celui des tribus indigènes qui étaient maîtres de ce continent bien avant qu'il fût découvert par un marin italien errant.

Vous comprenez, *señor*, que nous autres Mexicains sommes une race qui se met lentement en colère. Les « *gringos* » américains se trompent en prenant cela pour de la faiblesse ou de la peur et, quelquefois, ils ne s'aperçoivent de leur erreur que lorsqu'il est trop tard.

Patience, *señor*. C'est l'histoire de Thurston que je vous raconte. Pour en comprendre la fin, vous devez vous l'imaginer tel qu'il était quand

il a débarqué au milieu de nous plein d'arrogance, avec des mots durs sur ses lèvres et du mépris pour nous dans son cœur.

Ah ! Et avec une expression dans ses yeux quand il regardait nos femmes qui n'était pas bonne. Il ne connaissait rien aux tropiques et il se trompait en prenant les habits que portent nos femmes comme une invitation au mal.

Ne soyez pas impatient. Je cherche à vous faire voir le « *gringo* » Thurston comme nous autres, gens de Teluocan, l'avons vu ... Ainsi vous comprendrez mieux ce qui s'est passé dans l'esprit d'un homme pareil lorsqu'il s'est trouvé face à face avec Lolita Simpson dans la jungle.

Si, *señor*, *señor* Simpson est un Américain mais pas un « *gringo* » comme Thurston. Un petit homme, sans cheveux sur la tête et avec des yeux doux. Il y a vingt ans, il arriva à Teluocan des *Estados Unidos*.

Peut-être direz-vous avec mépris qu'il est devenu un indigène. C'est vrai qu'il prit une femme de la tribu des Jurillos, des Indiens de la colline. Mais elle lui a été fidèle et je crois que *señor* Simpson n'a pas regretté son choix.

Avec elle, il s'est installé près de la source du Rio Chico, a défriché la terre pour y faire une plantation de bananes, a élevé six beaux enfants dont sa fille Lolita est l'aînée.

Señor Simpson était en ville pour faire des provisions le jour où Thurston est arrivé sur le bateau.

Je les ai vus se rencontrer : sur cette véranda, *señor*, de même que j'étais près d'eux trois nuits plus tard tandis que Lolita dansait la *fluencita* à la lumière des torches flamboyantes et que la condamnation du « *gringo* » Thurston fut signée.

Le « *gringo* » dominait Simpson d'une tête. Il abaissait sur lui un regard plein de froideur et disait :

« On m'a dit que vous aviez une petite plantation en amont de la rivière et que vous pourriez me guider jusque-là. Puis je continuerai mon voyage vers les collines. »

Señor Simpson leva les yeux vers le « *gringo* », puis les détourna. On eût dit qu'il flairait quelque chose de mauvais. Mais il dit :

« Oui, je suis à Teluocan pour faire des provisions. Je repartirai chez moi dans la fraîcheur du matin.

- Je remonte la rivière tout de suite après le déjeuner. Voilà dix dollars pour me trouver des porteurs mexicains et me guider jusqu'à votre plantation.

- Après le déjeuner, c'est l'heure de la sieste, dit *señor* Simpson. Ils ont un proverbe ici qui dit que « seuls les chiens fous et les idiots de « *gringos* » s'aventurent sous le soleil pendant la sieste. »

Le « *gringo* » rejeta sa tête en arrière et rit bruyamment.

« Je me moque bien qu'on me traite d'idiot de « *gringo* ». J'en ai entendu d'autres ! »

Señor Simpson secoua la tête :

« Il fait trop chaud pour que des hommes voyagent avec des bagages. Demain, ce sera assez tôt. »

- Allez au diable avec votre sieste et vos « *manana* [1] », dit Thurston.

Il était comme ça, *señor*, il maudissait tout ce qui n'allait pas comme il le voulait.

« Si vous ne voulez pas gagner dix dollars, j'irai tout seul. »

Sans se fâcher, Simpson reconnut que dix dollars lui étaient utiles. Dans un pays où les *pesos* sont rares, les dollars américains ont beaucoup de valeur. Mais pourquoi, demanda Simpson, les autres Américains veulent-ils toujours aller sur les collines ?

« Je suis dans le pétrole. L'exploration géologique. J'ai entendu parler de nappes souterraines, en avez-vous vu ? »

Señor Simpson haussa les épaules et dit qu'il ne savait pas.

Le « *gringo* » s'esclaffa bruyamment :

« Voilà l'ennui avec les Américains qui deviennent indigènes, comme vous. Vous vous mettez en ménage avec une grosse femme sale. Et vous perdez tout votre dynamisme américain. »

J'observais *señor* Simpson et je vis l'expression de son visage quand Thurston lui dit ça. Ce n'était pas une expression très agréable à voir. Car c'est vrai que sa femme n'a plus la taille aussi fine que lorsqu'il l'a conduite devant le curé.

Mais il roula un cigarillo de maïs et ne dit rien.

On voyait qu'il pensait combien il était inutile d'essayer de faire comprendre à Thurston ... et dix dollars américains ne se trouvent pas tous les jours sous le pied d'un cheval à Teluocan.

À la fin, ce fut le « *gringo* » qui gagna. Au moment où commença l'heure de la sieste, nous remontâmes la rivière. Six d'entre nous avec des colis, *señor* Simpson avec ses deux *burros* [2] qui portaient les provisions pour la plantation.

Et, écoutez-moi bien, *señor* ! Le « *gringo* » ouvrait la marche, portant un colis plus lourd que tous les autres.

La chaleur de midi sur l'isthme, vous comprenez, ne ressemble pas à la chaleur que vous trouvez ailleurs. Il y a une pesanteur qui vous écrase. La respiration n'atteint pas les poumons parce que l'air est humide et imprégné de vapeurs.

La jungle est silencieuse parce que même les oiseaux et les singes s'abritent dans leur retraite à l'ombre. Et il y a l'entêtante puanteur qui monte de la pourriture moite que nous qui sommes de ce pays apprenons à endurer sans jamais nous en réjouir.

Le « *gringo* » Thurston marchait à une allure qu'aucun homme qui connaît les tropiques n'essaierait d'adopter. Un tel homme, *señor*, est un chef difficile. Celui qui est payé par un homme pareil ne peut pas se permettre de flâner.

Pendant trois heures, nous qui fermions la marche réglâmes nos pas sur ceux de Thurston. Au bout de ces trois heures, Alberto, le plus jeune d'entre nous, n'en pouvait plus.

Il avait mal au ventre et ne pouvait plus avancer. Son frère aîné, Pedro, alla dire au *señor* Simpson que nous devons nous arrêter pour qu'Alberto se repose.

« Je ne suis pas le « *patron* », lui répondit *señor* Simpson avec regret. *Señor* Thurston marche sans se reposer.

- Mais il n'a pas la maladie en la estomacha [3], dit Pedro. L'autre patron s'arrêtera si vous le lui dites, *señor*.

Avec la connaissance du pays et de nos gens, *señor* Simpson savait que ce serait mieux de s'arrêter pour « *l'estomacha* » d'Alberto. Il s'arrêta et cria :

« Un de vos porteurs est malade, Thurston. »

Le « *gringo* » se retourna et revint en arrière à grandes enjambées, son visage était rouge de colère :

« Lequel de vous prétend être malade pour se reposer ? » demanda le « *gringo* » avec dureté.

Alberto n'était pas sans courage. Il leva la tête et dit :

« C'est moi. Dans un peu de temps, la maladie passera. C'est la trop grande chaleur. »

Le « *gringo* » n'était pas de ceux qui acceptent les excuses d'hommes faibles :

« Il ne fait pas plus chaud pour toi que pour moi, dit-il à Alberto. Marche devant moi que je puisse te botter les fesses quand la maladie viendra. »

Ce n'était pas la chose à dire à un homme malade. Il y eut une expression de haine sur tous les visages et, derrière le « *gringo* », la main de Pedro se glissa sous sa ceinture où un couteau est toujours caché.

L'injure fit briller un éclair dans les yeux d'Alberto mais il était trop malade pour défier le « *gringo* ». Il haussa les épaules et laissa tomber son chargement, en disant simplement :

« Je me repose ici jusqu'à ce que la maladie passe.

- Non, dit le « *gringo* », non pas tant que je te donne mon bon argent. Ramène ton ventre malade à la ville.

Les souffles se firent lourds et haletants. Un silence haineux s'abattit sur la caravane. Plus d'un brûla d'envie de sortir son couteau, mais l'énorme « *gringo* » nous fit face en grondant.

Il nous fit face à nous mais pas à Pedro. Pedro était heureusement derrière lui, accroupi comme un tigre dans la jungle. Un chaud rayon de soleil faisait étinceler la lame d'acier poli dans sa main droite.

Señor Simpson essaya de sauver le « *gringo* ». Il fit un pas en avant et dit :

« Vous commettez une erreur, Thurston. Ces hommes ne supportent pas qu'on leur parle ainsi. »

À *señor* Simpson, son compatriote, le « *gringo* » dit :

« Fermez-la. »

Et ces mots tombèrent de sa bouche comme des morceaux de glace.

Il ne fut pas agréable de voir reculer *señor* Simpson. On n'aime pas, vous comprenez, voir un ami courber l'échine.

Derrière le « *gringo* », Pedro s'approchait petit à petit. Nous attendions en silence, car le couteau de Pedro est connu pour apporter la mort rapide.

Quelque chose dans nos yeux peut-être avertit le « *gringo* ».

Il fit un demi-tour avec une vivacité remarquable pour un homme aussi énorme ... et il rit à la vue du couteau de Pedro prêt à lui ouvrir le ventre.

Un rire, *señor*, qui était plus effrayant qu'une malédiction.

Son poing aussi dur qu'un sabot de mule ferrée partit en avant. Pedro tomba sur la piste et son couteau dessina un arc brillant dans le soleil avant d'être enterré dans la fange.

Nous restions quatre ... tous armés. Mais le « *gringo* » nous fit face, tandis que nous avancions vers lui. Sa main s'agita sous sa chemise comme un serpent et elle en ressortit avec un de vos pistolets américains.

Nous avons un proverbe sous les tropiques qui dit que le plomb bouillant est plus rapide que l'acier froid. Aucun d'entre nous ne voulut le mettre à l'épreuve. Je voudrais être pendu, *señor*, plutôt que de me rappeler quelle meute de chiens battus nous étions lorsque le « *gringo* » dit à Alberto de disparaître de sa vue et qu'il nous ordonna de nous partager son chargement et de marcher devant lui.

Pedro partit avec nous, léchant le sang de sa bouche, et abandonnant son couteau là où il était tombé. Et pendant le reste des heures de ce jour, nous demeurâmes assez loin du « *gringo* » pour ne pas être à portée de son pistolet.

Le soleil était plus bas que les cimes des arbres lorsqu'il donna ordre de faire halte. Parmi nous, il n'y en avait pas un qui pensât à autre chose qu'à manger et à dormir.

L'obscurité tombe rapidement sur la jungle lorsque le soleil disparaît et l'ombre de la nuit était sur la piste lorsque nous eûmes fait du feu.

Le « *gringo* » ne donna pas d'ordre, et ne nous dit pas un mot. Il s'installa, le dos contre un arbre, là où la lumière se reflétait sur son visage.

De lui se dégageait quelque chose qui nous empêchait de lever la main sur lui. Nous n'étions pas des hommes timides, mais cinq d'entre nous, cette nuit, étaient retenus par une crainte qui était plus que la crainte du pistolet du « *gringo* ».

Comment l'expliquer ? Il n'y a pas moyen d'expliquer le pouvoir d'un homme comme Thurston sur les autres hommes. De lui venait une sensation de malfaisance qui nous enlevait le courage.

Le même sentiment malfaisant de peur nous poussa le lendemain. Ce fut un voyage dont les hommes parleront à voix basse pendant de longues années à venir. Nous étions en tête de la caravane, avec le « *gringo* » qui marchait derrière nous : *señor* Simpson suivait derrière ses ânes, les aiguillonnant avec une canne pointue pour qu'ils ne s'attardent pas en route.

Écoutez, *señor*, c'est un voyage de trois jours de Teluocan à la plantation de *señor* Simpson et cependant nous aperçûmes celle-ci tard dans l'après-midi ... après avoir marché un jour et demi sur la piste. Pour sûr, il n'est pas étrange que les Américains meurent jeunes.

La vue de la plantation fut réconfortante pour nous qui étions comme des morts qui tenaient encore sur leurs pieds. Des maisons couvertes de palmes dans la courbe de la rivière, avec des rangées de bananiers qui retournaient dans la jungle.

Un chien vint en aboyant à notre rencontre, suivi par une jeune fille qui courait. Elle s'arrêta sur le bord de la piste en voyant des porteurs chargés de caisses, accompagnant son père.

Si, *señor*, la jeune fille était Lolita Simpson.

Le froid de la glace fut dans mes veines lorsqu'elle se tint devant Thurston qui la regardait avec des yeux étincelant d'un feu malpropre.

Comment vous décrire Lolita, *señor* ?

Dias ! Mais elle était plus belle que je ne peux vous dire. Dessous sa robe de coton, on voyait les douces courbes d'un jeune corps bien faites pour que batte plus vite le cœur de n'importe quel homme. Le regard interrogateur de la jeunesse dans ses yeux, une fraîcheur virginale sur ses joues. Cependant, on voyait que le sang indien de sa mère coulait chaud dans ses veines.

Elle n'avait que seize ans mais, sous les tropiques, à seize ans, on est une femme.

Elle ne nous regarda pas quand nous passâmes devant elle sur la piste. Ses yeux étaient fixés sur la haute silhouette de Thurston. *Señor*, la sueur ruissela sur mon front tandis que je tournais la tête pour surveiller cette rencontre.

Le « *gringo* » s'arrêta et la contempla avec cette expression dans les yeux qui l'aurait fait fuir si elle avait su la lire.

Mais elle ne connaissait rien au désir malfaisant des hommes. Elle était aussi innocente et téméraire que n'importe quel jeune animal sauvage de la jungle. Cependant avec une petite différence. Le sang américain se mêlait dans ses veines à celui de la tribu des gens de la colline.

Je pense que Thurston était le premier Amériain qu'elle voyait en dehors de son père. Qui sait qui se passa en elle ? Quel désir secret était enfermé dans sa poitrine qu'allait enflammer le regard hardi du « *gringo* » ?

J'ai vu cela arriver, *señor*. Je l'ai vue marcher lentement vers lui. Son visage était vide comme quelqu'un qui est hypnotisé.

Personne ne peut dire ce qui se serait passé si le *señor* Simpson n'était pas venu à ce moment. Il haletait et il y avait des rides profondes sur son visage, des rides causées par autre chose que la fatigue.

J'entendis le « *gringo* » lui dire :

« On n'a pas besoin de vous ici. Continuez votre chemin ..., tandis que la jeune fille reste avec moi. »

Et le *señor* Simpson répondit :

« C'est ma fille, Lolita. »

Sa voix était mince, comme un câble tendu qui hante dans le vent.

Thurston éclata de rire :

« Vous n'avez pas besoin de me le dire. Je flaire une métisse à une demi-lieue ! »

Le coup n'aurait pas été plus brutal, *señor*, s'il avait frappé Simpson au visage.

Il se tourna vers la jeune fille et lui dit deux mots :

« Viens ici. »

Il n'y avait aucun bruit sinon le halètement du père. Un sort avait été jeté sur la jungle. Il fut brisé par la voix de Simpson qui hurlait: « Non » à Lolita.

Elle avait avancé d'un pas. Elle recula avec une expression effrayée, comme si elle venait juste de s'éveiller.

« Rentre à la maison, lui dit son père d'une voix rauque. Vas-y vite. »

Elle rentra avec soumission sans regarder en arrière. Et Thurston dit :

« Vous ne pouvez la garder loin de moi. Elle reviendra quand j'agiterai le petit doigt. C'est le sang mêlé qui parle en elle. »

Le meurtre brilla dans, les yeux de Simpson. Il y avait une chaleur de mort dans l'air. Ses lèvres découvraient ses dents et il n'y avait plus d'expression de douceur sur son visage.

Le « *gringo* » rit. Cela lui aurait plu de tuer l'homme qui se tenait entre lui et Lolita, Sa main se glissa sous sa chemise et il attendit.

Je crois, *señor*, que je ne vivrai jamais une minute plus longue que celle qui dura jusqu'à ce que *señor* Simpson détourne la tête et commence à rouler un cigarillo. Ses doigts tremblaient, et il éparpilla du tabac sur la piste. Puis il passa devant le « *gringo* » et se dirigea vers la maison.

Il ne demanda pas à Thurston d'habiter chez lui. Il prit l'argent du « *gringo* » et ne lui dit pas une parole.

Thurston comprit mais c'était un homme qui aimait sentir la haine chez les autres.

Il fit deux cents pas en remontant la rivière en nous fit établir le camp à cet endroit. Il ne paraissait pas désirer aller plus loin et nous dit qu'il demeurerait peut-être dans ce camp pendant plusieurs jours.

Señor Simpson vint me retrouver cette nuit-là, profitant de l'obscurité ... Il me prit à l'écart là où Thurston ne pouvait entendre.

Il me demanda d'abord si nous partions le lendemain matin. Hochant la tête avec mélancolie, je lui répétais ce que le « *gringo* » avait dit.

« J'ai peur pour ma Lolita, dit-il d'une voix triste. Elle s'est conduite

d'une manière étrange depuis qu'elle a rencontré Thurston. »

Je compris et je lui promis de faire ce que je pourrais.

Il me demanda si je pouvais me rendre cette même nuit dans les collines pour porter un message à Ruoe y Urregan, fils du chef de la tribu des Jurillos à qui Lolita était promise en mariage.

J'acceptai et le message était le suivant : « La cérémonie des fiançailles entre vous et ma Lolita doit avoir lieu immédiatement et non le mois prochain comme projeté. Venez demain soir de crainte d'arriver trop tard. »

Je compris, *señor*, C'était une sage stratégie pour protéger la jeune fille contre elle-même. Chez les Jurillos, la cérémonie des fiançailles vous lie autant que le mariage. Et c'est une tribu farouche, sauvage, et jalouse de la pureté de ses vierges.

Je me glissai hors du camp du « *gringo* » tandis qu'il dormait, et montai sur une mule du *señor* Simpson pour gagner les collines.

J'étais fier d'avoir un rôle dans le châtiment du « *gringo* ».

Je portai le message et fus de retour au camp avant que le soleil se lève et avant que commencent les préparations pour le « *baile* » qui célébrerait la cérémonie de ce soir.

Ignorant la raison du branle-bas, Thurston resta assis trois heures sous un bananier, attendant que Lolita vienne à lui.

C'est vrai, *señor*, il est difficile de comprendre les motifs d'un homme pareil. Un autre aurait essayé de voir la jeune fille en cachette. Ce n'était pas dans la manière du « *gringo* ». Il lui aurait plu d'humilier le père en faisant venir Lolita dans son campement au vu de tout le monde.

Mais elle ne vint pas.

À midi, Thurston alla dans la maison de Simpson et frappa.

J'étais dans la cour avec quelques autres en train de creuser un four garni de charbon de bois où l'on ferait rôtir le cochon que les invités mangeraient cette nuit.

Señor Simpson ouvrit la porte au « *gringo* ». Il portait dans sa main un fusil à deux coups qu'il pointa sur le ventre de Thurston. Je ne sais pas pourquoi il ne tira point. Vous autres Américains avez des manières

qui nous paraissent surprenantes.

Il était debout sur le seuil et il annonça à Thurston la cérémonie des fiançailles. Puis il referma la porte au nez du « *gringo* ».

Thurston regagna son camp au bord de la rivière sans dire un mot à personne. Quelles étaient ses pensées ? Personne ne pouvait les deviner.

On l'oublia tandis que les préparatifs suivaient leur cours. Des messagers étaient partis pour répandre la nouvelle des festivités et les invités commencèrent à arriver dans l'après-midi. Des planteurs indigènes, montés sur des ânes, avec leurs femmes et leurs enfants, à pied, derrière eux, comme il convient. Des Indiens de la jungle, vêtus seulement d'un pagne.

Une estrade près de l'appontement avait été déblayée pour la danse. Elle était bordée de fleurs roses et blanches, de mimosas mêlés aux flamboyants hibiscus et jonchés de jasmin odorant. Des branches enduites de poix avaient été liées en faisceaux avec des bambous et accrochées au bout des mâts pour servir de torches.

Dans la cour, il y avait le bavardage des femmes, et les cris aigus d'enfants nus courant entre les jambes de leurs aînés, l'agréable odeur du bois qui fume et celle des cochons qui rôtiisaient sur la braise.

Ah ! *Señor*, une joyeuse atmosphère de fête, qui mettait un sourire même sur le visage de l'hôte. Il se mêlait à ses invités et détournait les yeux du camp qui longeait la rivière où Thurston était assis immobile et attentif.

Le crépuscule était tombé lorsqu'une bande de jeunes Indiens de la tribu des Jurillos descendirent des collines, escortant Ruoe y Urregan pour ses fiançailles.

Montés sur des poneys indigènes au long poil et brandissant des lances aux pointes ferrées, ils arrivèrent en coup de vent dans la clairière sous la conduite du jeune et fier Urregan.

Dios ! Ça c'était un homme ! Le vrai fils d'une longue lignée de chefs de tribu. Grand, les hanches étroites, les épaules larges et les muscles qui saillaient sous la peau.

Le « *gringo* », je crois, en eut, comme vous dites, plein les yeux pendant qu'il observait tout cela silencieusement de la berge.

Le sorcier vint avec eux pour procéder à la cérémonie. C'était un petit

homme ratatiné avec des yeux noirs et perçants sans cesse en alerte, et qui avait l'air d'avoir plus des cent cinquante ans qu'il prétendait avoir atteints.

Tous s'installèrent en demi-cercle devant la maison tandis que le crépuscule tombait brusquement, les jeunes hommes avec leurs lances qu'ils tenaient devant eux en chantant à voix basse au rythme du tambour que frappait le sorcier.

Ruoey Urregan s'avança vers la maison tandis que la porte s'ouvrit et que Lolita sortit au bras de son père.

Ah ! C'était un beau tableau, *señor*, un tableau qu'on n'oublie pas facilement. Lolita vêtue d'une mantille espagnole et d'une robe de dentelle noire qui avait été le présent de mariage de son père à sa mère, son fiancé indien de haute taille avec d'étroits pantalons blancs et une ceinture rouge au-dessus de la veste.

Ils se tenaient côte à côte devant le sorcier et le silence planait sur les spectateurs.

Moi, *señor*, j'ai été éduqué et je ne crois pas au pouvoir de ces herbes malodorantes qu'on fait brûler sur la braise, ni aux incantations magiques d'un vieil homme. Mais, je vous le dis, il y avait de la magie dans la clairière que les ténèbres peu à peu envahissaient.

Patience, *señor*, la fin approche. Je dois vous raconter l'histoire à ma façon car tout ce qui est arrivé cette nuit-là est gravé dans ma mémoire et à la place qui lui convient dans le déroulement des événements.

Plus tard, il y eut la danse, le « *baile* ». De la musique avec des guitares. Les torches flamboyaient dans la nuit au-dessus de l'estrade, jetant ombre et lumière sur les couples qui dansaient.

Le feu de camp de Thurston brûlait dans l'obscurité non loin de là. Il était déjà tard dans la nuit lorsqu'il apparut au « *baile* » auquel il n'était pas invité. Les guitares jouaient un tango au rythme lent et Lolita dansait dans les bras de son fiancé lorsque je vis le *gringo* s'avancer vers *señor* Simpson qui se tenait près de l'estrade.

Je fis un pas, le sang glacé de peur à la pensée de ce qui allait se passer.

Les yeux du « *gringo* » étaient fixés sur Lolita, se repaissant du corps de

la jeune fille qui se pliait aux mouvements de son fiancé. C'est vrai, Lolita dansant le tango était un spectacle digne d'attirer les yeux de tous les hommes.

Les autres danseurs quittaient l'estrade pour laisser toute la piste aux fiancés. Le tango est la danse de la jeunesse, vous comprenez, la danse qui permet de faire sa cour.

Le regard du « *gringo* » s'attachait à Lolita tandis que, debout près de Simpson, il disait :

« Sans doute son fiancé repartira-t-il dans les collines après le « *baile* ». Il n'a pas le droit de tourner autour d'elle jusqu'au mariage, n'est-ce pas ? »

Il y avait de la raillerie dans sa voix, mais Simpson répondit :

« Oui, il repartira dans les collines ... Là où vous allez aussi. »

La réponse de Thurston n'en fut pas une qui pût réjouir Simpson :

« Je partirai demain matin de bonne heure. J'achèverai mon travail et reviendrai bientôt ... à temps pour prendre quelques vacances avant de rentrer aux États-Unis. Les affaires passent avant plaisir, c'est ma devise. »

J'étais tout près de *señor* Simpson et je vis son corps saisi d'un tremblement.

Le « *gringo* » passa sa langue sur ses lèvres. Ses yeux s'exorbitèrent en observant Lolita.

Je m'approchai un peu plus et je ne nie pas que ma main était posée sur mon couteau. *Señor* Simpson était mon ami et je ne savais pas ce qu'il avait dans la tête. C'était un père, vous comprenez, et le « *gringo* » était en train de regarder sa fille.

Mais il devait y avoir autre chose qu'un tango.

Il y eut des applaudissements lorsque la danse se termina. Lolita et son fiancé jurillo se firent face, tous deux hors d'haleine. En cet instant de silence, une guitare se mit à jouer sur un rythme étrange qui ressemblait au roulement éloigné d'un tambour de la jungle.

Les autres guitares reprirent le rythme les unes après les autres et Lolita s'inclina en arrière, baignée par la lumière des torches, sa jeune poitrine soulevant la dentelle de la robe de mariage de sa mère. Une

expression de rêverie transformait son visage.

De nous tous, s'élevèrent des cris enthousiastes:

« *Ola, Bravo, la Fluencita, Aie, la Fluencita !* »

Ruoey Urregan se tenait debout raide et droit, au milieu de l'estrade, les bras croisés et les yeux brillants, Il se tourna lentement tandis que Lolita traçait des cercles autour de lui, les bras en corbeille au-dessus de la tête, les doigts claquant comme des castagnettes.

C'était la *fluencita, señor*. La danse-passion des Jurillos. Un spectacle que tout homme conservera dans sa mémoire jusqu'à ce qu'il soit vieux et qu'il ait besoin de pareils souvenirs. Une danse que seule une fiancée peut danser pour son amoureux.

Ah ! Il y avait la chaleur fiévreuse de la jungle dans la voix des guitares. Une étrange note de folie qui pénétrait dans le cœur de l'homme et faisait battre son poulx à tout rompre.

Plus rapide, toujours plus rapide était la cadence de la musique et Lolita dessinait des cercles de plus en plus rapides, tapant violemment du pied et les yeux attachés à ceux de son fiancé. Un étrange tremblement agitait les muscles de son jeune corps, renversé en arrière tel un arc tendu.

Ah ! *Señor*, voir Lolita danser la *fluencita*, c'était faire couler dans vos veines le feu sauvage de la jeunesse et de l'amour. Même maintenant, je ferme mes yeux et me retrouve debout à côté de l'estrade ...

Mais, cela prit fin tout d'un coup. Par-dessus les têtes des spectateurs une demi-douzaine de dollars américains vinrent tomber bruyamment aux pieds de Lolita.

La musique s'arrêta. Lolita abaissa des yeux arrondis sur les pièces. Ses joues étaient rouges de honte. Ruoe y Urregan tourna autour d'elles, le visage empourpré de colère.

Comprenez-vous, *señor* ? C'était la suprême injure. Un signe de mépris comme celui qu'on adresse à une entraîneuse qui, pour gagner sa vie, danse avec les hommes.

Le « *gringo* » avait tourné le dos et se dirigeait à grandes enjambées vers la zone d'obscurité au-delà de la lumière des torches. Urregan sauta de l'estrade à sa poursuite, la main sur le manche poignard caché dans sa ceinture.

Mais *señor* Simpson lui prit le bras et le retint.

Je l'entendis dire à l'oreille du jeune homme :

« Non, dans sa chemise est dissimulé un pistolet. Il monte dans les collines demain pour trouver du pétrole. »

Ce fut la fin du « *baile* », *señor*. On jeta des regards noirs vers le camp du « *gringo* » et on murmura des menaces ; Ruoeey Urregan dit quelques mots à ses amis et ils retournèrent dans les collines, sans avoir vengé l'affront.

Nous levâmes le camp le lendemain matin. Les affaires passent avant le plaisir, vous comprenez.

Nous parcourûmes une longue route ce jour-là avant d'installer notre camp à l'intérieur des terres. Le lendemain, nous nous enfonçâmes dans les collines. Et à midi, deux Indiens montés sur des poneys aux longs poils s'approchèrent de nous. Ils dirent qu'on les avait prévenus que l'Américain cherchait des traces de pétrole noir dans les collines.

Thurston leur répondit d'une voix excitée et leur demanda s'ils avaient en effet entendu parler de ce fameux pétrole ?

Ils lui parlèrent d'une source non loin de là, couverte d'une écume bouillonnante et noire qui brûlait. Il leur offrit de l'argent pour l'y accompagner et ils acceptèrent, *señor*.

Il partit avec eux en nous disant d'installer le camp et d'attendre son retour.

Nous restâmes ensemble et nous l'observâmes tandis que lui et les Indiens disparaissaient à l'horizon derrière une petite colline. Pedro se signa et dit : « *Vas con Dios !* » en bougeant à peine ses lèvres que le poing du « *gringo* » avait meurtries.

Puis, nous repartîmes et personne n'a revu le « *gringo* » Thurston depuis.

Non, *señor*. Cela aurait été inutile d'attendre son retour. Les Indiens qui l'avaient emmené étaient des jurillos. Chez eux existe une loi tribale : quiconque insulte une femme de leur tribu doit mourir avant que le soleil se couche deux fois.

Et ils obéissent à cette loi.

Mais non, *señor*, ce serait inutile et peut-être dangereux de chercher la

preuve de sa mort. Même pour une assurance, ce ne serait pas sage.

La loi tribale des jurillos veut qu'on frotte avec du miel le corps de la victime et qu'on l'attache avec des cordes d'herbes tressées sur une fourmilière. Les fourmis, vous comprenez, n'ont aucune connaissance des lois d'assurances américaines et ne laissent pas grand-chose qui puisse être reconnu.

Il a été idiot, dites-vous, de jeter de l'argent aux pieds de Lolita tandis qu'elle dansait la *fuencita* pour son fiancé ?

Mais oui, *señor*, cela, en vérité, aurait été une chose idiote de la part du « *gringo* ».

Vous m'avez mal compris, *señor*. Ce n'était pas le « *gringo* » Thurston qui avait lancé l'argent aux pieds de Lolita. *Dias*, non !

Il n'était pas assez idiot pour ça. En fait, il avait déjà tourné le dos pour s'en aller quand cela arriva.

Mais il avait été déraisonnable de payer *señor* Simpson avec des dollars américains en argent.

VOYEZ COMME ELLES COURENT

(See How They Run)

par ROBERT BLOCH

2 avril

D'accord, toubib, vous gagnez !

Je tiendrai ma promesse et j'écrirai régulièrement, mais je veux bien être damné si je commence par un en-tête comme « Cher Journal », pas plus que par « Cher Docteur ». Vous voulez que je vous raconte tout, tel quel ? O.K., mais, tel que c'est maintenant, toubib, attention ! Si vous avez l'idée d'aller patauger dans le fleuve de ma conscience, prenez garde aux alligators ...

Je sais ce que vous pensez : « C'est un écrivain professionnel qui proclame qu'il souffre d'un blocage. Qu'on lui fasse tenir son journal, et il se mettra à écrire malgré lui. Alors, il se rendra compte à quel point il s'est trompé. » C'est ça, hein, toubib ? Écrire, toubib ?

Seulement, mon vrai problème n'est pas là. Chez moi, le hic, c'est exactement le contraire - l'antithèse, si vous cherchez un mût raffiné. De la logorrhée. De la verbosité. Des mots de rien pour un écrivain à dix sous la douzaine. C'est ça qu'ils disent toujours au studio : les écrivains, on les trouve à dix sous la douzaine,

Bon, d'accord, voici vos dix sous ! Courez m'acheter une douzaine d'écrivains. Voyons ... Vous me mettez deux Hemingway, un Thomas Wolfe, un James Joyce, une paire d'Homère s'il sont bien frais, et six William Shakespeare.

C'est presque ce que j'ai dit à Gerber quand il m'a viré du spectacle. Mais ça aurait servi à quoi ? Ces producteurs n'ont qu'une idée. Ils vous montrent le parking du doigt, et ils disent : « Moi, je roule en Cadillac et vous en Volkswagen ... » Évidemment, si vous êtes si malin, pourquoi n'êtes-vous pas riche ?

Appelez ça de la ratiocination si vous voulez. Vous, les réducteurs de tête, vous avez le chic pour accrocher des étiquettes sur tout. Accrocher la queue sur l'âne : c'est comme ça que le jeu s'appelle, et le patient est toujours le pigeon. Excusez-moi, ce n'est pas le patient,

c'est l'analysé. Pour cinquante dollars l'heure, vous pouvez vous permettre de m'imaginer un mot fantaisie. Et, pour cinquante dollars l'heure, je n'ai pas les moyens de ne pas mettre en mots les fantaisies que j' imagine.

Si c'est ça que vous attendez de moi, vous pouvez faire une croix dessus. Pas de rêves ! Plus de rêves ! Au temps jadis - comme nous disons, nous, les écrivains - il y a eu un rêve. Un rêve du genre : venir à Hollywood et faire un malheur sur le marché de la télévision. Écrivez des comédies, gagnez plein d'argent pendant vos loisirs par ce moyen facile et nouveau, achetez-vous un appartement du tonnerre avec une grande piscine, et prenez du bon temps jusqu'à ce que vous vous rangiez avec une jolie petite poulette.

Il n'y a pas à s'inquiéter des rêves. C'est quand ils se réalisent que commencent les problèmes. C'est à ce moment-là que vous découvrez que la comédie n'est plus drôle, que l'argent file et que la piscine se jette dans un fleuve de conscience. Même une jolie petite poulette comme Jane se transforme. Ce n'est plus un rêve, c'est un cauchemar, et c'est la réalité.

Voilà le problème pour vous, toubib ! Guérissez-moi de la réalité.

5 avril

Un fait historique peu connu. Peu de temps après avoir été blessé au Pérou, Pizarre, toujours un maître en matière d'euphémismes, a écrit qu'il était « incapable ».

Bon sang, toubib ! C'est drôle, non ? Je ne marche pas dans votre théorie à propos des jeux de mots qui seraient une forme d'agression orale. Parce que je ne suis pas du genre agressif.

Hostile, oui. Pourquoi ne le serais-je pas ? Vidé du spectacle après avoir sué sang et eau pendant trois saisons pour Gerber et pour son pitre sans talent ! Avant que je ne lui écrive ses textes, Lou Lane n'aurait pas pu se faire engager comme maître des cérémonies dans une laverie, et maintenant, si on l'en croit, il est devenu M. Neilson en personne.

Mais ce n'est pas ça qui va me pousser à faire une sottise. Pas la peine. Une saison sans moi, et il retournera à sa place : surveillant du parking d'une entreprise de pompes funèbres. La maison prend à domicile et fait les livraisons. Ha, ha !

Gerber m'a servi la même chanson : ma salade tourne à l'aigre. Nous ne voulons pas d'humour noir, c'est de mauvais goût, et notre spectacle est destiné aux familles. Oui, d'accord ! C'était peut-être ma façon de relâcher mes tensions, de les expulser de mon système. Catharsis, n'est-ce pas le terme ? Et finalement, j'y suis allé un peu fort ...

Et c'est là que vous entrez en scène. Faites pour moi le ménage de mon cerveau, remettez-moi sur la piste, et je me retrouverai un autre engagement où je produirai à nouveau des âneries pour les familles.

Entre-temps, pas de problèmes ... Jane assure le pain quotidien. Jamais je n'aurais imaginé que ça se passerait ainsi, quand nous nous sommes mariés. Au début, je considérais son chant comme une plaisanterie, et j'étais d'accord. Qu'elle prenne des leçons pour sa voix, ça l'occupait pendant que je travaillais pour l'émission. Ça lui fournissait un passe-temps. Même quand elle a commencé à se produire dans des clubs, pour moi c'était toujours pour « la Nuit des Amateurs ». Mais voilà qu'ils se sont amenés avec un contrat, d'abord les quarante-cinq tours, puis l'album. Ma petite poulette se transformait en canari.

Marrant, cette histoire de Jane. Tellement inexistante quand je l'ai rencontrée. Côté présentation, dix sur dix, mais en dehors de ça, néant. C'est chanter qui a fait toute la différence. En trouvant sa voix, c'est comme si elle s'était trouvée elle-même. Et tout à coup, elle a eu confiance en elle.

Bien entendu, je suis fier d'elle, mais ça me chiffonne encore un petit peu. Les initiatives qu'elle prend, comme insister pour que j'aille voir un psychiatre. Non que je lui en veuille, je sais qu'elle n'agit ainsi que pour mon bien, mais il est difficile de s'y faire. C'est comme hier soir ; à la projection de la Guilde, son agent nous il présenté des amis à lui : « Je veux vous faire faire connaissance avec Jane Norman et son mari. »

La seconde place sur l'affiche ! Pas. Moi ! Je suis un grand garçon, maintenant, toubib. Une crise d'identité est la dernière chose dont j'aie besoin, pas vrai ? Et puisque nous jouons à la confession sincère, je pourrais aussi bien admettre que Jane a un point pour elle : j'y suis allé un peu fort avec la bouteille ces temps-ci, jusqu'à ce que je me fasse virer.

Je n'en ai pas parlé à notre précédente séance, mais c'est la principale raison qui l'a poussée à m'envoyer chez vous. Elle dit que l'alcool, c'est mon alibi. Peut-être que de m'en passer arrangerait les choses. Peut-

être ...

L'alibi d'un homme est le linceul d'un autre.

7 avril

Pauvre guignol, qu'est-ce que vous racontez là, l'alcoolisme est seulement un symptôme ?

D'abord, je ne suis pas alcoolique. D'accord, je bois, je bois peut-être beaucoup, tout le monde boit dans ce business. Si ce n'est pas ça, c'est la marie-jeanne ou les vraies drogues et je ne vais pas me détraquer et gâcher ma vie. Il faut bien qu'on ait quelque chose pour empêcher sa tête d'éclater, mais ce n'est pas parce que je biberonne un peu qu'il faut croire que je suis alcoolique.

Pourtant, histoire de discuter, supposons que je le sois ? Vous dites que c'est un symptôme. Un symptôme de quoi ?

Supposons que vous me disiez cette petite chose-là.

Carré dans votre fauteuil trop rembourré, avec vos mains croisées sur votre panse trop rembourrée, à m'écouter faire tous les frais de la conversation. Qu'on vous entende un peu dire quelque chose, pour changer. Qu'est-ce que vous soupçonnez, Monsieur le Juge, Monsieur le Juré, Monsieur l'Avocat Général, Monsieur le Bourreau ? De quoi suis-je accusé ? Hétérosexualité au premier degré ?

Je ne vous demande pas de compassion. De ça, j'en ai assez avec Jane. Trop. J'en ai jusque-là du genre : « Oh, mon pauvre bébé ! » Je ne veux ni indulgence, ni compréhension, ni blablabla bidon d'aucune sorte. Donnez-moi seulement quelques faits, pour changer. Je suis fatigué de Jane qui joue à la Maman, et de vous qui jouez à mon Papa-si-fort. Ce que je veux, c'est une aide réelle. Il faut que vous m'aidiez, vous entendez. S'il vous plaît ... Je vous en prie, aidez-moi !

9 avril

Deux résolutions.

Primo : je vais cesser de boire. J'arrête, à partir de maintenant, tout net. J'étais blindé quand j'ai écrit les dernières pages, et il m'a suffi de les lire aujourd'hui, à jeun, pour me rendre compte de ce que je me

faisais à moi-même. Donc, plus de boisson. Ni maintenant ni jamais.

Secundo : à partir de maintenant, je ne montrerai plus rien au Dr Moss. Je coopérerai complètement avec lui durant les séances de cure, mais c'est tout. La violation de l'intimité, ça existe. Et après ce qui s'est passé aujourd'hui, je ne suis pas près de recommencer à m'ouvrir tout grand. Surtout sans anesthésique, et ça, je viens juste d'y renoncer.

Si je continue à tout noter noir sur blanc, ce sera pour ma propre information, une sorte de fichier personnel. Bien entendu, ça, je ne vais pas le lui dire. Il trouverait encore moyen de se ramener avec quelque pseudo explication psychiatrique, comme quoi je parle tout seul.

J'ai compris : ces toubibs pour fadas sont tous des images de l'autorité et ils se servent de leurs étiquettes pour vous en imposer. Comme si on avait besoin de ça.

Ce dont j'ai besoin, c'est de garder une trace de ce qui se passe quand les choses ont tendance à devenir confuses. Comme c'est arrivé à la séance d'aujourd'hui.

D'abord, cette histoire d'hypnothérapie.

Du fait que ce que j'écris reste seulement entre moi et moi-même, je reconnais que l'idée de me faire hypnotiser m'a toujours flanqué la frousse. Et si j'avais pu supposer que ce vieux hibou s'était mis en tête de me faire ça, j'aurais filé de chez lui en moins de deux secondes.

Seulement, il m'a pris en traître. J'étais allongé sur le divan, et j'étais censé raconter tout ce qui me venait à l'esprit. Seulement j'ai eu un trou, je ne pouvais penser à rien. Épuisement émotionnel, a-t-il dit, et il a baissé la lumière, Pourquoi ne pas fermer les yeux et me détendre ? Pas dormir, juste rêvasser un petit peu. Ces rêves que l'on fait éveillé sont souvent plus importants que ceux que l'on fait en dormant. En fait, il ne voulait pas que je m'endorme, afin que je me concentre sur sa voix, et que je me laisse aller.

Il m'a eu. Je n'ai pas senti que je perdais le contrôle de moi-même. Pas de panique. Je savais où j'étais et tout, mais il m'a eu. Certainement parce qu'il n'a pas cessé de parler de la mémoire. Comment la mémoire est pour chacun de nous un moyen personnel de voyager dans le temps, un véhicule pour nous emmener en arrière, loin en arrière, jusqu'à la plus petite enfance. N'étais-je pas d'accord ? Et j'ai dit que oui, que ça pouvait nous emmener en arrière, m'emmener en arrière loin, loin jusque dans cette vieille Virginie.

Là-dessus, je me suis mis à fredonner quelque chose auquel je n'avais pas pensé depuis des années, Et il a dit:

- Qu'est-ce que c'est que ça ? On dirait une chanson enfantine.

J'ai dit que c'en était une,

- Vous ne la connaissez pas, toubib ? Trois souris aveugles ..

- Pourquoi ne me chantez-vous pas les paroles ? a-t-il dit.

Alors, j'ai commencé.

*- Trois souris aveugles, trois souris aveugles,
Voyez comme elles courent, voyez comme elles courent,
Elles courent toutes après la femme du fermier,
Avez-vous jamais vu un pareil spectacle,
Trois souris aveugles, trois souris aveugles,*

- Charmant, fit-il, Mais est-ce que vous n'avez pas sauté un vers ?

- Quel vers ? demandai-je.

Et soudain, sans la moindre raison, je me suis senti très irrité.

- C'est la chanson. Ma mère me chantait ça quand j'étais bébé. Je n'oublierais pas une chose pareille. Quelle ligne ?

Il se mit à me la chanter :

*- Elles courent toutes après la femme du fermier,
Qui leur coupe la tête avec un couteau à découper.*

Alors c'est arrivé.

Ce n'était pas comme quand on se souvient. Ça arrivait, maintenant, ça recommençait.

Tard, La nuit. Froid. Du vent qui souffle. Je m'éveille.

Je veux boire un verre d'eau. Tout le monde dort.

Obscurité. Je vais dans la cuisine.

Puis j'entends le bruit. Comme si on tapait sur le sol.

Ça me fait peur. J'allume la lumière et je la vois. Dans le coin, derrière la porte. Le piège. Quelque chose qui bouge dedans, Tout gris et duveteux et sursautant.

La souris. Elle s'est pris la patte dans le piège et ne peut pas se libérer. Je peux peut-être l'aider. Je ramasse le piège, j'écarte le ressort. Je tiens la souris, Elle se débat et couine, ce qui me fait encore plus peur. Je ne veux pas lui faire de mal, seulement la mettre dehors pour qu'elle puisse se sauver. Mais elle se débat et couine, et puis, elle me mord.

Quand je vois le sang sur mon doigt, je n'ai plus peur, mais la colère me prend. Tout ce que je voulais faire, c'est l'aider, et elle me mord. Sale petite chose ! Elle crie vers moi avec ses yeux fermés. Aveugle. *Trois souris aveugles. La femme du fermier.*

Là. Sur l'évier. Le couteau à découper.

Elle essaie de me mordre encore. Je vais arranger ça. Je prends le couteau. Et je coupe. Je lâche le couteau, et je me mets à hurler.

Je hurlais encore, trente ans après. Et j'ouvris les yeux, et j'étais dans le cabinet du Dr Moss, braillant comme un môme.

- Quel âge aviez-vous ? demanda le Dr Moss.

- Sept ans.

Ça m'est venu comme ça, d'un coup. Je ne m'étais pas souvenu de l'âge que j'avais, je ne m'étais pas souvenu de ce qui s'était passé. C'était tout effacé de mon esprit, comme le vers manquant de la chanson.

Mais maintenant, je me souviens. Je me souviens de tout. Ma mère qui trouve la tête de la souris dans la poubelle et qui me bat comme une carpette. Je pense que c'est ça qui m'a rendu malade et non la morsure, bien que le médecin qui est venu et qui m'a fait la piqûre ait dit que c'était l'infection qui me donnait la fièvre. Je suis resté cloué au lit deux semaines. Quand je me réveillais en criant, à cause des cauchemars, ma mère venait me prenait dans ses bras en me disant combien elle regrettait. Elle me disait toujours combien elle regrettait, après qu'elle m'avait fait quelque chose.

Je suppose que c'est à ce moment-là que j'ai vraiment commencé à la détester. Pas étonnant que j'aie construit tant d'histoires pour Lou Lane à propos des plaisanteries sur les mères et les belles-mères. Agression orale ? Ça se pourrait. Toutes ces années ... et je n'ai jamais su, jamais réalisé combien je la détestais. Je la déteste encore maintenant, je la déteste.

J'ai besoin de boire un coup.

Je suis resté quinze jours sans écrire. J'ai dit au Dr Moss que j'avais cessé de tenir mon journal et il m'a cru. J'ai dit au Dr Moss bien d'autres choses et m'a-t-il cru ou non ? Je n'en sais rien. Non que je m'en soucie. Je ne crois pas tout ce qu'il me dit non plus.

Schizophrénie hénéphrénique. Maintenant, il y a de quoi s'accrocher.

Ça veut dire que certains types de personnalité, confrontés à une situation difficile qu'ils ne peuvent maîtriser, retournent vers l'enfance ou vers les comportements infantiles.

J'ai vérifié tout ça l'autre jour, après avoir jeté un coup d'œil sur les notes de Moss, mais si c'est ça qu'il pense, c'est lui qui débloque.

Le Dr Moss a quelque chose contre les mots, comme débloquer, cinglé, dingue. Désordre mental, c'est son dada.

Ça, et la régression. Il y tient, à la régression ! Plus d'hypnose - je lui ai dit que c'était exclu, absolument et il a pigé. Mais il utilise d'autres techniques, telles que les associations libres, et ça paraît marcher. Ce qui arrive, c'est qu'en parlant je me fais me souvenir. En parlant, je rebrousse chemin vers le passé.

J'en ramène quelques bizarreries. Ainsi, je n'ai pas bu un verre de lait avant l'âge de cinq ans : ma mère me laissait boire son espèce de bouillie au biberon et ça a fait du vilain quand je suis allé à la maternelle et que je n'ai pas voulu boire mon lait autrement. Alors, elle m'a retourné une claque, et m'a dit que je lui avais fait honte quand il avait fallu qu'elle explique au maître d'école, et elle a rangé le biberon. Mais d'abord, c'était sa faute à elle. Je commence à comprendre pourquoi je la détestais.

Mon vieux ne valait guère mieux. Chaque fois que nous avions du monde à dîner, il fallait qu'il déballe les choses que je lui avais dites, toutes les âneries que peut débiter un gosse quand il ne connaît rien à rien, et tout le monde riait. Difficile de comprendre que les gosses deviennent mal à l'aise, aussi, jusqu'à ce qu'on se souvienne comment c'était. Le paternel ne cessait pas de m'asticoter pour me faire sortir quelque chose de stupide, juste pour qu'il puisse se tailler un succès en les répétant à ses copains. Pas étonnant qu'on oublie des choses comme ça - ça fait trop mal quand on s'en souvient.

Ça fait encore mal.

Bien entendu, il y avait des bons souvenirs aussi.

Quand on est gosse, la plupart du temps, on se moque de tout on ne s'en fait pas pour l'avenir, on ne comprend même pas le sens réel de choses telles que la douleur et la mort. Et ça, ça vaut la peine de se le rappeler.

Il me semble que t'est toujours comme ça que je commence nos séances, mais Moss me pousse dans le reste. Catharsis, dit-il, c'est bon pour vous. Laissez tout revenir. D'accord, je coopère, mais quand nous en avons fini avec une de ces heures d'enfance, je suis mûr pour rentrer à la maison et m'enfiler un bon grand verre.

Jane recommence à me harceler à ce sujet. Nous avons encore eu une scène hier soir, quand elle est revenue du club où elle a chanté. Chanter, maintenant, il n'y a que ça qui l'intéresse, et elle n'a plus jamais de temps pour moi.

Bon, d'accord, c'est son affaire, qu'elle s'en occupe, et qu'elle me fiche la paix. J'étais bourré, et alors ? J'ai essayé de lui parler de la cure, de lui dire que je souffrais, et combien ça me soulageait de boire.

- Tu ne seras donc jamais adulte, me dit-elle. Souffrir un peu, ça n'a jamais fait de mal à personne.

Quelquefois, j'ai l'impression qu'ils sont tous cinglés.

25 avril

Ils sont cinglés, c'est ça.

Jane appelle le Dr Moss et lui raconte que j'ai recommencé à biberonner.

- À biberonner ! fis-je, quand il m'en parla. Qu'est-ce que cela veut dire ? On croirait qu'elle est ma mère et que je suis son bébé.

- N'est-ce pas ce que, vous pensez ! dit Moss.

Je l'ai seulement regardé. Je ne savais que dire. C'est une des fois où c'est lui qui a parlé.

Il a commencé bien calmement, en disant comment il avait souhaité que la cure nous aide à faire ensemble certaines découvertes. Et que,

après un certain laps de temps, j'en viendrais à comprendre le sens du patron sur lequel j'avais taillé ma vie. Seulement, il semblait que cela n'avait pas marché dans ce sens et bien qu'en règle générale il n'aimât pas beaucoup courir le risque de provoquer un traumatisme, psychique, dans mon cas particulier, il lui paraissait nécessaire de clarifier la situation pour moi.

Tout ça, j'arrive à m'en souvenir; presque mot pour mot, parce que c'était sensé. Mais ce qu'il m'a dit après, c'est tout mélangé.

- Par exemple, dire que je fais une fixation orale sur la bouteille parce qu'elle représente le biberon de bouillie que ma mère m'a retiré quand j'étais gosse. Et que si j'en suis venu à écrire des comédies, c'était pour reproduire la situation où mon père racontait toutes mes âneries parce que, même s'ils riaient, ça prouvait qu'on faisait attention à moi, et je désirais cette attention. Mais, en même temps, j'en voulais à mon père qui se taillait un succès en les amusant, tout comme j'en voulais à Lou Lane de réussir grâce à ce que j'écrivais pour lui. C'est la raison pour laquelle je me suis grillé, en écrivant des trucs qu'il ne pouvait pas utiliser. Je voulais qu'il les utilise et qu'il fasse un bide, parce que je le détestais. Lou Lane était devenu une image de mon père, et je détestais mon père.

Je me souviens d'avoir regardé le Dr Moss et d'avoir pensé qu'il fallait qu'il ne tourne pas rond. Il n'y avait qu'un de ces dingues de psychiatres pour vous sortir des choses pareilles.

Il était vraiment lancé. Voilà qu'il parlait de ma maternelle ! Comment je la détestais tant lorsque j'étais gosse, qu'il m'avait fallu déplacer mes sentiments, les transférer sur quelque chose d'autre afin de ne plus me sentir si coupable.

Par exemple, la fois où je m'étais levé pour boire de l'eau. Je voulais vraiment reprendre mon biberon, mais ma mère ne voulait pas me le rendre. Et peut-être que le biberon était un symbole de quelque chose qu'elle donnait à mon père ... Ce qui m'avait réellement réveillé, c'était de les entendre, et je la détestais pour ça plus que pour tout le reste.

Alors, je suis allé dans la cuisine et j'ai vu la souris. La souris m'a rappelé la chanson et la chanson m'a rappelé ma mère. J'ai pris le couteau, mais je ne voulais pas tuer la souris. Dans mon esprit, c'était ma mère que je tuais.

C'est alors que je l'ai frappé. En plein sur sa sale bouche.

Personne ne parlera ainsi de ma mère.

C'est bien ça. Pas besoin de Moss. Pas besoin de cure.

Je la fais moi-même.

Je suis en train de la faire. Régression. Boire un petit coup, faire un petit voyage. Un petit voyage en descendant le sentier de ma mémoire.

Pas vers les choses mauvaises. Vers les bonnes. Tous ces doux souvenirs chauds. La fois que j'étais au lit avec de la fièvre, et que ma mère m'a apporté une crème glacée sur un plateau. Et mon père m'apportant ce jouet.

C'est ça qui est agréable quand on se souvient. La meilleure chose du monde. Il y avait un poème que nous lisions à l'école. Je m'en souviens encore : *En arrière, retourne en arrière, ô temps, dans ton vol, fais-moi redevenir enfant juste pour ce soir*. Eh bien, pas de problèmes. Quelques verres, et on démarre. Un peu d'huile pour la vieille machine du temps.

Quand Jane a découvert la vérité, en ce qui concerne le Dr Moss, elle a explosé. Il fallait que je l'appelle immédiatement, et lui présente, mes excuses, hurlait-elle.

- Qu'il aille au diable ! répondis-je. Je n'ai plus besoin de lui. Je suis capable de m'en tirer tout seul.

- C'est peut-être ce qu'il va falloir que tu fasses, me dit Jane.

Alors, elle m'a parlé de Las Vegas. Un engagement dans les boîtes de nuit, trois semaines à l'affiche. Tout excitée, parce que ça signifiait qu'elle perçait vraiment. La réussite. Lou Lane passait dans la salle ; il avait appelé son agent, et il lui avait dit que tout était arrangé.

- Attends une minute, dis-je. C'est Lou Lane qui a arrangé ça pour toi ?

- C'est un très chic copain, me dit Jane. Pendant tout ça, nous sommes restés en contact. Parce qu'il s'inquiétait pour toi. Ce serait également ton ami, si seulement tu le laissais faire.

Ça, bien sûr. Avec des amis comme ça, on n'a pas besoin d'ennemis. Mes yeux s'ouvraient vite. Pas étonnant qu'il soit allé déblatérer auprès de Gerber et m'ait fait vider du programme. Comme ça, il pouvait

fonder avec Jane. Il avait tout arrangé, parfait. Tous les deux, jouant à Las Vegas, ensemble. Jane dans les salons, lui dans la grande salle, et puis, après le spectacle ...

Pendant un instant je fus tellement sonné que je n'y voyais plus clair, et je ne sais pas ce que j'aurais fait si j'en avais été capable. Mais je ne voyais pas clair parce que je m'étais mis à pleurer. Alors, elle m'a serré contre elle, et tout s'est arrangé. Elle allait annuler Las Vegas et rester ici avec moi, nous allions nous sortir de là ensemble. Mais il fallait que je lui promette une chose : que je ne boirais plus.

J'ai promis. Quand elle était comme ça, je lui aurais promis n'importe quoi.

Je la regardai donc vider le bar et puis elle est sortie, pour voir son agent.

Un mensonge, évidemment. Elle aurait pu prendre le téléphone et l'appeler d'ici. Donc, elle fait quelque chose d'autre.

Quelque chose comme aller tout droit chez, Lou Lane, et tout lui raconter. Je l'entends d'ici.

- Ne t'inquiète pas, chéri. J'ai dû céder cette fois, sinon il deviendrait trop soupçonneux. Mais qu'est-ce que trois semaines à Las Vegas quand nous avons toute la vie devant nous ?

Et puis, ils s'approchent l'un de l'autre et ...

Non, je ne vais pas penser à ça. Je n'ai pas besoin de penser à ça, il y a d'autres choses, des choses meilleures.

C'est pourquoi j'ai pris la bouteille. Celle dont elle ignorait l'existence quand elle a vidé le bar, celle que j'avais mise de côté dans le sous-sol.

Je ne vais plus me tracasser. Ce n'est pas elle qui me dira ce que je dois faire. Un petit coup, un petit voyage, et voilà tout.

Je suis délivré.

Plus tard elle a cassé la bouteille.

Elle est entrée, elle m'a vu, elle m'a arraché la bouteille des mains et l'a cassée. Je sais qu'elle était en colère parce qu'elle est partie en courant dans la cuisine et a claqué la porte. Pourquoi la cuisine ?

Là, il y a une extension du téléphone.

Je me demande si elle va essayer d'appeler le Dr Moss ?

30 avril

J'ai été vilain.

Le docteur est venu. Il a dit :

- Qu'est-ce que vous avez fait ?

J'ai dit :

- Elle m'a pris ma bouteille.

Il a vu le couteau par terre.

- Fallait que je le fasse, j'ai dit.

Il a vu le sang.

- Comme la souris, il a dit.

Non. Pas une souris. Un canari. J'ai dit :

- Regardez pas dans la poubelle.

Mais il a regardé.

AU BORD DU DANGER

(A Gun Is A Nervous Thing)

par CHARLOTTE ARMSTRONG

Au cœur de la Californie, un officier de police, du nom James Lord, se penchait sur un lit d'hôpital et écoutait attentivement. Les lèvres gonflées et tuméfiées de la femme couchée dans le lit formaient les mots avec peine, mais il en entendit assez. Il se redressa enfin et sortit dans le couloir.

Il dit à l'agent qui attendait là :

- Je ne peux pas vous en apprendre plus long pour le moment. La femme déclare que son mari l'a battue après que leur gosse a été tué. Il est sorti, armé d'un revolver, à la recherche de l'institutrice ... il l'accuse d'avoir laissé mourir l'enfant. Elle se nomme Ames, Eve Ames. Dépêchons-nous, Nous avons déjà ... (il jeta un coup d'œil à sa montre) une heure quarante-cinq de retard.

A ce moment-là, Eve Ames était debout à la fenêtre d'une maison solitaire, à flanc de coteau, et regardait la ville sur laquelle tombait la nuit. Derrière elle, elle entendit son hôtesse, Frances Connor, dire : « Je crois que ça enfle », et elle se retourna pour regarder l'autre femme, dont la robuste jambe droite, à la cheville bandée, était allongée sur une chaise de cuisine.

- Il vaudrait peut-être mieux que j'appelle un docteur, Miss Connor ? demanda Eve.

- Vous avez bien peu de chances d'en trouver un, un samedi à six heures du soir ... Même si j'avais le téléphone ...

France Connor avait cinquante ans et, en tant que directrice d'école, elle était habituée à faire montre d'autorité. Elle reprit d'un ton optimiste et décisif :

- Ce n'est rien, ma chère enfant, la peau est simplement éraflée ... Il faut que je me débarrasse de cette pierraille dans la cour. Ces blocs de béton sont un danger permanent. Je suis tombée sur l'un d'eux.

Eve reprit sa contemplation. La petite maison était toute neuve et

l'étiquette de papier collait encore aux vitres. Maintenant qu'il commençait à faire nuit, la cour étroite, encombrée de pierres et de débris laissés par les maçons, s'obscurcissait. De l'autre côté de la rue simple égratignure le long de la colline et encore pleine de la poussière laissée par les bulldozers -, le terrain tombait en pente.

Elles se trouvaient tout en haut de l'éventail étincelant auquel la ville faisait songer. Le manche de l'éventail reposait, songeait Eve, dans la mer, dans la baie. Et la ville s'étendait, lumineuse, jusqu'aux collines qui la bordaient. Tout en bas, la grand-route côtière traversait l'éventail comme un ruban brillant.

- Il vaut mieux que je change le pansement avant d'aller me coucher, déclara Frances.

Eve sortit de sa rêverie.

- Nous avons laissé la gaze et l'albuplast dans la voiture. Dois-je aller les chercher ?

- Ça ne presse pas. Vous allez devoir préparer le dîner, Eve ... quelle hôtesse je fais !

- Vous avez faim, Miss Connor ?

Eve n'avait pas faim et répugnait à abandonner ses songes mélancoliques, mais son hôtesse s'impatiait.

- Venez vous asseoir, Eve, mais fermez d'abord le store. Sans rideaux, le soir, cette pièce est comme un bocal à poissons rouges et je n'aime pas ça.

Eve fit ce qu'on lui disait. C'était une grande jeune femme mince, âgée d'environ vingt-cinq ans, qui se déplaçait avec une grâce naturelle. Elle s'assit, poussa un profond soupir et essaya de sourire.

Les yeux bruns et le visage affaissé de Frances Connor étaient empreints de bonté.

- Je suis une vieille dure à cuire, Eve, dit-elle en levant sa tête blanche. Je voudrais pouvoir vous aider. C'est possible que j'y arrive. Parfois, poursuivit-elle d'un ton calme, on ne peut absolument rien faire devant un événement tragique et brutal, si ce n'est le regarder en face avec courage.

- Je ne peux pas oublier ... Il n'avait que neuf ans.

Eve se mordit la lèvre.

- Nous avons essayé de ne pas parler, de ça toute la journée. Passons encore une fois en revue tous les « si », afin de nous en débarrasser.

Eve croisa les mains sur ses genoux et évoqua le terrible événement qui avait bouleversé un vendredi pareil aux autres. Elle était assise dans la cour de l'école, à l'heure du déjeuner, surveillant les enfants qui mangeaient leur repas. La cour était bruyante, des cris et des appels s'élevaient de tous côtés, mais les oreilles de l'institutrice s'étaient habituées et n'y trouvaient rien d'inquiétant. Par contre, ces oreilles entraînées captèrent la note fausse lorsque la voix aiguë d'un garçon s'éleva, perçante, derrière elle.

Terry Lord, un élève de quatrième année, disait :

- Il ne faut pas viser les gens avec un revolver ... Il ne faut pas faire ça, espèce d'idiot !

Sa voix trahissait la tension nerveuse et même le désespoir.

Eve eut tout juste le temps de supposer qu'il s'agissait d'un jouet. Elle avait vu le petit revolver qui ressemblait vraiment à un jouet et se rendit compte que Danny Mariot le pointait directement vers son dos, à elle. Elle surprit le regard de l'enfant ...

Danny dit d'un ton méprisant, pour se justifier :

- Oh ! Ce que tu es trouillard ! Il n'est même pas chargé. Regarde : je vais te montrer.

Et il tourna le revolver contre sa propre poitrine.

La détonation ne fut pas assez forte pour attirer l'attention de beaucoup d'enfants. Eve, agenouillée sur le sol de la cour près de Danny, dit d'une voix ferme :

- Terry, va me chercher tout de suite Miss Connor. Vous autres, les enfants, rentrez tous dans vos classes et sans bruit.

Elle sut qu'ils obéissaient, car les cris se turent graduellement tandis que les élèves les plus âgés emmenaient les autres. Puis la voix de Frances Connor interrogea :

- Il est blessé ?

- Il est mort, répondit Eve.

Tout ce qu'elle avait été capable de voir, c'étaient les yeux de Danny Mariot, ce dernier regard, d'âme à âme. Des yeux effrayés, puis exprimant une malice enfantine. Il avait voulu alléger sa punition en prouvant qu'il n'avait pas eu de mauvaises intentions.

Eve se tordait les mains avec désespoir. Miss Connor dit d'un ton tranquille :

- Il s'est passé ceci : le gamin a trouvé ce petit revolver bizarre dans la cuisine de sa maison. Il l'a apporté en classe, dans son panier. Il l'a montré à ses camarades. Pour employer la phrase classique : « Il ignorait que l'arme était chargée. » Il ne l'aurait sûrement pas sortie de sa cachette pendant que vous le regardiez, vous le savez aussi bien que moi.

- Je le sais, Miss Connor.

- Ensuite, si la mère de Danny s'était levée pour lui préparer son déjeuner, elle aurait vu le revolver et l'aurait rangé. Autre chose : si le père de Danny, qui s'était levé à trois heures du matin pour aller chasser avec des amis, n'avait pas eu l'intention d'emporter ce petit revolver pour le leur montrer et, pis encore, s'il n'avait pas laissé une balle dedans ...

- Le malheureux, dit Eve. Je me demande s'il est rentré chez lui.

- À cette heure-ci, sûrement. Vous le connaissiez ? Et sa femme ?

- Mrs. Mariot n'était pas le genre de femme qui assiste aux réunions de la PTA [4].

Eve songea à la mère, une femme jeune, courtaude, aux cheveux d'un blond filasse.

- Non, ajouta-t-elle, je ne l'ai jamais rencontrée. Et lui non plus.

Pauvres gens, je les plains, dit Miss Connor. Il y a encore d'autres « si ». Si l'on n'avait pas appris à Terry Lord comment manier un revolver et s'il n'était pas intervenu, c'est vous qui auriez probablement reçu la balle, Eve.

- Je sais.

Et si l'on avait appris à Danny Mariot à ne pas jouer avec les armes à feu et s'il avait écouté Terry ...

- Non, coupa Eve, je ne peux pas dire que c'est bien fait pour lui. Il

n'avait que neuf ans.

- Je n'ai jamais dit que ce n'était pas une tragédie, fit doucement observer l'autre femme.

- La chose qui me tracasse, Miss Connor, c'est que Danny était un peu brutal avec ses camarades, lesquels avaient peur de lui. Maintenant, tous les parents de la ville vont dire à leurs enfants : « Tu vois ce qui arrive aux méchants petits garçons » et ... et je voudrais bien que les parents ne considèrent pas cette histoire comme un film. Que le traître est tué à la fin ...

- Vous voudriez, dit Frances Connor; affectueusement, leur faire comprendre des lois du hasard qui sont inintelligibles à leurs jeunes esprits.

Elles demeurèrent silencieuses dans la petite pièce nue avec son plancher dépourvu de tapis et ses étagères vides.

- Vous ne croyez pas, reprit Miss Connor, que vous feriez mieux de prendre la voiture et d'aller voir Geoffrey ? Laissez-le vous emmener dans un restaurant élégant. Je peux me passer de vous, Eve ; après tout, il me suffit de boitiller.

- Je préfère rester, dit Eve, presque brutalement.

Mais Frances Connor insista :

- Peut-être avez-vous réfléchi assez longtemps à toute cette affaire. Et je crains qu'une vieille fille directrice d'école, poursuivit-elle avec bonne humeur, ne soit pas ce qu'on peut trouver de plus réconfortant. Alors que votre cher et tendre ...

- Est-ce que je commence à préparer le dîner ? coupa Eve

- Attendons un peu. Nous n'avons rien à faire de toute la soirée.

Le visage de Frances Connor était pensif.

Eve leva ses yeux, de beaux yeux gris, enfoncés dans son visage bien modelé.

- Miss Connor, vous avez été merveilleuse avec cette pauvre mère. Vous l'êtes aussi envers moi. Vous comprenez, toute cette partie de ma vie ... l'école, les enfants ... demeure étrangère à Geoffrey. Il ne ...

Elle laissa la phrase en suspens.

- Ma chère, dit Miss Connor d'un ton amical, je vous tiens pour un bon professeur, bien que d'une sensibilité un peu excessive dans notre profession.

Ce compliment fit sourire Eve pour la première fois depuis des heures.

- Ce qui me rappelle, dit-elle d'un ton plus gai, qu'il est six heures un quart - l'heure de Grif Griffin. Aurez-vous la force de le supporter ?

Elle s'approcha de la télévision.

- Mes élèves estiment que le soleil ne peut se coucher sans l'aide de Grif Griffin et comment deviner pourquoi si je n'écoute pas cette émission ?

- Vous la prenez tous les jours ?

- Chaque fois que je le peux et elle me rend service. L'autre jour, il y avait une épidémie : tout le monde se tapotait les dents avec l'ongle du pouce. Si je n'avais pas écouté Grif Griffin, je n'aurais jamais compris pourquoi.

- Qu'est-ce que ça signifiait ?

Le visage d'Eve s'était animé :

- Ça signifiait : j'ai d'importantes nouvelles à vous communiquer. De la griffinisation.

- Des signaux, hein ? Vous commencez à m'intéresser, dit cordialement Frances. À quoi ressemble-t-il, ce Griffin ?

- Vous allez voir. Je dirais que c'est un heureux mélange de Sherlock Holmes et de Douglas Fairbank senior.

Pendant la publicité, Miss Connor observa le visage de sa jeune collègue. Une jolie fille, pensa-t-elle : consciencieuse, bien faite, douée ...

Elle lui souhaitait tout le bonheur possible : un mari, des enfants, une vie bien remplie. Tout cela semblait se dessiner pour Eve depuis que Geoffrey Taggart avait commencé à s'occuper d'elle. C'était le propriétaire d'une boutique fréquentée par les artistes peintres. Quand il n'était pas retenu par son commerce, Geoffrey essayait même de peindre. Il avait l'âge voulu ; de l'argent et goût ; c'était un homme extrêmement bien élevé. Dans l'esprit de Frances, le mariage était chose faite.

La veille au soir, après la tragédie de l'école, Geoffrey Frances avaient tenu compagnie à Eve dans son appartement. Geoffrey avait été très gentil. Peut-être ne comprenait-il pas complètement les préoccupations d'Eve ; elle n'avait pas seulement son propre chagrin à surmonter, elle devait affronter les enfants le lundi matin, de façon à les aider, eux, dans toute la mesure du possible. Comment un célibataire comprendrait-il, songea Frances, lorsque les parents eux-mêmes se rendent à peine compte de tout ce qu'apprend un professeur à ses élèves, en dehors des leçons ?

- *Grif suit l'homme au complet bleu*, déclara la voix solennelle de Dusty, le compagnon fidèle du héros.

- *Que veut-il qu'on fasse ?* glapit Smallfry, le gosse.

- *Pas si fort*, dit Dusty, *nous sommes en danger. Tu n'as pas entendu Grif éternuer trois fois ?*

Eve écoutait d'une oreille distraite. C'était un programme local, payé par des firmes locales, et les gosses de la ville en raffolaient. Un jeu, songea Eve. Des pions sur un échiquier, blancs contre noirs. Et le revolver signifiait la puissance. Le dernier à apparaître sur l'écran avec une arme à la main est toujours le héros. Elle frissonna. Jamais au cours de sa vie elle n'avait été témoin d'un drame aussi brutal. Elle se demanda si elle aurait le courage voulu pour l'affronter.

Une fois l'émission Grif Griffin terminée, le speaker entonna les nouvelles. Eve ne les écouta qu'à partir du moment où elle entendit son propre nom :

« On craint pour la vie de Miss Eve Ames, professeur à l'école primaire de Jefferson. »

Eve sursauta et se redressa sur sa chaise. La voix continua :

« Martin Mariot, 33 ans, dont le fils, Daniel, a été tué accidentellement hier, dans la cour de l'école, a été pris d'une crise de folie à 4 heures cet après-midi. Il a battu et grièvement blessé sa femme, Susan. Les voisins, en entendant les cris de Mrs. Mariot, ont appelé la police. Mrs. Mariot, 30 ans, a été transportée sans connaissance à l'hôpital, mais son mari a échappé aux policiers.

» Mrs. Mariot a repris conscience à 5 h 45 pour apprendre à l'officier de police James Lord que son mari voulait se venger de Miss Ames, l'institutrice de son fils ; il estime, en effet, que c'est le retard apporté par celle-ci à appeler un médecin qui a causé la mort de l'enfant. D'après sa

femme, il est en possession d'un revolver calibre 22 semblable à celui avec lequel le petit garçon s'est tué hier, pendant l'heure du déjeuner. On croit que le père, qui était absent de la ville quand le drame a eu lieu, est devenu fou de douleur. Le lieutenant Lord déclare que l'enfant est mort instantanément d'une balle dans le cœur mais à en croire la mère, le père se refuse à admettre ce fait.

» Chose curieuse, le fils du lieutenant Lord, Terry, âgé de neuf ans, a été témoin de la mort du jeune Mariot. La police s'est aussitôt rendue à l'appartement de Miss Ames, dans Hermosa Street, mais ne l'y a pas trouvée. On ignore où elle est actuellement. La police demande à quiconque pourrait fournir des renseignements à son sujet de le faire savoir immédiatement.

» L'homme, Martin Mariot, est armé et peut être dangereux. Il mesure un mètre soixante-dix ; il est maigre, a les cheveux et les yeux bruns, et une phalange en moins à l'index de la main gauche. Quiconque l'apercevra est prié d'avertir la police. Nous vous donnerons toutes les nouvelles informations à ce sujet dès qu'elles nous parviendront. »

Eve était debout.

- Ils ne vont pas tarder à arriver, dit Frances d'une voix brève. Les policiers, j'entends. Geoffrey les aura renseignés.

- Je lui ai menti, dit Eve. Il ne sait pas que je suis avec vous. Je lui ai dit que je ne vous verrais pas ce soir.

- Oh ! Eve ! Et le téléphone qui n'est pas encore branché ...

- Je voulais être seule, pour réfléchir à tout cela. Je voulais pas faire de peine à Geoffrey.

_ Je comprends. Mais il faut que la police sache où vous êtes.

- Je sais. Je ... je ne tiens pas à rencontrer ... ce pauvre homme, murmura Eve. ,

- C'est lui le coupable. Il a accumulé les imprudences, il doit le comprendre.

Eve inclina la tête.

Frances se mit péniblement debout.

- Nous ne pouvons pas rester sans rien faire, Eve. Descendons chez l'épicier, en bas de la colline.

- Il est inutile que vous y alliez, Miss Connor. La boutique est-elle encore ouverte ?

- Jusqu'à sept heures. Dépêchez-vous.

Frances réinstalla sur le fauteuil son corps replet.

- Vous irez plus vite seule, alors partez sans tarder.

Eve saisit son manteau, son sac et les clés de la voiture de Miss Connor. Que quelqu'un voulût la tuer était insensé ! Elle n'avait qu'un kilomètre environ à parcourir, et, de la petite épicerie où elle resterait peut-être jusqu'à ce qu'on vint assurer sa protection, elle pourrait appeler la police. Oui, ce n'était pas difficile et elle se refusait à penser à Martin Mariot.

Mais elle ne pouvait s'en empêcher. « Un homme armé d'un revolver », se disait-elle. Je ne lui en veux pas, j'ai pitié de lui. Mais à quoi cela me sert-il de le comprendre et de le plaindre ? Il faut que j'aille trouver la police, ils ont armés eux aussi.

Elle sortit de la pièce et courut jusqu'à la voiture. Puis elle la fit tourner en direction du bas de la colline. Elle tâta de la main pour trouver l'allumage, et ayant éclairé le tableau de bord, elle l'examinait avec attention lorsqu'une voix rauque d'homme dit :

- Miss Connor ?

Elle s'entendit répondre « oui » d'un ton sec. Car elle était pressée et n'avait guère le temps de s'occuper de cet homme qui se tenait debout au bord de la route, et marmonnait quelque chose en la regardant.

- Ma femme m'a dit que vous veniez de faire construire cette maison là-haut. J'ai pensé ...

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en relevant la tête, d'une voix forte. Mais elle le comprit immédiatement. L'homme avait agrippé de la main gauche le rebord de la portière et Eve vit qu'il lui manquait la première phalange de l'index.

- Peu importe qui je suis, murmura-t-il et il leva là main droite. Oui ! Il tenait un petit revolver.

Son visage, que le tableau de bord éclairait par-dessous, était plein d'ombres et de creux étranges.

- Où est Miss Ames ? demanda-t-il d'un ton dur. C'est votre amie. Où

est-elle ? Vous feriez mieux de me le dire, Miss Connor.

C'est alors seulement qu'Eve comprit qu'il l'avait prise pour Frances. Il l'avait appelée une fois déjà Miss Connor et elle avait répondu « oui », machinalement.

- Je ne sais pas, dit-elle. Excusez-moi, j'allais partir.

Mais elle réfléchissait, son cerveau travaillait à une vitesse insolite. *Si je lui mens, continue mon chemin, et qu'il aille trouver Miss Connor, il la prendra peut-être pour moi.*

Cette pensée lui était intolérable.

- Attendez une minute.

Il regardait vers la maison et Eve savait qu'il pouvait apercevoir une petite partie de la pièce, à l'endroit où le store s'écartait de la fenêtre. Que voyait-il au juste ?

- Il y a une femme dans la maison, dit-il. Ne me racontez pas de boniments. Une vieille dame avec une jambe malade. Qui est-ce ?

- Ma mère, répondit promptement Eve d'un air hautain, comme s'il aurait dû le savoir. Qu'est-ce que vous voulez ? Que je vous dépose quelque part ?

Elle feignait de ne pas voir le revolver, car son cerveau étrangement détaché songeait qu'elle racontait des mensonges et que Frances Connor n'y comprendrait rien. Aussi ne pouvait-elle laisser cet homme devant la maison. Tant qu'il ne la reconnaissait pas, elle n'avait rien à craindre. Une fois dans l'épicerie ...

- Oui, déposez-moi quelque part, dit-il brusquement, et il entra dans la voiture. Allez-y, Miss Connor, ajoutait presque aimablement. Je ne tiens pas à ce que la vieille dame se mette à la fenêtre ...

Eve appuya sur le démarreur. Que pouvait-elle faire d'autre ? La voiture roula le long de la brève section horizontale de la route, puis prit le tournant qui amorçait la descente.

- J'ai besoin d'une voiture, dit l'homme d'une voix sonore qui semblait à Eve croître et décroître, bizarrement. Les flics ont pris la mienne.

- Les flics ? articula-t-elle péniblement.

- Autant que vous le sachiez. J'ai tué ma femme cet après-midi. Je n'ai plus rien à perdre. Et je vais tuer votre amie, Miss Ames.

La route s'enfonçait entre deux collines ; elle était déserte et sombre. Mais tout en bas, sur la nationale où roulaient des voitures, se trouvait l'épicerie.

- Est-ce que ... (Eve avala sa salive) vous vous attendez ... à ce que je vous aide ?

Elle parlait d'une voix haletante.

- Ouais, dit-il, j'ai un revolver.

Le cerveau d'Eve avait cessé de penser clairement. Ses idées tournoyaient à présent comme des oiseaux affolés. Pouvait-elle parler à cet homme ? Le calmer ? Lui expliquer ? Le persuader de se rendre à l'hôpital ? Ou essayer de jouer les héroïnes et de lui prendre son arme ?

Il lui semblait que c'était le volant et non ses mains qui tremblaient. Puis, brusquement, la route s'étendit, toute droite, courant entre des maisons qui n'étaient pas éloignées de l'épicerie.

- Où est-ce que vous alliez ? demanda-t-il brusquement.

- Je ... j'allais téléphoner.

Sa voix cachait assez bien son émotion.

- Vous n'avez pas le téléphone là-haut ?

- Non.

- Attendez une minute : arrêtez-vous. Faut que je réfléchisse à quelque chose.

La voiture ralentit et stoppa sur le bord de la route.

Eve lâcha le volant et posa ses mains glacées sur ses joues.

L'épicerie n'était qu'à quelques mètres de là, encore éclairée, encore ouverte, et les voitures les croisaient, pour se rendre à quelque rendez-vous normal.

- Ne bougez pas, dit-il en braquant sur elle le revolver. Où est-ce qu'il y a un téléphone ?

- L'épicerie, balbutia-t-elle en la désignant du doigt.

- Cette Miss Ames. Elle habite bien de ce côté-ci de la route côtière ?

Au 1215 Hermosa Street ?

- O ... oui.

- Vous croyez qu'elle est chez elle ?

- Je ne sais pas. Écoutez, monsieur Mariot ...

Il lui jeta un regard soupçonneux.

- La radio a parlé de vous, reprit Eve.

- De moi. Les flics, je pense. (Il n'avait pas l'air inquiet.) C'est comme ça que vous m'avez reconnu ?

- Votre doigt abîmé ...

- Ah ! Oui ? murmura-t-il. Alors, je passe à la radio !

- Monsieur Mariot, dit Eve d'une voix sourde, vous n'avez pas tué votre femme cet après-midi. Elle est vivante, à l'hôpital. Du moins elle a été capable de ...

- De parler, acheva-t-il. Alors, ils savent que je cherche Miss Ames, hein ? Je vous ai vue sortir de la maison. (Eve sentit qu'il se détendait.) J'ai eu l'impression que vous n'étiez pas tellement surprise.

Il avait peut-être l'air détendu, mais il était rusé. Son cerveau, Eve le devinait, travaillait indépendamment de son cœur brisé. Elle était donc en danger de mort. Il fallait qu'elle soit prudente. Cet homme était terriblement dangereux, elle le savait.

Elle dit, aussi calmement que possible :

- Monsieur Mariot ... *pourquoi* ?

- Taisez-vous, fit-il, je réfléchis.

La main armée du revolver s'agita.

- Ainsi la vieille dame n'a ni le téléphone ni une voiture et elle a une jambe malade. Donc elle n'ira pas prévenir les flics que vous avez disparu.

- Que ... que j'ai disparu ?...

- Écoutez, Miss Connor, dit-il d'un ton las. Miss Ames étant votre amie, vous ne tenez sans doute pas à m'aider, mais vous le ferez quand même. Je pourrais vous sortir de la voiture et m'arranger pour que

vous ne soyez pas en mesure de parler pendant un bon bout de temps. Je pourrais le-faire, vous comprenez ? Mais j'ai besoin d'une voiture et peut-être de vous aussi pour me conduire jusqu'à Miss Ames. Personne ne sait que je vais prendre votre auto. Et je vais avoir besoin de vous pour le coup de téléphone. Oui, ça c'est une bonne idée.

- Le coup de téléphone ?

- Je veux que vous alliez dans cette boutique appeler l'appartement de Miss Ames et voir si elle est là. Mais vous ne pourrez pas la prévenir à mon sujet parce que j'aurai mon revolver braqué sur vous. Le téléphone est dans une cabine, hein ?

- Non, c'est un appareil mural.

- Y a pas de cabine ?

Il semblait effondré. Eve secoua la tête. Ça ne pouvait pas durer. Dans cinq minutes, ce serait fini. Car M. Johnson, l'épicier, la connaissait très bien. Il avait une fillette dans sa classe. Dès qu'elle mettrait le pied dans la boutique, il crierait : « Comment ça va, Miss Ames ? » et alors, que ferait Mariot, qui réfléchissait silencieusement à ses problèmes ?

Elle dit d'un ton de désespoir :

- Monsieur Mariot, j'étais là-bas hier et je vous assure que Miss Ames ...

- Je sais, dit-il durement. Je sais tout, alors ne me parlez plus de ça.

Mais elle l'avait incité à parler et il ne pouvait plus s'arrêter :

- Cette Miss Ames, elle ne voulait pas d'histoires. Un gosse est blessé, il est tombé. Mais elle, elle ne veut pas d'histoires. Alors, elle n'appelle pas le docteur pour le gosse. C'est vous qu'elle appelle. J'ai appris que c'était vous qui aviez finalement fait venir le docteur. Mais c'était déjà trop tard. Je sais ce qui s'est passé - Sue me l'a dit. Et si je n'ai pas tué ma feignante de femme ...

Eve voyait maintenant le pli cruel de la bouche.

- ... qu'elle vive avec ses souvenirs. Mais je vais tu et cette fille et, après, je me fous de ce qui arrivera. Rien de plus, vous comprenez ? Rien de plus. Il faut que je le fasse, c'est tout. Et je le ferai. Et ce qui peut vous arriver à vous, ça m'est égal aussi. Alors, bouclez-la, voulez-vous.

Il parlait comme si c'était Eve qui continuait la conversation. Sa voix prit un ton désagréablement aigu :

- Elle aurait pu appeler le docteur et elle ne l'a pas fait. C'est un crime. Maintenant, c'est à son tour de recevoir une balle et y aura pas de docteur non plus. Alors, bouclez-la.

Eve se tut ; elle ne pouvait pas, elle n'osait pas dire que l'enfant était mort sur le coup. On ne peut pas contredire une obsession. Elle demeura immobile dans l'obscurité, sans prononcer un mot.

Que faire au sujet de M. Johnson ? C'était un brave homme jovial. Il risquait une balle lui aussi. « Non, non, et moi non plus je ne serai pas tuée ! » cria silencieusement Eve. « Je ferai tout ce que je pourrai ... » Le courage lui vint tout à coup. Il fallait se montrer plus rusée que cet homme obsédé par la haine. Il fallait l'empêcher de tuer qui que ce soit. Eve mettrait en jeu toutes ses forces, toute son intelligence, tout son sang-froid pour l'en empêcher.

- Donc, les flics sont au courant ? demanda l'homme. Il faut que j'agisse sans qu'ils s'en doutent.

- Oui, ils sont au courant, confirma-t-elle calmement.

- Ils l'ont dit à la radio, hein ?

- Oui.

Il poussa une espèce de grognement; puis il alluma la radio de la voiture. Mais ce n'était pas l'heure des nouvelles. Le poste ne diffusait que de la musique. Eve trouva étrange d'être assise à écouter de la musique, là, dans le doux crépuscule, à côté d'un homme qui voulait la tuer.

Puis elle vit une silhouette de femme sortir de la boutique et traverser la route devant eux. Aucun doute : cette démarche de canard, ce cou trop maigre pour ces épaules trop épaisses, c'étaient ceux de Mme Peasley, une personnalité influente de la PT A. Elle clignait des yeux sous l'aveuglante lumière des phares et n'était pas femme à passer près d'une voiture en stationnement sans jeter un regard à l'intérieur. Elle se vantait également de sa mémoire des noms. Elle dirait : « Bonsoir, Miss Ames ... C'est bien vous, n'est-ce pas ? » de sa voix sirupeuse. Eve demeura paralysée. Elle eut la vision de son propre corps tombant hors de la voiture avant que celle-ci ne fuie dans la nuit. Elle écarta cette vision. Non, cela n'arriverait pas, il ne fallait même pas l'envisager.

- Démarrez, dit Mariot. Tournez à gauche. Vite !

Les mains et les pieds d'Eve appuyèrent sur les leviers de commande. La voiture passa près de Mme Peasley, avala le tournant, et reprit la direction du canyon.

- Doucement, dit Mariot d'un ton inquiet. (Sa bouche était si près de l'épaule d'Eve qu'elle pouvait sentir son souffle.) Doucement. Y a une station-service à quelques kilomètres d'ici ; elle est fermée à cette heure-ci. Mais y a une cabine téléphonique devant. Je ne vois pas, ajouta-t-il naïvement, comment j'aurais pu vous tenir en joue dans la boutique sans attirer l'attention.

« À quelle distance étais-je de la balle ? » songea Eve mais c'était là une pensée angoissante qu'elle rejeta aussitôt.

- En outre, ajouta Mariot, cette Mme Peasley, elle me connaît.

- Elle vous connaît ?

- Cette vieille sorcière faisait partie du bureau de recrutement, dit-il d'un ton hargneux.

Malgré elle, Eve eut envie de rire. Elle l'avait échappé belle. Ce qui lui avait paru être un désastre était, provisoirement, le salut. Mais il ne fallait pas penser au passé, seulement à l'avenir. Eh bien, elle téléphonerait et n'obtiendrait pas de réponse. Après, Dieu sait ce qui arriverait, mais cela lui donnerait le temps de réfléchir. Et Mme Peasley avait peut-être vu quelque chose ...

* * *

Geoffrey Taggart grimpa rapidement l'escalier et frappa à la porte d'Eve. La porte s'ouvrit et une robuste main masculine tira Geoffrey à l'intérieur.

- Qui êtes-vous ? demanda le lieutenant Lord, d'un ton agressif.

- Mon nom est Taggart, je suis un ami de Miss Ames, répondit Geoffrey de sa voix agréable d'homme cultivé. Elle est là ?

- Ne m'avez-vous pas dit au téléphone que *vous ne saviez pas* où elle était ?

- Ce n'est pas exactement ce que j'ai dit. Simplement, je voulais lui fixer un rendez-vous et elle a refusé.

C'était un homme svelte, d'une trentaine d'années.

James Lord, avec son visage rugueux, son air placide, avait l'air d'un costaud à côté de la silhouette mince et nerveuse de Taggart.

- Alors, pourquoi croyiez-vous qu'elle était là ? questionna le lieutenant. Si vous avez des nouvelles, dites-les vite.

- Je pensais la trouver peut-être chez elle.

- Eh bien, non, elle n'y est pas. Avez-vous une idée d'où elle peut être ? Chez une amie ? Écoutez-moi, Taggart. Cette petite est en grand danger, je n'exagère pas, je vous assure.

Les yeux de Lord étaient froids et calmes,

Geoffrey fit la grimace.

- Je sais. Je suis inquiet, c'est pour ça que je suis venu.

Le lieutenant lui avait tourné le dos, comme résigné à ne rien apprendre d'intéressant. Geoffrey reprit :

- Je sais qu'elle n'est pas avec Frances Connor, comme je vous l'ai dit. Mais elle a pu aller à San Diego. Elle y a des parents ...

- Qui ça et l'adresse ?

- Une tante nommée Marie. C'est tout ce que je ...

La voix de Geoffrey se brisa et il haussa les épaules en un geste d'impuissance.

- Cette tante, c'en est vraiment une ? Elle est mariée ?

Le policier était un homme rapide et précis, qui exigeait la précision.

- Oui, je crois, dit Geoffrey.

- Ça ne nous donne pas son nom ...

- Eve n'a pas parlé d'aller à San Diego. Il se peut - après tout c'est l'heure - qu'elle soit allée dîner.

- Je l'espère, dit le lieutenant.

- Cet immeuble est surveillé, je suppose ?

- Oui, il est surveillé. Si vous voulez rester ici, ne faites pas de bruit. Il

est possible que notre homme soit dans les parages. S'il n'a pas déjà mis la main sur elle.

- Mais vous ne ... balbutia Geoffrey.

- Si ... si ... répéta Lord distraitement. Mais comme il est à pied, il a pu passer par des chemins détournés. Excusez-moi ... Ne bronchez pas jusqu'à ce que je vous laisse sortir.

Le lieutenant partit, fermant la porte derrière lui. Geoffrey regarda autour de lui, en clignant des yeux. Les rideaux étaient soigneusement tirés. La pièce était close, vide, sans air. Geoffrey s'assit.

Une fois dehors, Lord marcha sans hâte jusqu'au coin de la rue. Il s'arrêta pour allumer une cigarette et parla à une ombre, immobile entre deux maisons.

- Rien ?

- Non.

Le lieutenant jeta un coup d'œil vers le ciel.

- Miss Ames est une fille bien. Mon gosse l'aime beaucoup.

- Comment Mariot aurait-il pu la retrouver puisque nous nous n'y sommes pas arrivés ? dit la voix de l'ombre.

- C'est peut-être justement pour ça que nous ne la retrouvons pas, dit Lord. Quelle heure est-il ?

- Sept heures moins cinq.

Le lieutenant jura entre ses dents ...

Dans l'appartement d'Eve, le téléphone sonna. Geoffrey sursauta et fixa l'appareil, puis il décrocha avec hésitation.

- Ici, Frances Connor, dit une voix, rapidement.

- Ah ! Frances, fit Geoffrey, soulagé. Alors vous êtes au courant ? Où est Eve ? Vous le savez ? Elle n'est pas chez vous, si ?

- Non. Elle n'est pas chez elle ?

La voix semblait anxieuse.

Évidemment, songea Geoffrey. Lui aussi était anxieux.

- Non, personne ne sait où elle se trouve. Où a-t-elle bien pu aller ?

Il n'attendit pas la réponse.

- Frances, savez-vous l'adresse de sa tante à San Diego ?

- Non, je ...

- J'espérais qu'elle s'y trouvait peut-être. Je savais qu'elle n'était pas chez vous et, comme un imbécile, je suis venu ici pensant qu'après tout, elle s'y trouvait peut-être. Je voudrais bien savoir ce que je dois faire. La police croit qu'elle est peut-être allée dîner.

Il avait l'impression de parler dans le désert.

- Où êtes-vous, Frances ?

- Dans une cabine téléphonique à ...

La phrase resta en suspens et Geoffrey fronça les sourcils. La voix sembla revenir de très loin.

- Vous dites que la police est là ?

- Oui. Pas dans la chambre, mais elle surveille les lieux. Il est à pied et très capable de leur filer entre les doigts, m'a dit un lieutenant. Il va peut-être essayer de rentrer ici. Vous êtes seule, Frances ?

De nouveau, il n'attendit pas la réponse.

- Vous ne voulez pas venir ici ? Nous pourrions unir nos forces.

- Alors vous croyez qu'elle va revenir ? interrogea la voix.

- On n'en sait rien, on l'espère.

- Je viendrai peut-être.

- Bon, bon ...

- Bonsoir, Adam, dit soudain la voix, d'un ton tout autre et avec énergie. Et on raccrocha. Geoffrey fit de même, surpris.

Il mit les mains dans ses poches. *Adam*. Il était peu probable qu'Eve l'ait surnommé ainsi devant Frances. Si un homme flirte avec une fille nommée Eve et suggère qu'il sera peut-être un jour son Adam, c'est un signe d'intimité, et non pas une plaisanterie à partager avec une

confidente. Néanmoins, Frances était comme une mère pour Eve. Geoffrey s'efforça de ne pas songer à cette petite impertinence. Ce n'était pas le moment de se montrer susceptible. Eve avait des ennuis, des ennuis graves, à en croire le lieutenant.

Lui, Geoffrey, ne savait trop que faire. Cette situation était si déconcertante. Il ne voyait aucun moyen de résoudre le problème, de trouver Eve, de la sauver. Que pouvait-il faire, sinon attendre ? Et la police de même ? Il commença à arpenter la pièce silencieuse et vide.

* * *

Eve avait raccroché brusquement pour le cas où Geoffrey aurait réagi à ce surnom d'Adam. Elle se trouvait dans une cabine en compagnie de l'homme armé d'un revolver. Elle avait passé un mauvais moment quand Mariot avait mis la pièce dans la fente et qu'elle, Eve, certaine de ne rien entendre au bout du fil, avait perçu la voix de Geoffrey. Mais, à présent, elle se félicitait de ce que sa propre voix eût rendu un son rauque et angoissé, que Geoffrey ne l'eût pas trahie, qu'il eût affirmé savoir qu'elle ne se trouvait pas chez Frances. Mariot devait être convaincu que Frances, c'était elle.

Et elle remerciait le Ciel de ce bref contact avec un ami. Mais le contact avait-il bien été établi ? Oh ! Geoffrey allait comprendre ! Le nom d'Adam devait l'éclairer sur l'identité de la voix au bout du fil. Mais à quoi cela servirait-il ? Elle n'avait rien pu lui apprendre d'utile, car le revolver lui entraînait dans les côtes et Mariot était si près d'elle que leurs joues se touchaient presque.

Elle fut soulagée de quitter la cabine, La voiture était arrêtée près des pompes à essence et Mariot avait éteint la radio. Aucun passant n'avait fait attention à eux, ni à la cabine dont la porte était restée entrebâillée afin que la lampe ne s'allumât pas. Eve et Mariot, celui-ci toujours armé, étaient restés serrés l'un contre l'autre dans la pénombre et ils revenaient maintenant ensemble vers la voiture. D'autres autos les croisaient. Aucun conducteur ne tourna la tête.

Ils remontèrent dans la voiture de Frances ; la police d'après ce qu'avait dit Geoffrey - le croyait à pied. Mais Eve n'avait plus peur. Elle s'installa docilement au volant, supputant ses chances. Il y avait Frances qui allait commencer à s'inquiéter. Il y avait Geoffrey, qui finirait bien par comprendre. Il y avait encore Mme Peasley et peut-être M. Johnson, si par hasard il avait vu la voiture de Miss Connor passer en trombe. Toute une série de petits faits qui, tôt ou tard, s'additionneraient pour mettre la police sur la voie. Le temps

travaillait pour Eve. Elle demeura tranquillement immobile, les mains sur le volant.

Mariot dit :

- Il me faut entrer dans son appartement.

C'était une idée fixe. Il la suivait implacablement et, dans le cadre de cette obsession, son cerveau travaillait avec intelligence.

- Pourquoi ? fit Eve, doucement. Elle n'est pas là-bas.

- Je l'attendrai.

- Et la police surveille l'immeuble.

- Je me fous de la police. C'est un piège. Mais je la tuerai le premier et après, je me moque du reste. (Il s'agita sur son siège.) Il faut que j'arrive à leur passer sous le nez une seule fois, ça suffira !... Elle a un garage ?

- Elle n'a pas de voiture.

- Tous les immeubles ont un garage, dit-il d'un ton irrité.

- Oui, il y a un garage, admit Eve. Son appartement est au-dessus.

- Ah ! fit-il avec satisfaction. Et il y a un escalier d'intérieur ?

- Oui.

La porte menant du garage à l'appartement était toujours verrouillée, par mesure de protection pour Eve. Elle ne savait s'il fallait le dire ou non à Mariot.

- Y a-t-il des voitures dans ce garage ?

- Une, avoua-t-elle.

- Alors vous y conduirez celle-ci.

- On ne me laissera pas entrer !

- Vous crierez votre nom. Ce type vous attend, n'est-ce pas ? Vous y arriverez.

- Mais c'est impossible ! protesta-t-elle. Et si les portes ne sont pas ouvertes ! Et si ... Non, c'est impossible !

A sa surprise, il s'inclina, comme s'ils avaient été non des ennemis, mais des alliés.

- D'accord. Eh bien, nous arrêterons la voiture dans les parages et quand cette fille arrivera ...

Eve ne dit rien, mais il parut lire ses pensées.

- Vous la connaissez. Vous savez à quoi elle ressemble. Alors, vous m'avertirez, conclut-il avec un sourire cruel.

- Il se peut qu'elle ne vienne pas du tout, dit faiblement Eve. Elle est peut-être à San Diego.

Il grommela :

- Allons-nous-en.

Elle mit la voiture en marche et prit la direction de la ville.

- Et ... commença-t-elle.

- Ouais ?

Chose curieuse, ils semblaient être, de temps à autre, des collaborateurs, ruminant le même problème. Peut-être parce que Eve devait s'efforcer de ne pas songer à sa propre identité. Elle craignait l'intuition de Mariot, et s'efforçait de deviner quel cours prenaient ses pensées.

- J'allais dire : Et l'homme qui a répondu au téléphone ?

- Aucune importance.

Mariot n'avait pas peur ; il avait dépassé ce stade. Il repoussait la vision de Geoffrey : lui possédait une arme. Eve se rendit compte que Geoffrey, lui aussi, serait en danger. Elle évoqua sa silhouette mince, son visage intelligent. Aurait-il le courage de s'opposer à la force brutale ? Y avait-il un moyen d'arracher cet homme de son dangereux désespoir ?

- Monsieur Mariot, dit-elle d'un ton pensif, vous ne trouvez pas que votre femme est déjà suffisamment malheureuse comme ça ?

Un courant d'énergie sembla traverser le corps de Mariot.

- Tant mieux, si elle est malheureuse, dit-il et il se mit à mâchonner des jurons.

Suivant le canyon, la voiture passa devant la boutique de M. Johnson, fermée et sombre à présent.

- Si elle s'était tirée du lit, gronda-t-il, mais pensez-vous ! Pas quand je ne suis pas là ! Alors le gosse a préparé son déjeuner lui-même - elle s'en fiche pas mal !

- S'était-elle levée pour vous préparer votre petit déjeuner ? demanda Eve, sans aménité,

- Oui, à trois heures, parce que je l'y ai obligée.

Vraiment ? songea Eve. Le fait qu'un gamin de neuf ans se prépare pour une fois son repas n'a pas obligatoirement des conséquences fatales. C'est votre propre négligence qui est coupable ... et vous le savez bien !

Mais elle garda le silence.

- C'était pas une raison pour qu'elle reste couchée toute la matinée. Elle ne s'est pas occupée du gosse ! Elle aurait dû le faire, poursuivit-il. Et je l'ai appelée ... (Sa voix se brisa.) Je l'ai même appelée au téléphone dès que je suis arrivé chez Jasper. Je m'étais aperçu que j'avais oublié le petit revolver ; alors j'ai téléphoné et, à ce moment-là, ce n'était pas encore trop tard, Miss Connor. Ce n'était pas encore trop tard.

Il eut un soupir qui ressemblait à un sanglot.

Si, c'était trop tard, songea Eve, et vous le savez aussi, pauvre homme que vous êtes !

- Bon sang, quand j'ai appris ça, qu'est-ce que je lui ai passé ! Oui, je lui ai passé quelque chose ! Je regrette de ne pas l'avoir tuée, conclut-il d'un ton morne.

Eve eut alors la vision de Mariot apaisé, ayant épuisé son énergie et, avec elle, oublié, son obsession. Si sa tension nerveuse s'apaisait ... Si Eve le faisait parler, peut-être arriverait-elle à ce résultat ?

- Peut-être l'avez-vous tuée, dit-elle. D'après la radio, votre femme est très grièvement blessée.

- Ouais ? fit-il avec indifférence.

Mais il s'agitait de nouveau, en proie à son angoisse.

- J'étais parti à la chasse avec des copains. Je n'ai reçu le message qu'à dix heures du soir. Nous étions dans une auberge, à boire de la bière.

J'ai perdu la tête, Miss Connor.

- Je comprends ça, dit Eve d'une voix tremblante et gorge serrée car il lui faisait vraiment de la peine.

- Ils m'ont dit de me reposer ! cria-t-il. Qui pourrait se reposer ? À minuit, je n'ai pu en supporter davantage, suis revenu.

- Le trajet était long ?

- Dix heures.

- Dix heures pour aller, dix heures pour revenir. Vous devez être fatigué.

- Oui, je suis fatigué.

Ils semblaient presque des amis. Lui paraissait sentir enfin la compassion sincère qu'elle éprouvait à son égard.

- N'y a-t-il pas un endroit où vous pourriez dormir ? suggéra-t-elle. Au moins quelques heures.

Mais il dit d'un ton solennel :

- Je dormirai dans ma tombe. Ou en prison ... ça m'est égal. Donnez plein gaz, Miss Connor, nous n'avançons pas.

- Je crains que nous n'y arrivions pas, dit Eve. Je crois que je n'ai pas assez d'essence.

- Alors, arrêtez-vous ! Là-bas, dans ce terrain vague.

Il parlait d'un ton dur et impérieux. Ce nouveau problème semblait le stimuler.

Eve gagna le tournant. Ils s'arrêtèrent sous des arbres.

Mariot se pencha et regarda le niveau d'essence. Sa main gauche, celle où manquait une phalange, se crispait sur le siège. Il considéra Eve avec des yeux méfiants et rusés. Elle soutint ce regard d'un air innocent.

- Je n'ai pas confiance en vous, Miss Connor, dit-il. Vous semblez trop prendre mon parti. Peu importe. J'ai trouvé le moyen de vous tenir en joue, comme cela, vous serez bien forcée de m'obéir. Servez-vous de ça, et nous irons chercher de l'essence.

Il désignait la bande de gaze et le sparadrap qui avaient été destinés à panser le pied de Frances.

- Allez-y.

Sa main droite braquait le revolver droit sur Eve.

- Bandez tout : la main et le revolver. On croira que je me suis fracturé quelque chose, mais n'oubliez pas que le revolver sera là et mon doigt sur la détente. Personne ne le saura que vous. Et n'essayez pas de me rouler, Miss Connor. Rappelez-vous que je suis capable de me débrouiller tout seul ... et de vous abandonner dans ce terrain vague.

Ils étaient presque au centre de la ville, dans une rue de petites boutiques dont aucune n'était ouverte. Pas de cinéma, personne dont on pût attirer l'attention, aucun passant.

Eve prit la boîte de pansements.

- Non, je ne peux pas vous faire confiance, dit-il comme à regret. Vous n'allez pas m'aider à tuer Miss Ames. Personne ne va m'aider, mais j'y parviendrai bien tout seul.

- Je ne suis pas infirmière, dit sèchement Eve. Je vais probablement faire un pansement complètement raté.

Il ne répondit rien. Sa main était aussi dure, aussi rigide que le métal tandis qu'Eve commençait le bandage. De son autre main, il alluma la radio et tourna le bouton pour trouver les informations. .

Le bulletin de 19 heures était presque terminé. Le speaker finissait une phrase : ... *bien habillée, apparence soignée. Une pause. Toute personne ayant rencontré une femme répondant à cette description est priée d'avertir la police. Je répète : Toute personne pouvant fournir des renseignements sur Miss Eve Ames est priée de se mettre immédiatement en rapport avec la police. Et ceci conclut notre bulletin d'informations.*

Une chanson à la mode suivit.

Mariot poussa un juron :

- J'allais savoir à quoi elle ressemblait !

Employant ses deux mains pour mieux, déchirer le sparadrap et dissimuler un peu leur tremblement, Eve dit :

- Vous auriez dû de temps à autre aller à une réunion de la PTA.

Elle eut l'impression que le bruit émis par Mariot ressemblait à un rire et elle le regarda dans les yeux. Mais ces yeux-là ne sauraient plus rire. Plus jamais. Ils se baissèrent.

- Venez, et pas d'histoires ! grommela-t-il.

* * *

- Il est plus de sept heures, dit Lord. Vous voulez rester ici ou partir ?

Geoffrey se leva.

- Miss Connor avait l'intention de venir. Je lui ai parlé au téléphone. S'il y a quelque chose qu'elle ou moi puissions faire ...

- Quelle voiture a-t-elle ?

- Une conduite Intérieure. (Il en connaissait la marque, mais non l'âge.) Bleu foncé.

- Elle a dû se heurter au barrage. Nous arrêtons tous es gens qui essayent d'entrer dans ce pâté de maisons.

- Dois-je rester ici ? demanda Geoffrey. Est-ce que je eux vous être d'une utilité quelconque ?

- Je ne le pense pas, répondit Lord avec bienveillance.

- Il faut que je sorte d'ici, murmura Geoffrey.

- Descendez rapidement l'escalier, sans faire de bruit, et prenez la direction du nord. Mes hommes vous laisseront partir par là.

- Bon. Vous permettez que je revienne jusqu'au barrage ? Je dois rencontrer Miss Connor. Elle devrait déjà être, là.

- Comme vous voudrez, dit Lord, avec lassitude.

- J'ai l'impression de devenir fou. Ne rien pouvoir faire ... Je suppose qu'il faut vous laisser agir, vous autres, professionnels. Soyez franc avec moi : y a-t-il quelque espoir ...

- Nous ferons notre possible, dit le lieutenant.

Quand il eut vu Geoffrey remonter dans sa voiture, le policier s'éloigna de la fenêtre, tout en se frottant la nuque. Il ferait tout son possible. Évidemment. Mais ça ne garantissait pas le succès. Cette espèce de cinglé allait essayer de venir là ! Fallait-il diffuser un

message comme quoi Miss Ames était chez elle ? Ou le piège serait-il trop grossier ?

Où diable se trouvait-elle ? La police avait passé au crible toutes les femmes qui s'étaient trouvées dans les rues de cette ville. Si Miss Ames avait eu peur et qu'elle se fût cachée quelque part, pourquoi ne l'avait-elle pas fait savoir à la police ? *Elle nous l'aurait fait savoir*, songea le lieutenant. Il ne la croyait pas en sûreté. À moins qu'elle ne fût allée à San Diego. Mais il ne pouvait pas convoquer là-bas toutes les femmes du nom de Marie. Et même à San Diego, Miss Ames aurait dû apprendre la nouvelle, donner signe de vie ...

* * *

Le cœur serré, Eve s'arrêta dans la station-service, juste devant la pompe à essence. L'employé était là. Eve avala sa salive. Mais il lui était inconnu.

Toutefois, peut-être avait-il entendu son signalement à la radio ? La station locale, l'heure des enfants - combien d'adultes auraient écouté ? Et le poste national avait-il diffusé aussi ces renseignements ? Sans doute que non. Du moins l'espérait-elle. Car si le garagiste disait : « Est-ce que vous n'êtes pas cette institutrice qu'on recherche partout ? » c'en serait probablement fait d'elle.

Bien entendu, si l'homme conservait son sang-froid et reconnaissait également Mariot, il garderait le silence.

Mais la main mutilée de Mariot avait tous les doigts crispés vers la paume. Il était assis tranquillement, sa main bandée posée sur son avant-bras gauche. Il avait les nerfs tendus à se briser et le revolver qu'il tenait était toujours braqué sur Eve.

Le pompiste s'enquit d'un ton aimable :

- Le plein ?

- Oui, s'il vous plaît.

Il se dirigea vers l'arrière de la voiture.

- Payez-le, dit Mariot.

Il ne voulait pas faire voir sa main.

Eve prit son sac, posé sur le siège. Brusquement, elle se rendit compte que son portefeuille contenait son arrêt de mort : sa carte d'identité,

son permis de conduire.

Elle ouvrit le portefeuille avec précautions, dissimula de la main la carte protégée par un revêtement en plastique et sortit un billet de dix dollars. Puis, refermant le portefeuille, elle te laissa tomber sur ses genoux et demeura là, à palper nerveusement le billet. Si Mariot avait eu l'usage de ses deux mains, il aurait sans doute examiné le sac d'Eve. Mais à quoi bon imaginer tout ce qui aurait pu se passer !

Comment pouvait-elle se servir de son nom et de son adresse pour donner l'éveil au garagiste ? Montrer sa carte ? Trop risqué. Il ne comprendrait peut-être pas tout de suite et Mariot était un assassin en puissance, armé d'un revolver. Laisser tomber le portefeuille ? Non, non, pas ici. L'homme ne tarderait pas à s'en apercevoir et il leur crierait de s'arrêter.

- Je vérifie l'huile ?

- Inutile, dit Mariot. (Il était aussi tendu, aussi rigide que du métal.) Pas besoin non plus d'essuyer le pare-brise.

- Comme vous voudrez.

Eve lui passa le billet.

Tout en lui rendant la monnaie, le pompiste dit à Mariot :

- Vous vous êtes fait mal à la main ?

- Fracture, dit Mariot.

- Sale histoire !

- Oui.

Eve prit la monnaie et les doigts tremblants, la laissa tomber dans son sac.

- Partons, dit Mariot à voix basse.

Elle mit le moteur en marche. Le sac glissa de sa cuisse et tomba de nouveau sur le siège, entre son compagnon et elle, mais le portefeuille était toujours sur ses genoux, dissimulé par un pan de son manteau.

La voiture démarra. Juste au moment où elle dépassait le tournant, Eve leva son pied de l'accélérateur, car elle venait d'apercevoir Geoffrey. Il était au volant de sa décapotable noire, et se dirigeait à toute allure vers le canyon. Toute son attitude exprimait la hâte

inquiète. C'était Eve qu'il cherchait, bien sûr. Il ne la vit pas et elle ne sut si elle devait s'en attrister ou s'en réjouir.

- Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Mariot. Il semblait lire les pensées d'Eve.

Elle se força à ne plus songer à Geoffrey.

- Je voudrais que vous détourniez ce revolver de moi, balbutia-t-elle. Vous me rendez nerveuse. Mon pied a glissé.

Mariot ne répondit rien. La voiture bondit en avant. Ils arrivèrent à la route et Eve fut obligée d'attendre pour s'intercaler dans la file des voitures qui passaient.

- Le garagiste nous suit du regard, dit-elle, les yeux fixés sur le rétroviseur.

Mariot jeta un coup d'œil en arrière et elle en profita pour laisser glisser le portefeuille entre le coussin du siège et la portière.

- Mon manteau est pris dans la porte, dit-elle avec irritation. C'est très gênant.

- Ouais ? fit Mariot, l'œil soupçonneux. Eh bien, n'essayez pas de sortir de la voiture, sinon ...

- Laissez-moi au moins dégager mon manteau, supplia-t-elle ...

- Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de l'endroit où nous allons, car nous irons là-bas et j'ai besoin de vous.

- Je vous en prie.

- Bon, mais dépêchez-vous. Ça va être le feu vert, vous allez pouvoir tourner.

Elle enleva le pied du frein. La voiture roula encore quelques mètres. Ouvrant la portière de sa main gauche, Eve tira sur son manteau : le portefeuille tomba sur la chaussée. Eve claqua la porte, prit le volant et tourna brusquement à droite, déportant son passager par la violence du mouvement.

- Vous allez me rompre le cou, grommela-t-il. Les femmes au volant !

Eve ne lui prêtait aucune attention : elle supputait ses chances.

Geoffrey allait chez Frances et il apprendrait qu'Eve avait pris la

voiture. Il avertirait la police et bientôt la voiture serait signalée. On retrouverait le portefeuille, ce qui indiquerait qu'elle se trouvait en ville. Eve se reprit à espérer.

Mais ce qui se passerait, entre-temps, lorsqu'ils approcheraient de l'appartement, ça, elle était incapable de le voir. Si elle parvenait à faire entrer la voiture dans le garage et que Mariot se vît pris au piège ...

Elle songea : *Non, impossible. Nous allons nous arrêter quelque part; dans l'obscurité, et attendre qu'Eve Ames arrive. Et elle n'arrivera jamais. Voilà tout.*

- Tournez à droite, ordonna Mariot.

Elle obéit, attendant qu'un piéton passât. Mais personne, le soir, ne regarde le visage d'un conducteur. Ce sont les automobiles qui deviennent des êtres individuels et non les gens. Les phares sont des yeux, les capots des nez. On se demande seulement : « Qu'est-ce que cette voiture veut faire ? »

Elle prit le tournant, et s'engagea dans une rue un peu escarpée, en direction du nord. L'appartement n'était qu'à quelques centaines de mètres.

- Écoutez-moi bien, dit Mariot d'un ton impérieux. Vous allez tourner à gauche et vous arrêter dans le parking, derrière le restaurant.

- Mais ...

- Faites ce que je vous dis. Je vois des flics !

Eve obéit.

Ce faisant, elle aperçut, sous les réverbères, deux voitures de police qui semblaient vouloir bloquer la rue. Au même moment, elle vit, dans le rétroviseur un agent à motocyclette, immédiatement derrière eux. Lui aussi prit le tournant.

Eve garda sa droite, conduisant avec lenteur et prudence. L'agent n'était pas pressé et ne les doubla pas. Elle n'imaginait pas comment il pourrait s'emparer du revolver ou même deviner où l'arme était cachée. Elle s'efforça de faire le vide dans son cerveau.

- Entrez dans le parking, dit Mariot.

Lui aussi avait vu le motard.

Eve obéit à nouveau et. Mariot la fit aller jusqu'à l'extrémité du parc, près d'une haute palissade. Eve arrêta le moteur ; elle tremblait. L'agent les avait suivis.

Mariot passa son bras gauche autour des épaules de la jeune fille et l'attira contre lui. Le revolver, sous le pansement, entraînait douloureusement dans les côtes d'Eve. Le visage rugueux de l'homme se pressa contre le sien, et, de sa main droite, il l'empêcha de tourner la tête.

Le motard fit lentement le tour du parking. Il regarda fixement de leur côté, comme s'il cherchait des fissures dans la palissade, mais ne prêta aucune attention à ce couple d'amoureux. Puis il s'éloigna et inspecta le panneau indicateur, en bordure de la grand-route. Quelques instants plus tard, il avait disparu.

La voiture de Frances Connor n'était pas encore signalée.

Eve se sentait exténuée. Elle demeura inerte, la joue contre le menton de Mariot. Celui-ci semblait se détendre, la pression du revolver était moins douloureuse. Pendant deux minutes ils demeurèrent ainsi, l'un contre l'autre, affalés et silencieux.

C'est trop, songea Eve. Je n'en peux plus ... et il doit être dans le même état que moi. Il faudra bien qu'il renonce. Moi je ne bouge plus jusqu'à ce que tout soit terminé.

* * *

A la station-service, un homme, qui attendait que ses pneus fussent vérifiés, suivait nonchalamment l'allée menant à la sortie. Il ramassa le portefeuille d'Eve, et sans même le regarder, le fourra dans sa poche.

Quand sa voiture fut prête, il s'en alla. Il était seul.

Arrivé sur la grand-route, à un feu rouge, il ouvrit le portefeuille et en tira l'argent. Pas grand-chose : huit dollars en tout. Avec un haussement d'épaules, il mit les billets dans sa poche et, comme le feu rouge tournait à l'orange, il démarra en direction du sud. Une fois sorti de la ville, il jeta le portefeuille sur la route.

... Les mâchoires de Geoffrey se serraient péniblement. *Adam !* Il avait compris la signification possible de ce terme, mais trop tard. Était-ce Eve qui avait parlé au téléphone ? Il ne croyait plus que la voix fut

celle de Frances. Il ne l'avait pas croisée sur la route. Elle n'était pas venue à sa rencontre. Geoffrey avait perdu trop de temps et il se hâtait, à présent, vers la maison de Frances. Il gravit à toute allure la colline et, arrivé à l'endroit où route redevenait horizontale, ses phares illuminèrent Frances, le manteau autour des épaules comme une cape, claudiquant le long de l'ornière. Geoffrey freina.

- Geoffrey ! Il ne lui est rien arrivé, j'espère ?

- Personne n'en sait rien, Frances. (Il était sorti de voiture et tendait la main à Frances. L'angoisse lui serrait le cœur.) Qu'avez-vous ?

- Oh ! J'ai fait une chute. Qu'est-ce que vous voulez dire : personne n'en sait rien ? Elle est partie d'ici voici plus d'une heure. Je pensais qu'elle vous envoyait me prévenir.

- Elle est partie d'ici !

- Mais oui. Nous avons entendu la radio, alors-elle est allée prévenir la police.

- Donc, c'était bien elle au téléphone, dit Geoffrey, désespéré.

- Au téléphone ? Mais où était-elle ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

- Je n'ai pas reconnu sa voix, sur le moment. Elle a prétendu être vous, Frances, pour une raison que j'ignore.

Il lui raconta en substance sa conversation au téléphone. Tout, sauf le dernier mot : Adam. Il était trop furieux contre lui-même pour mettre Frances au courant. Mais il n'avait pu se douter qu'il s'agissait d'un message secret, d'une mascarade sinistre.

- Oui, ce ne pouvait être qu'elle, déclara Frances, abasourdie, quand Geoffrey eut terminé son court récit.

- Mais pourquoi m'a-t-elle menti ? demanda le jeune homme avec irritation. Et si elle a pu téléphoner, pourquoi n'a-t-elle pas appelé la police. Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ?

Frances dit :

- Je ne comprends pas non plus, mais nous perdons du temps.

- Elle n'a pas appelé la police, répéta-t-il, rongé par l'inquiétude. Ils n'ont aucune nouvelle d'elle. Alors, pourquoi ?

- Aidez-moi à monter dans votre voiture et faisons demi-tour, coupa

Frances.

Geoffrey obéit. .

- Je croyais qu'elle ne devait pas venir chez vous, dit-il d'un ton de léger reproche.

Il était peiné que, pour une raison inconnue, Eve l'eût délibérément évincé.

- Peu importe ! murmura Frances. Moi je crains qu'elle ait rencontré ce Mariot. Descendons jusqu'à l'épicerie.

- Elle est fermée.

- Nous réveillerons M. Johnson.

Soudain, l'imagination de Geoffrey découvrit une explication.

- Frances ... Et si Mariot était dans l'épicerie quand Eve a téléphoné ? Ça expliquerait qu'elle n'ait pas osé donner son propre nom ni appeler la police ... *(Et tu as été assez bête pour ne rien comprendre !* lui répondit inexorablement son propre cerveau).

- En ce cas, nous ne pourrons peut-être plus jamais réveiller M. Johnson, dit Frances, sombrement, ni Eve non plus. (Elle jeta un coup d'œil au visage crispé de Geoffrey.) Dépêchons-nous.

La petite boutique était silencieuse et sombre. Frances Connor appela d'une voix stridente et ils entendirent du bruit au premier étage.

- Monsieur Johnson, c'est vous ? Descendez !

- Qu'est-ce qui se passe ?

Frances ne voulut pas répondre et l'épicier descendit.

La lumière s'alluma, la porte de la boutique s'ouvrit.

Non, Miss Ames n'était pas venue, mais il l'avait vue dans la voiture de Miss Connor.

- Elle a repris le chemin du canyon, et à toute allure encore. J'ai vu tourner la voiture et je me suis demandé ...

- Quoi ! Elle a repris la direction du canyon ?

- Mais oui, Miss Connor.

- Mettez-le au courant, pendant que j'appelle la police, dit Frances à Geoffrey qui se tenait là, atterré.

Elle mit une pièce dans le téléphone. Son cœur battait à grands coups.

Geoffrey raconta toute l'histoire à l'épicier qui dit, d'un ton navré :

- Elle n'était pas seule dans l'auto. Mais je n'ai pu voir qui l'accompagnait. Un homme, je crois. En tout cas, il y avait quelqu'un avec elle.

- La police ? disait Frances à l'appareil. Avez-vous retrouvé Miss Ames ?

- Non, madame, répondit une voix lasse.

- Elle est dans ma voiture.

- Une minute !

Une autre voix au bout du fil.

- Ici le lieutenant Lord. Qui est à l'appareil ?

- Frances Connor, la directrice de l'école Jefferson. Eve Ames a quitté ma maison, au 115 Plum Terrace, voici plus d'une heure, et elle avait pris ma voiture. Elle voulait vous appeler de l'épicerie où je me trouve à présent. L'épicier dit l'avoir vue tourner pour prendre la direction du canyon. Il y avait quelqu'un avec elle.

- Peut-il décrire cette personne ?

- Non. Il croit qu'il s'agissait d'un homme.

- Ils ne sont pas allés loin, dit le policier. On vient de retrouver le portefeuille de Miss Ames, au sud de la ville, sur la route côtière. Il n'y avait plus d'argent dedans. Volé, sans doute.

Frances retint une exclamation.

- Qu'est-ce que ça signifie ?

- Je ne sais pas. Rien de bon.

- Elle a peut-être essayé ... Une femme a appelé M. Taggart et s'est fait passer pour moi.

- Quand ? Où a-t-il reçu cet appel ?

- Chez elle.

- Qu'est-ce qu'elle a dit ? Pourquoi ne m'en a-t-il pas parlé ? fit la voix, d'un ton excédé.

Frances lui expliqua.

- Elle a dit qu'elle allait rentrer à l'appartement ? Je n'y comprends rien, fit Lord.

- Elle a eu le temps d'y aller, dit faiblement Frances.

Le lieutenant reprit d'une voix brève :

- Décrivez-moi votre voiture.

- Frances obéit, sans se perdre dans les détails.

- Merci, dit le lieutenant, c'est un plaisir que d'avoir affaire à vous ... Comment Miss Ames était-elle habillée ?

- Un manteau marron, pas de chapeau, une robe de laine vert bouteille, des chaussures et un sac marron.

Lord dit : « Ne quittez pas. » Quelques instants plus tard, il revenait au bout du fil.

- On m'avait dit qu'elle n'était pas chez vous, dit-il d'un ton sévère.

- Lieutenant ... c'était un pieux mensonge, murmura Frances.

- Je comprends. Eh bien, je vous remercie, Miss Connor, nous allons faire tout notre possible.

Il raccrocha.

- Un pieux mensonge, répéta Geoffrey d'une voix tremblante. Eve ne voulait pas de ma présence. C'est pour ça ! Et où est-elle à présent ?

Frances lui toucha le bras.

- Nous allons la chercher partout, dit-elle doucement.

* * *

- Donc, dit l'officier à côté du lieutenant, elle est prise de panique peut-être, et s'enfuit toute seule vers San Diego. Mais pourquoi a-t-elle menti à Taggart ? Pourquoi aurait-elle jeté son portefeuille une fois

vide ? Et si elle n'était pas seule, qui l'accompagnait ? Mariot ?

- Peut-être était-il à portée de voix quand elle a donné ce coup de téléphone ? Elle a essayé de rentrer chez elle, mais lui l'en a empêchée.

- Et il a pris tout seul la direction du sud, dit l'autre policier.

- Il faut donc que nous cherchions un cadavre de femme avec un manteau marron ... peut-être tout là-haut, dans le canyon.

- Il doit y faire complètement nuit.

- Elle était ... très jolie, dit le lieutenant en faisant rouler un crayon entre ses doigts. Je lui ai parlé souvent sujet de mon gosse, pendant les réunions de la P.T.A.

- Vous allez aux réunions de la PTA ?

- Il faut bien, depuis qu'Alice est morte, dit Lord en se levant. Nous pouvons rappeler quelques-uns des hommes qui surveillent l'appartement.

- Combien, lieutenant ?

- Laissez-en tout de même assez, dit brusquement Lord. Laissez-en même un bon nombre.

- Vous croyez que Mariot n'a peut-être pas mis la main sur elle ?

- D'après ce que m'a dit sa femme, peu lui importait d'être pris ou non.

- Il voulait tuer la petite et, ensuite, se suicider ou aller se livrer. C'est ça votre idée ?

- Ce type-là n'a plus aucune raison de vivre, dit le lieutenant. Alors expliquez-moi pourquoi il aurait volé cet argent ?

* * *

Dans le parking, près du restaurant, des voitures allaient et venaient, mais elles se faisaient de plus en plus rares. La foule des clients diminuait. Une voiture demeura : le couple qui se trouvait à l'intérieur restait presque immobile.

Eve avait la tête posée sur ses bras croisés en travers du volant. À sa gauche, sur la route côtière, passait une file ininterrompue de

véhicules. Mais, dans ce coin du parking, c'était le silence total. L'homme assis à côté d'elle ne bougeait pas, perdu dans ses pensées. Peut-être était-il endormi. En ce cas, Eve devait-elle risquer de s'enfuir ? Mais remuer, ouvrir la portière, abaisser la poignée ... semblait un projet irréalisable.

- Monsieur Mariot, dit-elle enfin d'un ton tranquille.

- Oui ?

Il ne dormait pas.

- Pourquoi ne prenez-vous pas la voiture ? Allez à Los Angeles. Ils ne vous retrouveront pas. Je dirai. ..

- Si, ils me retrouveraient, dit-il, distraitement. Peu importe.

- Monsieur, dit-elle en essayant une autre tactique, vous ne tenez pas à savoir comment va votre femme ? Vous ne voulez pas appeler l'hôpital ? Ou me laisser l'appeler ?

- Pourquoi ? questionna-t-il.

- Parce que si elle va mieux, si elle n'est pas morte, alors ...

Il commença à s'agiter nerveusement.

- Je cherchais un moyen de vous en sortir, dit-elle.

Il garda le silence.

- À quoi cela sert-il de se venger ? poursuivit Eve, d'un ton pensif. Je me le suis souvent demandé. Êtes-vous plus heureux parce que vous avez fait du mal à votre femme ?

- Oui, déclara-t-il puérilement.

- Et quand vous aurez tué Miss Ames ? reprit-elle en articulant les mots ; Elle sera morte, voilà tout.

- Allons, dit-il avec une sorte de pitié dans la voix, ne faites pas ça. Vous avez été raisonnable jusqu'ici, n'essayez pas de me faire changer d'avis.

- Je voudrais pouvoir y parvenir, avoua-t-elle avec tristesse.

- Vous avez été très raisonnable, répéta-t-il. Sue a dit que vous étiez une dame bien, je pense qu'elle avait raison.

Y suis-je parvenue ? songea Eve. Ai-je réussi à toucher la corde sensible ? La compassion sert-elle à quelque chose ? Me sauvera-t-elle ? Et lui aussi ? Elle ressentit un instant d'exultation et de crainte. Là, dans le silence, cet homme avait-il retrouvé la sérénité d'esprit ? Avait-il compris qu'Eve partageait son chagrin ?

Mariot reprit :

- Je pense que vous devez être bien vue de tout le monde dans cette ville.

Elle leva la tête, souriant malgré ses yeux embués de larmes.

- Alors, je pourrai me servir de vous comme d'un bouclier, conclut l'homme au revolver. Les flics y regarderont à deux fois avant de vous tirer dessus.

Ce fut comme si, dans sa poitrine, elle sentait choir son cœur.

- Nous pourrions sortir de la voiture, remonter la rue, et quand on rencontrera les flics, je vous ferai avancer devant moi. Comme ça, ils me laisseront probablement passer. Le malheur c'est que ...

- C'est que ?... répéta Eve d'un ton sarcastique.

- Je ne sais pas si elle est déjà là-bas. Il tourna la tête avec impatience. Elle ne serait pas dans ce restaurant, par hasard ?

- Non, dit Eve.

L'endroit était mal tenu et seuls les voyageurs de passage le fréquentaient. Jamais Eve n'y avait mis les pieds. Mais ... pourquoi n'avait-elle pas menti et répondu « peut-être » ? Quelqu'un, dans l'auberge, aurait pu lui venir en aide.

Mariot regardait la pendule du tableau de bord.

- Eh bien ! fit Eve, souhaitant soudain en finir. Qu'est-ce que vous attendez ?

- J'attends le bulletin d'information de sept heures.

- Les nouvelles ! Mais c'est idiot ! dit-elle froidement. Vous vous imaginez qu'on va vous renseigner sur Miss Ames ? Afin que vous puissiez la retrouver ?

- Je saurai si on l'a retrouvée, répondit-il patiemment, et donc si elle est chez elle ou non. Ou peut-être qu'elle est à San Diego. Dans

quelques minutes ...

Il appuya sur un bouton. Le programme se terminait par une annonce publicitaire.

Mais le cerveau d'Eve était pris de panique et ne s'occupait plus de Mariot. La police ignorait où elle se trouvait ; personne ne le savait. On allait, par conséquent, donner à nouveau son signalement sur les ondes. Et même si, par le plus grand des hasards, Mariot ne faisait pas le rapprochement, il y avait autre chose : Frances et Geoffrey étaient à présent ensemble. Et on annoncerait, à la radio, qu'elle, Eve, se trouvait dans la voiture de Miss Connor ! Ça, Mariot ne pouvait manquer de l'entendre. Et ce serait la fin !

- Je voudrais bien une tasse de café, dit-elle d'une voix assez haute pour couvrir les paroles du speaker. La police ne va pas vous révéler l'endroit où se trouve Miss Ames. Mais, moi, je peux découvrir pour vous si elle est ou non à San Diego. Écoutez.

Courageusement, elle tourna le bouton de la radio et fit face à Mariot :

- Je me rappelle maintenant.

- Quoi donc ?

Il clignait des yeux comme pour en chasser la fatigue.

- Je me rappelle le nom et l'adresse de sa tante. Vous pourrez lui téléphoner.

- Oui ? Et alors ? dit-il faiblement.

- Eh bien, Miss Ames se trouve peut-être là-bas. Je peux téléphoner à sa tante pour le savoir.

- D'où pouvez-vous lui téléphoner ? s'enquit-il.

- Du restaurant.

Il réfléchissait, lentement, précautionneusement. Elle le devinait.

- Et si elle se trouve à San Diego, vous ne pouvez aller l'y chercher, n'est-ce pas ? fit Eve, une note de triomphe dans la voix.

- Pourquoi pas ? répondit-il aussitôt, avec véhémence. Cette voiture peut bien aller jusqu'à San Diego, non ? En quelques heures ...

Il se frotta le menton de sa main gauche. Le moignon de son index

s'attarda le long de sa lèvre.

- N'ayez pas peur d'entrer dans ce restaurant, continua Eve. Je peux bander aussi votre doigt. Comme ça, personne ne se rendra compte de rien. Et une tasse de café ne vous fera pas de mal, à vous non plus, conclut-elle d'un ton morose.

- Bon, d'accord.

Il lui tendit son index gauche.

Elle se mit à le bander rapidement. Tant qu'elle lui immobilisait ainsi la main et que l'autre était bandée avec le revolver, il ne pouvait toucher à la radio. Mais s'il lui ordonnait de mettre le poste en marche, comment lui désobéir ?

- J'espère qu'elle est à San Diego, murmura-t-elle, et ça ne m'étonnerait pas du tout qu'elle y soit allée, la pauvre, tant elle était bouleversée. En pareil cas, on se réfugie dans sa famille. Vous dites que c'est mon amie, oui, c'est vrai ; mais une amie, ce n'est jamais comme ...

- Ça va comme ça, dit-il.

- Attendez, protesta-t-elle, pensant qu'il faisait allusion au pansement. Il faut que je remette un bout de sparadrap.

Elle pouvait voir que sa main gauche, libérée, tremblait comme une feuille.

- Monsieur Mariot, dit-elle, entourant de ses deux mains les doigts frémissants, je voudrais que vous sachiez ceci.

De tout cœur, elle essayait d'arriver jusqu'à lui à force de compréhension, de compassion.

- Nous aimions tous votre petit garçon. Personne ne l'a laissé mourir. Personne !

- Taisez-vous !

Il était de nouveau en proie à la colère. La blessure était trop fraîche, Eve n'aurait pas dû y toucher.

- Vous avez parlé de vengeance, rétorqua-t-il, et vous avez dit vous même : « Elle sera morte, voilà tout. » Moi aussi, j'ai dit ça. Moi aussi je vais mourir. Dans une heure, dans deux heures. Et ça n'a aucune importance. Alors peut-être que Miss Ames devrait continuer à vivre avec ses souvenirs. Comme ma femme.

Elle poussa un long soupir et un frisson la secoua.

- C'est bon, reprit-il, nous allons prendre une tasse de café dans ce restaurant et vous téléphoneriez à la tante. Mais si elle est à San Diego ... c'est trop loin. Et, en effet, je suis fatigué. *Vous ferez l'affaire !*

- Je ...

- Vous êtes son amie. Elle s'en voudra à mort. Elle saura ce que c'est que souffrir !

Eve lui tenait toujours la main. Elle le regarda fixement, sans mot dire.

- Et peut-être que ça suffira, fit-il en dégageant brusquement sa main. Et maintenant, sortez de la voiture ! Vite !

Il paraissait de nouveau nerveux et inquiet.

- Si elle n'est pas à San Diego, nous ferons ce que j'ai dit. Nous irons à l'appartement. En un sens, je préférerais la tuer, mais si ce n'est pas possible ... (sa bouche avait un pli cruel.) je voudrais bien qu'elle soit à sa fenêtre quand elle vous verra mourir ... juste comme elle a regardé mourir Danny !

Elle sentait la haine le parcourir comme un courant. La mort de l'enfant, cet outrage indicible, était le ressort de sa fureur et de son énergie.

Eve savait qu'il ne la considérait pas comme un être humain, mais comme un symbole. Mais elle dit paisiblement, parce qu'elle devait le dire, parce que c'était peut-être sa dernière chance :

- Danny est mort instantanément. Personne n'aurait pu le sauver.

- Ne me mentez pas ! hurla-t-il. Ne me racontez pas des bobards ! Bouclez-la !

Eve attendit, immobile, persuadée qu'elle allait recevoir toutes les balles que contenait le petit revolver. Mais Mariot dit d'un ton exaspéré :

- Descendez !

Elle descendit donc de la voiture, tout en pensant : *Il n'a pas vraiment envie de me tuer. Ses nerfs le lâchent, il ne sait plus où il en est. Si je reste tranquille, la fatigue et le désespoir auront peut-être raison de lui.*

Elle-même se refusait à désespérer. Il y avait la voiture : quelqu'un la

remarquerait peut-être. Il y avait son portefeuille : la police devait la chercher en ville. Il y aurait les convives, dans le restaurant : peut-être l'un d'eux la reconnaîtrait-il. Les deux mains bandées de Mariot ne pouvaient manquer d'attirer l'attention. Un homme ayant deux mains blessées, ce n'était pas courant et on le reconnaîtrait, lui aussi. La police n'était qu'à quelques centaines de mètres. Si quelqu'un soupçonnait la vérité, il appellerait aussitôt à la rescousse. Et puis quand le petit revolver tirerait, peut-être la raterait-il.

Donc, elle gardait bon espoir. En refusant de désespérer, peut-être finirait-elle par gagner la bataille.

Le restaurant au plafond bas occupait un coin du parking. Ils se dirigèrent vers l'entrée. Eve en était certaine : quel que fût l'événement qui mettrait fin à son étrange captivité, il se produirait brusquement, comme une explosion. Elle s'efforça de dominer ses nerfs du mieux qu'elle put. Elle savait que Mariot l'observait presque avec curiosité. Il ouvrit la porte d'un coup de coude. La lumière les frappa au visage.

L'atmosphère de la salle était alourdie par la fumée du tabac et les odeurs de nourriture. Il n'y avait personne au bar, personne aux petites tables rangées le long du mur. La salle était vide de clients. Le garçon lisait un journal de sports. Il leva des yeux indifférents. Aucune leur d'intérêt ne les éclaira. Il ne témoigna ni curiosité ni crainte.

* * *

Frances Connor dit à Geoffrey :

- Ne conduisez pas si vite !
- Je crains que ce ne soit là une tâche pour la police, Frances ...
- Je connais ma voiture mieux qu'eux.
- Nous ne devons pas être loin d'une cabine téléphonique.
- Tournez ici, Geoffrey, et lentement, s'il vous plaît. On n'y voit rien, sous ces arbres.
- Nous devrions rester près d'un téléphone, insista-t-il.
- À quoi ça nous servirait-il ? demanda Frances. Je ne pense pas à être la première à apprendre qu'elle est saine et sauve : qu'elle le soit me suffit.
- Ne parlez pas comme ça !

Il se mordit les lèvres. Aucun d'eux n'avait le cœur à cette randonnée dans le canyon où un spectacle d'horreur les attendait peut-être près d'un poteau indicateur, ou sur le bord de la route. Ou bien encore dans la voiture, abandonnée Dieu sait où.

- La police avec ses voitures et ses messages radio, dit amèrement Geoffrey, voilà ce dont nous dépendons. Il est absurde pour des gens comme nous, des gens bien élevés, inoffensifs, d'errer dans la ville, en scrutant l'ombre des rues.

- Je peux repérer ma voiture, dit Frances.

- Elle est peut-être à cent kilomètres d'ici.

- Possible.

Il se passa la langue sur ses lèvres sèches.

- Mieux vaut regarder la vérité en face, Frances. On est impuissant contre la violence déchaînée. Quelle chance de s'en tirer a une fille délicate comme Eve aux prises avec un fou furieux armé d'un revolver ?

- Elle a peut-être plus de cran que vous ne le pensez, riposta Frances d'un ton irrité. Et nous ne savons pas encore si tout espoir est perdu.

- Nous nous leurrions, murmura Geoffrey.

* * *

Dans le restaurant, Eve voulait chercher un téléphone, mais Mariot lui tenait le coude de sa main gauche et ses doigts durs la forcèrent à marcher vers le comptoir. Il s'assit à sa droite, l'arme reposant au creux de son bras gauche. Eve savait quelle trajectoire décrirait la balle à travers le bref espace qui les séparait.

- Qu'est-ce que vous prendrez ? demanda le barman qui regardait la main bandée de Mariot.

- Du café noir simplement, dit Mariot vivement. Et vous ?

- Moi aussi, murmura Eve.

Le barman se retourna pour prendre des tasses.

- Vous vous êtes blessé à la main ? demanda-t-il d'un ton jovial. Comment avez-vous fait votre compte ?

- Une chute, répondit Mariot. J'ai bien failli me briser les deux poignets.

Il remua sa main gauche, laissant voir le doigt bandé.

Les sourcils du barman se haussèrent obligeamment.

Eve se rendit compte qu'un cuisinier ou un employé quelconque, vêtu de blanc, se tenait dans les cuisines. On pouvait voir la partie centrale de son corps par le guichet à travers lequel les plats étaient passés. Toutefois, Eve jugea que lui ne devait apercevoir que le rebord interne du comptoir. Mariot et elle lui demeuraient invisibles.

Le barman plaça devant eux des tasses épaisses. De côté, Eve jeta un regard à Mariot. C'était la première fois qu'elle le voyait en pleine lumière. Il avait de longs cils fournis qui lui cachaient les yeux. Son visage avait une pression d'épuisement, presque de paix. Il prit la tasse de sa main gauche, maladroitement.

- Il n'y a pas grand monde à cette heure-ci, dit-il et il y avait quelque chose de pathétique dans cette remarque banale.

Il oubliait un moment sa tension, s'écartait de l'obsession qu'il allait la tuer. Eve ressentit une pitié mêlée d'espoir. Parfois une attitude qu'on feint finit par devenir réalité. Et un sourire forcé, à chasser le cafard que l'on éprouvait.

- On ne sait jamais, dit aimablement le barman. Vous êtes de passage ?

Mariot haussa les épaules.

- Vous voulez un morceau de tarte avec le café ?

- Non, merci.

Eve but le liquide brûlant qui la réconforta un peu. Elle songea que Mariot devait, lui aussi, reprendre des forces. Et c'était un petit épisode de la vie quotidienne, un bref retour à la normale.

- Je vais téléphoner ? demanda-t-elle d'un ton désinvolte.

- Attendez on moment, que je réfléchisse, répondit-il.

Le barman, ne voulant pas se mêler à une conversation d'ordre privé, s'écarta discrètement.

- Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? questionna Mariot à voix basse.

Pendant un instant, Eve ne comprit pas ce qu'il voulait dire. Puis elle demanda :

- Ah ! Vous voulez parler de Miss ...

- Oui, l'interrompit-il. Quand était-ce ?

- Ce matin.

- A-t-elle parlé d'aller à San Diego ?

- Non, mais si elle n'est pas en ville ... balbutia Eve.

- Comment serait-elle allée là-bas ? Vous m'avez dit qu'elle n'avait pas de voiture. Elle aurait pris le car ?

- Je le suppose.

- J'essaye de savoir si elle a eu le temps ...

- D'aller là-bas ? Sûrement, dit Eve d'un ton détaché. Elle a eu toute la journée.

Elle réfléchissait au résultat possible de son coup de téléphone. Tante Marie reconnaîtrait peut-être sa voix et la trahirait involontairement. Et si elle appelait un faux numéro ? Cela lui ferait gagner du temps ... Mais du temps pour quoi ?

Le barman était plongé dans son journal de sports et ne leur prêtait aucune attention.

Puis, par l'ouverture donnant dans la cuisine, Eve aperçut un visage et son cœur fit un bond. Le menton était juste à hauteur du comptoir. Un enfant. Un petit garçon. Et- il avait les yeux braqués sur elle.

Elle prit son café et avala une gorgée.

- Oh ! Que c'est chaud !

Elle en avait renversé sur son manteau.

Les yeux de Mariot la scrutèrent. Elle le sentit se raidir.

Elle savait qu'il allait regarder autour de lui pour voir ce qui avait éveillé l'attention d'Eve. Et il aperçut le petit garçon.

Il tressaillit des pieds à la tête. Lui aussi avala rapidement son café et en renversa un peu. Posant sa tasse, il dit :

- Allez, on s'en va.

Eve essayait de réfléchir. Elle connaissait l'enfant. Il ne faisait pas partie de sa classe, mais il avait dû la voir à l'école. Sûrement. Mais connaissait-il son nom ? Avait-il écouté les nouvelles qui avaient suivi l'Heure Enfantine ? Les nouvelles, peut-être pas, car son petit visage n'exprimait pas, grand-chose. Mais il devait connaître Grif Griffin. Et les signaux secrets de Grif Griffin !

Mariot dit durement :

- Finissez votre café et partons d'ici.
- Vous ne voulez plus que je téléphone ? chuchota Eve.
- Non, ça ne servirait à rien, grommela-t-il.

Elle vit ses yeux de bête traquée se poser sur l'enfant.

Puis il parla d'une voix basse et rapide :

- Un coup de téléphone lui donnerait l'éveil. Je crois qu'elle est là-bas. Ce que vous avez dit au sujet de la famille était juste. Alors, nous allons partir pour San Diego.

- Mais ...

- On ne l'a pas- retrouvée ici, continua-t-il sur le même ton. Si elle était en ville, ça se saurait déjà. D'ailleurs, même si elle y est, les flics ne la laisseront pas demeurer dans son appartement.

Eve avala sa salive. C'est vrai, pensa-t-elle.

- Mais vous, vous avez le nom et l'adresse de la tante, que les autres ignorent, poursuivit Mariot, Et elle ne s'attend sûrement pas à me voir là-bas. (Il serra les mâchoires.) Il faut que j'y arrive. C'est elle qui doit payer ! Finissez votre café.

Eve songea : *Tout à l'heure, il était prêt à me, tuer, maintenant, il ne veut pas me priver de mon café.*

Elle se dit qu'elle ne pouvait repartir sur la route en compagnie de cet homme, que cette tension ne pouvait plus durer. Combien de temps allaient-ils encore rester, dans ce restaurant ? Une minute ? Quelques secondes en tout cas.

Alors, quel signal donner au seul être humain qui faisait attention à elle, un enfant ? Elle ne se rappelait pas le code employé par Grif

Griffin. Elle avait cru le savoir par cœur et, soudain, il s'était effacé de sa mémoire. Elle se souvenait que d'un seul signal. Celui dont elle avait parlé à Frances. Se tapoter les dents signifiait : J'ai des nouvelles pour vous.

Elle reposa sa tasse, fit une grimace qui lui découvrit les dents, leva la main droite, fit claquer l'ongle du pouce contre les dents de devant.

- Trop chaud, murmura-t-elle, sans oser regarder l'enfant.

Mariot ne bougea pas. Lui non plus n'osait pas regarder l'enfant. Un petit garçon. De l'âge de Danny. Mariot gardait les yeux fixés sur le comptoir. Cela donna à Eve une chance d'agir.

Mais elle ne se rappelait aucun autre signal de Grif Griffin. Il y en avait eu un, le jour même, qui indiquait le danger. Mais lequel ? Eve avait oublié. Et le temps passait.

Elle jeta un coup d'œil à l'enfant et joignit les mains vers le ciel. Ça, ce n'était pas un signal dans le code de Griffin ; c'était le geste immémorial du suppliant qui appelle au secours. Un enfant des temps modernes - il observait Eve avec intérêt, cette fois - comprendrait-il ? Ce petit garçon avait-il jamais prié dans sa vie ?

Elle ne sut pas s'il avait reconnu le message. Desserrant les mains, elle reprit sa tasse. Tout en buvant elle leva la main gauche et du pouce, derrière son oreille désigna la cabine téléphonique.

Téléphone, mon petit, appelle quelqu'un !

Même si l'enfant n'avait jamais prié il devait savoir ce qu'était un téléphone.

Mais elle n'osait plus le regarder. Elle aussi baissa les yeux vers le comptoir, songeant que tous deux avec leurs regards fixes, devaient ressembler à de misérables pécheurs.

Mariot dit :

- Je ne peux pas attendre davantage. .

Quand elle releva les yeux, l'enfant avait disparu.

* * *

. Le nom du petit garçon était Gino. Il quitta le restaurant par la porte du fond. Inutile de parler à son oncle, le cuisinier. Oncle Joe était un

grognon : il travaillait trop dur, disait Papa. Mais Gino habitait une maison dans une rue latérale, à deux pas du parking, et son père était dans la cour, à regarder ses pétunias déjà fanés. Une bande de lumière filtrant par la porte de la maison les éclairait lui et le jardinet.

- P'pa ! J'ai quelque chose à te dire.

- Ah ! Te voilà mon petit ! Il est temps, je te cherchais partout.

- P'pa, y a une institutrice de mon école qui était dans le restaurant avec un monsieur. Et elle a besoin qu'on l'aide.

- De qui parles-tu, Gino ? demanda le père en passant affectueusement la main dans la chevelure sombre de l'enfant.

- C'est une institutrice, je te jure, P'pa. Et regarde, elle a fait comme ça, je te jure.

- Ah ! Tu as rêvé, comme d'habitude. Allons, rentre.

- Non P'pa, dit Gino d'un tel ton que le père l'attira à lui jusqu'à ce que son visage solennel fût en pleine lumière.

- Enfin, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? demanda-t-il, mi-sérieux, mi-plaisantant.

- Elle voulait attirer mon attention, dit Gino. Je le sais.

Il ne pouvait en quelques minutes mettre son père au courant des exploits de Grif Griffin. Ce n'était pas possible.

- P'pa ! cria-t-il. Je crois que le type la menaçait d'un revolver.

- Ah ! Gino !

Détendu, le père se mit à rire, montrant ses dents blanches.

- P'pa, si on ne fait rien et qu'il arrive quelque chose ... Hein, dis, P'pa ?

Le père sentit que la petite épaule tremblait sous sa main et se mit à réfléchir. L'enfant parlait sérieusement, même s'il se trompait. Et aux yeux de l'enfant, le père représentait la force, la sagesse, le secours. Il ne voulait pas avoir l'air de se moquer de son fils. Il était normal qu'un gosse demande l'aide de son père, songea-t-il avec fierté.

Donc, pour ne pas heurter Gino, il répondit :

- Je vais aller jusque là-bas, O.K. ?

Il perçut un léger soupir de soulagement, puis Gino le tira par la manche.

- P'pa, si ce type a un revolver, faudrait que tu appelles la police, tu ne crois pas ? Je crois que c'est ce que la dame voulait, que j'appelle la police. Et, en tout cas, il ne faut pas qu'il t'arrive quelque chose à toi, P'pa.

Le père lut l'amour dans le regard de son fils.

- Nous allons jeter un coup d'œil là-bas avant d'appeler la police, dit-il. Peut-être qu'il n'y a rien à craindre, mon petit. Tu n'as pas vu le revolver, si ?

- Non, répondit honnêtement Gino.

Ils marchaient le long de la rue et devant eux brillaient les lumières du restaurant. Le parking était presque vide. Et le père songeait : « Les gosses ont parfois de drôles d'idées, mais je vais parler un moment à Joe et Gino sera content.

- C'était un homme robuste et trapu, d'humeur paisible. Il marchait dignement, comme marche un sage, sans se hâter ...

* * *

Mariot paya le barman et, de sa main gauche, aida Eve à descendre du tabouret ; il se mit à sa droite, afin qu'elle fût toujours sous la menace du revolver.

Mariot avait les nerfs brisés, lui aussi. Il ne se sentait pas capable d'effectuer le long trajet jusqu'à San Diego. Peut-être la vision, du petit garçon avait-elle ranimé ce complexe de culpabilité qui était prêt à le détruire. Bien qu'il le niât, ce complexe n'en existait pas moins. Il ne pouvait le contenir que par la violence. Quelque part sur la route ses nerfs le lâcheraient. Il s'effondrerait complètement ou bien il aurait recours à la violence. Et la violence s'en prendrait à Eve, même si celle-ci n'était dans l'esprit de Mariot, qu'un bouc émissaire.

Eve ouvrit la porte du restaurant. Ils sortirent. Et elle aperçut deux silhouettes sur le trottoir, un homme et un petit garçon. Mariot les avait peut-être vus aussi, car il heurta avec le revolver l'omoplate d'Eve.

- Avancez vers la voiture, commanda-t-il d'un ton rogue.

Maintenant, il était pris d'une hâte fébrile. Eve marchait à petits pas hésitants et faillit trébucher.

Le père s'immobilisa, posant sur son fils des mains protectrices.

- Les voilà qui s'en vont, dit Gino.

- Chut ! fit le père.

Il regarda ce couple qui avait certainement un air coupable, la jeune femme marchant péniblement. L'homme se tenant trop près d'elle, dans une attitude bizarre. Il les vit monter dans une voiture et, cette fois, il éprouva une certaine inquiétude. Pas assez pour appeler la police, mais tout de même, c'était vrai qu'il y avait là quelque chose de louche ! Le père se devait d'agir sagement aux yeux de son fils, mais que fallait-il faire ?

- Allez, partons dit Mariot.

En se glissant derrière le volant Eve savait que le petit arçon avait compris (Oh ! L'intelligent petit garçon !) et elle reprit espoir. Elle pensa : *Je ne veux pas repartir dans cette voiture, je ne veux pas me perdre à nouveau. S'il veut me tuer, qu'il me tue ici ! Il en a eu cent fois l'occasion et ne l'a pas fait.*

Et elle braqua toute sa volonté contre celle de Mariot. Des phares illuminèrent soudain cette partie obscure du parking et une voiture qui venait de la rue avança lentement.

- On va prendre une rue latérale, dit Mariot. Impossible de tourner à gauche sur la route côtière.

Eve avait mis le moteur en marche. Elle regarda par-dessus son épaule. Elle sut que Mariot, instinctivement, avait fait de même. Et elle fut prête à aller de l'avant. Il lui fallait attendre que l'autre voiture, venant en sens inverse, fût passée. Mais sa main gauche se glissa sous le tableau de bord et actionna le bouton qui relevait le capot. Au même instant, elle appuya vigoureusement sur l'accélérateur. La voiture bondit en avant, Mariot fut déporté de son siège. Le capot se releva brusquement au moment où la voiture faisait un saut et la partie antérieure du véhicule béa comme une gueule de crocodile. Mariot poussa un cri. Eve ne pouvait rien voir, à cause du capot relevé. Mariot non plus. Alors, à l'aveuglette, elle alla contre l'autre voiture. Les pare-chocs furent violemment heurtés.

- Oh ! Je suis désolée ! s'écria Eve, je suis désolée !

Elle avait la chair de poule. Mariot tirerait-il ? Ou allait-il s'enfuir dans la nuit ? Elle espérait ...

Il ne s'enfuit pas et ne tira pas non plus. Ses doigts durs s'enfoncèrent dans la cuisse d'Eve et le revolver pointé vers son cœur ne tremblait pas. Il avait le front moite, les yeux cernés, profondément enfoncés dans les orbites.

Il dit :

- Ne vous inquiétez pas, c'est moi qui parlerai. Ne vous énervez pas, nous nous en tirerons.

Eva songea, stupéfaite : *Il n'a donc pas compris que j'avais levé le capot exprès ?*

Non, Mariot semblait considérer l'événement comme un accident fâcheux pour tous les deux. Il était exténué : seule sa volonté d'accomplir son crime le faisait continuer d'agir.

Du coin de l'œil, Eve vit l'homme et le petit garçon tourner au coin du restaurant. Ils n'étaient pas venus voir la petite collision, ce qui eût été naturel. Ils étaient rentrés dans le restaurant. Donc, il y avait bon espoir ...

Le conducteur de l'autre voiture était près d'Eve, criant la phrase habituelle : « Vous ne pouvez pas regarder où vous allez, non ? »

Il avait un visage rond et lisse. Sa bouche avait une moue indignée.

- Ce n'est la faute de personne si le capot s'est relevé, dit Mariot. Ne vous énervez pas, il n'y a pas grand dégât, si ?

L'homme alla poser un pied sur le pare-chocs avant, quelque chose se dégagea avec un bruit de métal.

- Ce n'est pas, grave, hein ? fit Mariot. Ça vous ennuerait de fermer ce capot, monsieur ?

- Le comble ! s'exclama le gros homme, le comble !

Mais il ferma le capot d'un geste rageur.

- Reculez, reculez ! cria-t-il d'un ton furieux.

Eve obéit.

- En quel état sont nos phares ? demanda Mariot.

Le gros homme lui jeta un regard aigu comme pour dire : « Pourquoi ne pas aller voir vous-même ? »

- Avance, ma chérie, cria-t-il à sa femme et il alla se poster devant la voiture de Frances tandis que la sienne progressait par saccades. Puis il revint vers Eve.

- Votre nom, votre adresse, le numéro de votre permis et le nom de votre assurance, fit-il d'un ton tranchant. Je vais vous donner les miens.

Il avait un carnet et un crayon.

- Mais c'est vous la coupable, ne l'oubliez pas.

- Laissez les compagnies d'assurances, dit Mariot, avec une fébrile impatience. En quel état sont nos phares ?

L'homme le foudroya du regard.

- Ils sont O.K., grommela-t-il, mais j'ai bien envie de les démolir. Alors, madame ?

Eve dut parler.

- Je ... je n'ai pas de crayon, balbutia-t-elle. Et je n'ai pas mon permis avec moi, continua-t-elle d'un ton de panique - le permis se trouvait dans le portefeuille qu'elle avait jeté sur la route. Un coup de veine ? Ou le contraire ? - Je suis navrée. J'étais énervée ...

- Pas de permis, tiens ! Et vous êtes assurée ? C'est votre voiture ?

- Oui, oui, je suis assurée ... à la Farmers, dit-elle à l'étourdie.

- Votre nom ?

- Frances Connor.

Il l'inscrivit.

- L'adresse ?

- 115, Plum Terrace.

- Vous conduisez sans permis, hein ? fit-il d'un ton hargneux. Bon sang, je regrette qu'il n'y ait pas un flic dans les parages !

Eve pensa : *Il y en a des flopées juste au coin de cette rue.*

- Elle n'a pas dit qu'elle n'avait pas de permis, intervint Mariot. Elle ne l'a pas sur elle, c'est tout.

- Ah ! Oui ? J'ai déjà entendu ça quelque part.

Ce gros homme contourna la voiture. Planté sur ses jambes écartées, il copia le numéro de la plaque minéralogique. Mariot jura tout bas. L'homme prenait tout son temps.

Du restaurant, le cuisinier et le père de Gino observaient la scène par une ouverture dans le mur. Le petit garçon demanda :

- Qu'est-ce qu'ils font. P'pa ?

- Tu n'as rien remarqué de bizarre à leur sujet, Joe ? demanda le père.

- Je ne les voyais pas. Le gosse est cinglé. Harvey n'a pas vu de revolver.

- C'est Miss Ames, dit Gino. Je la connais et elle me connaît aussi. Elle a fait ça, regardez.

Il joignit les mains dans le geste de la prière.

- Et elle a fait autre chose.

L'enfant hésita. Pouvait-il en quelques mots expliquer Grif Griffin à ces deux grandes personnes ?

- Qu'en penses-tu, Harvey ? demanda le père.

Harvey, le barman, s'exclama :

- *Miss Ames !*

- Oui, elle est professeur dans mon école, dit Gino.

- Écoutez ! reprit le barman, on ferait mieux d'avertir la police ! Il y a un type qui veut lui faire son affaire. Je l'ai entendu dire. Et les flics la cherchent partout !

- Dépêche-toi de les appeler ! dit le père.

Il prit son fils par l'épaule et l'attira contre lui. Un père ne doit jamais décevoir son enfant. Fallait-il qu'il essaye d'arrêter cet homme ? Cet homme armé ? Serait-ce là faire preuve de sagesse ?

Dans le parking, le gros homme finissait de copier le numéro de la voiture. Il s'écarta.

- Allons-y, dit Mariot à Eve.

Elle obéit. Personne ne semblait devoir lui venir en aide.

* * *

Le lieutenant Lord monta dans la voiture de police soixante secondes après réception du message.

- La sirène, chef ? demanda son compagnon.

- Non, ne les effrayons pas.

Ça ne sera pas facile, songea Lord. L'homme était armé, la jeune fille lui servait de bouclier. Parfois, un policier n'avait qu'une seule solution. Mais laquelle serait-ce ?

* * *

- Frances, dit Geoffrey d'un ton résigné, si votre voiture s'était trouvée si près de l'appartement d'Eve, la police l'aurait sûrement vue ?

- Vous avez sans doute raison, concéda tristement Frances. Si nous téléphonions ?

Elle se sentait lasse et vieille.

- Où y a-t-il un téléphone ?

Frances scruta la nuit.

- N'est-ce pas un restaurant, là-bas ?

Geoffrey aperçut le bâtiment, au coin de la rue. Il avait l'impression de ne plus pouvoir endurer ce cauchemar, ces recherches éperdues dans les rues de la ville. Ce serait folie de continuer cette poursuite. Ce n'est pas ainsi qu'on retrouverait Eve. L'espérer était absurde. peut-être la vie était-elle pleine de coïncidences heureuses, de hasards, incroyables. Mais ce n'était jamais à vous qu'ils arrivaient.

Non. Eve était perdue. Abandonnée à la violence, à la folie. Peut-être, en, téléphonant, apprendraient-ils quelque affreuse nouvelle.

- Entrons dans un café, dit Geoffrey. J'ai besoin de boire quelque chose.

* * *

Eve appuya sur le démarreur. La sortie, vers la rue latérale, était à sa gauche. Et soudain, elle aperçut la décapotable de Geoffrey, la tête nue de Geoffrey sous le réverbère et la nuque argentée de Frances. Sûrement ils allaient reconnaître la voiture de Frances si elle les croisait ! Mais en voyant Eve, ils crieraient son nom ...

De toute façon, elle ne pouvait s'arrêter. Mariot avait les nerfs tendus. Le revolver touchait presque le sein gauche d'Eve. Elle ne pouvait changer de direction. Que faire, sinon avancer ? Geoffrey pousserait un cri et le revolver tirerait ...

Brusquement, le gros homme se mit à hurler :

- Je vais appeler la police !

- Arrêtez, dit Mariot à Eve. Et au gros homme :

- Qu'est-ce qui vous prend ?

Dans la rue, la décapotable passa. Ses occupants ne se retournèrent pas, ne jetèrent même pas un coup d'œil au parking sombre, ne prêtèrent aucune attention à la discussion qui s'y déroulait. Le gros homme avait passé la tête par la portière d'Eve.

- Elle ne s'en ira pas comme ça, sans permis ! gronda-t-il. Pour qui se prend-elle ? Elle ne sait pas qu'il y a une loi ?

- Ah ! N ... de D !...

Mariot vibrait comme une corde trop tendue.

- Vous avez un permis, monsieur ? Alors, prenez le volant vous-même, sinon rappellerai la police. Et j'ai votre numéro ... C'est tout de même un comble !...

- Avancez, dit Mariot à Eve. Cet imbécile ...

- Je suis un imbécile, à présent ! rugit le gros homme. Eh bien, nous allons voir ça ! Qu'est-ce qui vous prend de conduire sans permis !

Le visage de Mariot était noir de colère. Il remua la main droite et Eve pensa : *Il va tuer cet homme.*

- C'est à cause de sa main, balbutia-t-elle. J'ai été obligée de conduire parce qu'il s'est blessé à la main, vous ne voyez pas ?

- Vraiment ?

Le regard du gros homme se posa sur le pansement.

- Ouais, glapit Mariot, et cette dame ... (Sa voix s'étrangla.) Je vais conduire si vous y tenez. Et maintenant, allez au diable !

- Écoutez, je regrette ...

Mais Mariot prenait déjà la place d'Eve qui eut l'impression que, cette fois, la décision lui échappait pour toujours. Mariot saisit les leviers de commande et poussa gauchement sur le démarreur de sa main bandée. La droite reposait sur le siège, en faisant un angle bizarre, car elle était toujours crispée sur le revolver.

De nouveau, la voiture s'ébranla. Où iraient-ils, cette fois ?

Une voiture de police surgit brusquement. Eve vit le lieutenant Lord, qui la connaissait bien. Il allait crier « Miss Ames ! » et elle allait mourir. Car, trompé et trahi en un sens, Mariot ferait le geste irréparable qu'il souhaitait tant accomplir.

Elle pensa : *Il ne faut pas qu'il me tue maintenant. Alors qu'il est exténué, prêt à s'effondrer, alors qu'un petit moment de détente l'empêcherait peut-être de devenir un assassin.* Elle ne ressentait aucune peur, mais une profonde tristesse. Elle posa la main gauche sur le volant et dit :

- Si vous tournez bien à gauche, nous y arriverons. Je vais vous aider. Avancez toujours.

La voiture se mit à rouler et Mariot fit confiance à Eve.

Car elle lui avait dit la vérité : elle aussi voulait fuir.

Ensemble, ils tournèrent le volant. La voiture pivota. D'un mouvement instinctif, la main droite de Mariot se leva pour tenir le volant.

Quand Eve vit le revolver se braquer vers le pare-brise, elle comprit que le moment était venu d'agir. Des deux mains, elle saisit celle qui tenait le revolver et la cloua de toutes ses forces contre le rebord du volant. Continuant de tourner la voiture alla heurter une maison d'angle.

Le lieutenant Lord, qui s'était bien gardé de crier un nom, bondit avec légèreté hors de sa voiture, passa la main par la vitre baissée de l'autre

véhicule, tira le frein, tout en tenant Mariot en respect avec un revolver qu'il avait dans l'autre main. Puis il dit paisiblement à Eve :

- Tout va bien ?

Mariot s'était recroquevillé sur son siège.

- Oui, ça va, répondit-elle. Mais, je vous en supplie, prenez soin de lui !

Son regard rencontra celui du lieutenant. La robuste main de Lord palpa déjà le bandage dissimulant le revolver.

- Restez tranquille, Mariot, dit-il. On ne vous fera pas de mal.

Puis, de la même voix douce :

- Descendez, Miss Ames.

Mariot tourna la tête.

- Miss Ames ? fit-il, presque poliment, comme si l'on venait de les présenter, ou comme s'il avait depuis longtemps su à quoi s'en tenir. Il était vidé de toute énergie.

- Mais c'est déjà arrivé à d'autres ! lui cria Eve presque avec tendresse. Et les gens l'ont supporté. Il se passe des choses épouvantables sur cette terre. D'autres que vous ont laissé traîner un revolver chargé et vu leurs enfants mourir !

- C'est ce qui m'est arrivé, dit-il avec calme.

Lord dit :

- Descendez, Miss Ames, nous allons nous occuper de lui. On ne lui fera aucun mal ...

* * *

Ils se trouvaient dans l'appartement d'Eve.

- Jamais je ne me suis senti aussi désespéré, déclara Geoffrey, les yeux rouges de fatigue. Eve, je me demande comment vous n'avez pas poussé des hurlements en apercevant cet homme.

- Si nous avions su un peu plus tôt que vous étiez dans la voiture, nous aurions pu écourter votre supplice, dit Lord.

- Je ne sais pas, répondit Eve. Il aurait tué quelqu'un. Il a fallu du temps pour" ... pour venir à bout de lui.

Geoffrey fronça les sourcils. Mais le lieutenant hocha la tête.

- Sa femme va mieux, n'est-ce pas ? demanda Frances qui était assise, la jambe de nouveau allongée Sur une chaise.

- Je crois que c'est surtout moral chez elle, mais elle s'en tirera.

- Pauvres gens ! murmura Frances.

- Moi, je ne les plains pas tellement, dit sombrement Geoffrey. A-t-on idée de vouloir tuer les gens comme ça ? Il va rester sous les verrous, j'espère ?

Il avait l'air furieux. Toute cette histoire l'avait profondément secoué.

Le lieutenant ne répondit pas. Il se tourna vers Eve.

- Vous étiez sur la corde raide. Vous vous en êtes bien tirée. Rudement bien.

- Et vous, vous ne m'avez pas appelée par mon nom.

Ils semblaient se comprendre à mi-mot.

- Pur réflexe. Je ne savais pas qu'il vous avait prise pour Miss Connor. Mais quand on a affaire à un homme armé, crier n'est jamais prudent. Un revolver, c'est nerveux, dit le lieutenant en souriant. Et il faut parfois arriver jusqu'à ce qui se trouve *derrière* le revolver. Vous avez été épatante !

- Oh ! C'est une dure-à-cuire, affirma fièrement Frances.

- Quelle terrible aventure ! soupira Geoffrey.

Les yeux du lieutenant clignèrent. Il se leva et se dirigea vers la porte.

- Lieutenant Lord ?

- Qui, Miss Ames ?

- Qui a donné mon signalement aux services de la radio ?

- Mais ... moi.

Il avait rougi.

- Apparence soignée murmura Eve, songeuse.

- J'aurais voulu dire douce, reprit-il un peu embarrassé, mais je ... je n'ai pas osé. Je regrette, si je vous ai déplu.

Leurs yeux ne se quittaient pas.

Geoffrey intervint :

- Eve, si la police en a terminé avec vous, je crois que ce qu'il vous faut, c'est une nourriture substantielle et de la musique douce.

Eve continua de regarder le lieutenant.

- De la nourriture substantielle et de la musique douce, murmura-t-elle. Quelle heureuse combinaison !

Et elle rougit.

Le lieutenant avait rougi, lui aussi.

- À bientôt, dit-il. Je n'ai pas ...

Il posa son regard sur Geoffrey, puis sur cette fille délicate et courageuse, qui n'avait pas perdu la tête, n'avait pas cédé, qui avait regardé le mal en face et l'avait vaincu - qui avait, de l'avis du policier, le genre de courage nécessaire dans notre monde.

- Je n'ai pas encore fini de vous ennuyer ... conclut-il, en bafouillant un peu.

- Je suis à votre disposition, lui assura doucement Eve. Bonne nuit, lieutenant.

- Ma pauvre Eve, vous devez être épuisée ! dit Geoffrey.

- Oh ! Taisez-vous une seconde, lui lança Frances, d'un ton sec.

Mais elle n'avait pas l'air fâché. Geoffrey ne comprenait pas très bien. Pour lui, cette terrible aventure était terminée. Ils allaient reprendre, tous trois, le cours de la vie normale. Il ne voyait pas ce qu'Eve y avait gagné. Eve s'était appuyée contre la porte. Elle ne paraissait pas fatiguée, mais radieuse.

- Les enfants ... dit-elle pensivement. J'aime tant les petits garçons ...

- Gino, bien sûr ... commença Geoffrey. Il a joué les héros, tout comme dans les magazines pour gosses, vous ne trouvez pas ?

Mais Frances dit d'un ton satisfait :

- Terry est un bon petit garçon ...

- Terry qui ? Vous m'avez perdu en route ! dit Geoffrey essayant d'être drôle.

Les deux femmes le regardèrent avec sur les lèvres un lointain sourire.

LA PAILLE

(Homicidal Hiccup)

par JOHN D. MACDONALD

Vous dites que vous avez lu la série d'articles du *Journal* de Baker City, sur la façon dont le maire Willison avait nettoyé la ville ?

Mon vieux, ces articles sont écrits pour les pigeons sauf votre respect, bien entendu.

Oh, je reconnais que la ville est nettoyée, maintenant - mais pas à cause de Willison. C'est un ballot. Il ne sait même pas comment Baker City a été nettoyée. Mais comme c'est un politicien, il est tout content de se mettre en avant et de s'en attribuer le mérite, naturellement.

C'est vrai, je sais exactement comment c'est arrivé, et ce n'est pas demain que vous verrez ça dans le journal, bien que je sois reporter. Payez quelques tournées de bourbon, et je vous raconte l'histoire - exactement comme tout est arrivé.

Vous avez entendu parler de Johnny Howard. Je ne prétends pas le comprendre, ou comprendre les gens comme lui. Peut-être qu'il leur arrive quelque chose quand ils sont petits, et, une fois grands, il faut absolument qu'ils dirigent tout.

Bel homme, en un sens. Grand, mince, bronzé. Mais ses yeux gris pouvaient vous transpercer comme rien et ressortir de l'autre côté. Il est arrivé en ville voici cinq ou six ans. Réformé, après avoir passé trois mois à l'armée. Le cœur, ou autre chose. Vingt-six ans qu'il avait, à l'époque. Élégant. Sam Jorio et Buddy Winski dirigeaient tout dans la ville à eux deux. Et Johnny Howard se mit à travailler pour Sam Jorio. Deux mois plus tard, le bruit court que ça n'allait pas très bien entre eux, et ça, dix jours avant que Sam Jorio, tout seul dans sa voiture, fasse le plongeon du haut de la falaise, juste au sud de la ville. Réduit à un petit tas de cendres. Personne ne put prouver que ce n'était pas un accident, mais on se posa des questions.

Le patron retiré de la circulation, Buddy Winski a essayé de prendre sa place et de rallier les gars de Sam. Mais il avait compté sans Johnny.

Il rencontra Johnny au bar du *Kit Club* sur Greentree Road, et Johnny

cassa sa bouteille de bière sur le bord du comptoir et transforma la figure de Buddy Winski en hamburger. Quand Buddy est sorti de l'hôpital, il a quitté la ville. Il n'y avait rien d'autre à faire. Tous ses gars s'étaient mis avec Johnny Howard.

En l'espace d'un an, avec Johnny, non seulement tout marchait comme sur des roulettes dans la ville, mais il avait, prospecté des domaines auxquels Sam Jorio et Buddy Winski n'avaient même pas pensé. Prenez un petit truc comme le billard. Les syndicats essaient toujours de se placer dans les villes de cette taille. Buddy et Sam avaient chacun leur salle. Pas Johnny. Il a fermé le billard de Sam et celui de Buddy, puis laissé les syndicats s'installer. Il leur a donné sa protection contre deux pour cent des tickets. Et il s'est fait plus de fric comme ça que Winski et Jorio n'en avaient jamais rêvé.

Autre chose. Pas de voitures voyantes pour Johnny.

Non, monsieur. Une vieille petite bagnole noire, avec une carrosserie en acier blindé, et des vitres en verre blindé. Ça, c'était Johnny. Pas de virées avec une bande de truands et une troupe de nanas à la redresse dans les boîtes, pas même dans les deux qui lui appartenaient. Johnny donnait toutes ses réceptions dans la suite du dernier étage de l'*Hôtel Baker*. Avec toutes les sortes de vins. Et de bons musiciens.

Et, bien entendu, Bonny ne le quittait jamais. Toujours la même nana. Bonnie Gerlacher, elle s'appelait. Bonny Powers, comme elle se faisait appeler.

Un mètre cinquante-cinq sur la pointe des pieds, avec les yeux couleur de l'océan, des cheveux auburn, et un châssis que tout le monde voudrait bien épingle au-dessus de son lit.

Dans les vingt-trois ans, mais en paraissant seize. Personne ne faisait du gringue à, Bonny. Sous peine de passer l'arme à gauche. Pas avec Johnny Howard.

Bon, les choses ont continué comme ça pendant plusieurs années, et je suppose que Johnny devait avoir des coffres dans toutes les banques du coin ; bourrés de aux petits biffetons. Johnny et Bonny. Il n'était pas con. Personne ne pouvait le toucher. Les estimations de ses gains annuels atteignaient environ un million et demi. Il payait des impôts sur les bénéfices des deux boîtes.

C'est tout. Les Fédéraux avaient longtemps fouiné dans ses affaires, mais sans rien trouver.

Comment il se maintenait au sommet ? En frappant tous ceux qui sortaient, du rang, si fort et si vite que ça vous en donnait la chair de poule.

C'est alors que Satch Connel est tombé malade ; le toubib lui a dit de prendre sa retraite et d'aller en Floride s'il voulait vivre plus d'une demi-heure.

Satch Connel avait une boutique près du grand lycée. Et il payait régulièrement son tribut à Johnny Howard. Les gars d'Howard lui fournissaient les machines à sous pour l'arrière-boutique, les joints pour les mêmes, des photos et des bouquins pornos. Des trucs comme ça. Je crois que Johnny Howard n'en tirait pas plus de trois cents tickets par semaine. Des haricots pour un gars comme lui.

Alors, Satch a vendu, et un certain Walter Maybree a acheté. Ce Maybree n'est pas de la ville, il s'amène avec ce liquide dans ses poches et il paye cash.

La semaine où il rouvre, il flanque dehors les machines sous, les joints, les bouquins et tout ce qui était prévu pour les mêmes. Vous comprenez, ce Maybree avait deux gosses à l'école, et ça lui donnait un point de vue différent de celui de Satch. Satch, lui, il s'en foutait.

Ce Maybree repeint la boutique dedans et dehors, il y a un juke-box, des tas de sodas sucrés au bar, et en moins de deux, ça devient comme une maison de jeunes dirigée par une église.

Johnny envoie quelques gars pour causer à ce Maybree, mais Walt Maybree, qui est assez costaud, les fout dehors illico. Si les choses en étaient restées là, peut-être que Johnny aurait passé l'éponge. Mais non. Maybree écrit une lettre au journal - et ce connard de journal la publie - où il racontait des trucs assez durs sur un certain gangster qui voulait lui faire vendre de la drogue et du porno aux gosses.

Les mecs à la redresse de la ville s'en vont parler à Johnny, et Johnny dit, de son ton tranquille :

- Maybree, il joue le jeu ou on lui fait passer le goût du pain.

Il faut que vous compreniez bien ce genre de déclaration. Une fois faite, il fallait que Johnny aille jusqu'au bout. Sinon, tous les petits minables de la ville se seraient imaginé qu'il perdait la main, ils auraient voulu reprendre leur indépendance, et toute l'organisation aurait été foutue.

Donc, étant donné son genre de boulot, une fois que Johnny Howard

avait fait une pareille déclaration, il était obligé d'agir exactement comme il avait dit.

Ça aurait dû être du gâteau, un coup de pétard tiré d'une voiture, ou une promenade à la campagne. Sauf que pas mal de citoyens commencent à en avoir marre de Johnny Howard, alors, ils vont voir Maybree et arrivent à le convaincre que ça chauffe pour son matricule. Tout de suite après, la femme et les gosses de Maybree quittent la ville sans laisser d'adresse, et le bruit court qu'ils reviendront quand il n'y aura plus de pet, et pas avant.

Walter Maybree installe un lit dans son arrière-boutique, comme ça, il n'y a plus aucune chance de le cueillir dans la rue. Tout un tas de citoyens obtiennent des permis de port d'armes avant que Johnny ait le temps d'aller trouver les flics pour les empêcher de les délivrer, et ils vont tous aider Walter Maybree à monter la garde.

Les affaires continuent comme devant, et Maybree a le visage tiré, sans qu'on en dise un mot dans le journal, tout Baker City sait ce qui se passe, et se range du côté de Maybree. Voilà le hic avec l'homme de la rue. Il se contente de rester sur la touche et d'applaudir, et ceux qui, comme Maybree, montent en première ligne sont rares comme le loup blanc.

Le coup de la bombe lancée d'une voiture en marche ne réussit pas trop bien. Les gars de la voiture étaient pressés, alors la bombe a rebondi sur le chambranle de la porte au lieu d'entrer par la vitrine. Elle a cassé les vitres en explosant, mais c'est tout. Au coin de la rue, la voiture a reçu un pruneau dans un pneu, foncé dans un réverbère, tuant le chauffeur. L'autre, en essayant de se tirer, a pris une balle entre les deux yeux.

Le lendemain, Johnny était vraiment dans le pétrin.

Son organisation était en train de se désagréger sous son nez, et, en ville, tout le monde rigolait parce qu'un minable vendeur de sodas lui tenait la dragée haute.

Je ne peux pas vous dire comment j'ai découvert la suite, mais toujours est-il qu'après avoir passé deux jours à réfléchir, voilà Johnny qui envoie un message à Madge Spain, qui s'occupe des maisons closes, il lui donne des ordres, et elle s'amène à l'*Hôtel Baker* avec trois de ses plus jeunes putes.

Johnny les examine de la tête aux pieds, mais elles ne font pas l'affaire parce qu'elles ont l'air trop dur, et qu'on aura beau les peinturlurer,

rien ne pourra les faire ressembler à des lycéennes. Il y a trop longtemps qu'elles ont quitté l'école.

Mais il sait que son idée est bonne, et il la rumine sans arrêt. Il a la came qu'il lui faut par Doc Harrington, un de ses gars, qui est un genre de toubib amateur. Toute la méthode est au point, mais personne pour l'appliquer.

Bonny s'inquiète à son sujet, et, finalement, elle arrive à le faire parler. Il lui expose son plan, et elle dit que tout ça, c'est très simple. C'est elle qui ira.

Il faut bien comprendre qu'à leur façon, ils s'aiment.

Johnny en est malade de penser que sa nana va tuer quelqu'un, parce que ce n'est pas un boulot de femme. Et sans doute que, en temps normal, Bonny n'aurait jamais pensé à tuer personne, mais parce que c'est son Johnny qui est dans le pétrin, elle ramperait toute nue sur des charbons ardents pour l'en tirer.

Le plan n'est pas mauvais. Dès que Maybree sera mort, tous les ennuis de Johnny disparaîtront avec lui. La façon importe peu, pourvu qu'il meure.

Doc Harrington s'est procuré du curare. C'est un poison d'Amérique du Sud, et on s'en sert chez nous, à petites doses, pour calmer les convulsions quand on fait des électrochocs. Il paralyse les muscles. Une gouttelette dans le sang, et le cœur s'arrête. Pof ! Rapide comme une balle.

Les gardes du corps qui protègent Maybree pendant les heures de travail surveillent les types patibulaires qui pourraient expédier Maybree par la voie directe. Mais Johnny Howard se dit qu'ils ne feront pas attention à une lycéenne.

Pendant les deux jours qui suivent, Bonny s'exerce à tirer à la sarbacane, avec une paille et les petites flèches qu'il a fabriquées. Elles tiennent juste dans une paille. Une aiguille à un bout, un morceau de papier à l'autre, et elles volent droit.

Walt Maybree sert lui-même derrière son comptoir. L'idée, c'est que Bonny entre, déguisée en lycéenne, avec une petite flèche au curare dans la main. Elle s'assied au comptoir, introduit la flèche dans un chalumeau, le porte à sa bouche, et souffle, expédiant la fléchette dans la main de Maybree, ou, mieux encore, dans sa gorge.

Quand il s'effondre, elle sort avec la foule.

Sans doute que Bonny avait bien ri et plaisanté en s'exerçant à tirer ses fléchettes sur la cible en bouchon de leur suite. Sans doute que Johnny avait blagué aussi, mais ni l'un ni l'autre n'avait dû trouver la situation très drôle. Pour Johnny Howard, c'était bien d'effacer la concurrence avec une giclée de plomb, mais envoyer sa nana refroidir un mec avec un joujou, c'était une autre histoire.

De toute façon, les pressions sur Johnny augmentaient tous les jours, ses gars commençaient à murmurer, et ce n'était qu'une question de temps avant que l'un d'eux joue les héros et le refroidisse.

Au jour prévu, Bonny quitta l'hôtel, avec sa robe noire, ses hauts talons, ses magnifiques cheveux roux coiffés en pyramide, pour gagner la chambre qu'elle avait louée près de l'école. Enveloppée dans du papier hygiénique, la fléchette à la pointe empoisonnée était dans une petite boîte, dans son sac. Elle portait une valise.

La robe noire épousait étroitement les courbes de Bonny. Elle l'enleva, ainsi que ses bas et ses chaussures à hauts talons, leur substitua des mocassins plats, une jupe en tweed un peu trop courte et un vieux pull déformé. Elle fit tomber sur ses épaules ses magnifiques cheveux roux et noua un foulard sur sa tête.

Elle avait apporté des livres de classe. Elle les sortit de la valise, les prit sous son bras, et regarda dans la glace. Puis, lentement, elle sourit. Bonny l'écolière. Mais elle était trop maquillée. Elle se démaquilla et se remaquilla très légèrement. C'était mieux.

Elle avait les lèvres décolorées, les genoux comme de la gelée et des palpitations. Aucune femme ne peut sortir pour commettre, un meurtre de sang-froid sans qu'il se passe quelque chose en elle.

Encore un détail à ne pas oublier. Elle prit le grand sac qu'elle laissait derrière elle, en sortit le flacon plat que Johnny lui avait donné deux ans plus tôt, et le porta à ses lèvres. Le whisky la brûla comme du feu, mais la calma. C'était ce qu'il lui fallait.

Le chronométrage était parfait. Elle quitta la chambre, avec ses livres, et marcha jusqu'au lycée. Elle y entra, et, comme elle arrivait au milieu du hall, la cloche de midi sonna, les portes s'ouvrirent, et tous les couloirs s'emplirent de jeunes.

Bonny se sentit toute drôle, jusqu'au moment où elle s'aperçut que personne ne faisait attention à elle. Elle traversa le bâtiment, et ressortit par l'autre porte, perdue dans la foule qui se précipitait chez Walt Maybree.

Entre le pouce et l'index de sa main droite, elle tenait fermement sa petite messagère de mort.

Le whisky lui réchauffait l'estomac, et elle faisait attention de ne pas souffler dans le nez de quelqu'un. Elle arriva trop tard pour avoir un tabouret au comptoir, alors elle attendit sagement, et tout en attendant, pensa à Johnny Howard. C'est la pensée de Johnny qui lui donnait le courage de continuer.

Dès qu'il y eut un tabouret vacant, elle s'y jucha, posa ses livres sur le comptoir, écarquilla des yeux innocents, et, d'une voix plus aiguë que d'habitude, commanda ce qu'elle avait entendu commander par les autres : un frappé spécial.

Elle choisit un chalumeau dans le distributeur à côté d'elle, le débarrassa de son papier, et attendit. Maybree était à l'autre bout du comptoir, ce fut un jeune boutonneux qui lui prépara son frappé et le posa devant elle. Il était « spécial » en effet. Avec deux sortes de glaces, une poignée de malt et un œuf.

Bonny trempa sa paille dans son verre, aspira la mixture épaisse et sucrée. Elle ne quittait pas Maybree des yeux. Il amorçait un retour de son côté. Elle pinça sa paille pour la rendre inutilisable, en choisit une autre, et la débarrassa de son papier. D'un geste preste et exercé, elle glissa la fléchette dedans, pointe en avant.

Elle la porta à ses lèvres.

Maybree vint se planter devant elle, immobile, les mains posées sur le bord du comptoir.

C'est alors qu'il regarda la très jolie lycéenne aux yeux couleur de l'océan. Il entendit un bruit bizarre, les yeux couleur de l'océan devinrent vitreux, et, bouche bée, il la vit tomber à la renverse, sa jolie tête frappant le carrelage avec un bruit sourd, ses magnifiques cheveux roux s'échappant du foulard qui s'était dénoué. Elle était morte quand elle toucha le sol.

C'est pour cela que ça m'emmerde d'entendre le maire se vanter d'avoir nettoyé la ville. Merde, il n'aurait rien nettoyé du tout si Johnny Howard avait continué à diriger les choses. Quand le maire a commencé à faire le ménage, Johnny Howard n'était plus là, et c'étaient des minables qui essayaient de prendre sa place.

Ouais, Johnny Howard disparut le jour même de la mort de Bonny. Cinq jours durant, on ne sut pas ce qu'il était devenu. On le découvrit

enfin dans la chambre meublée où Bonny avait laissé ses affaires en partant à école. La propriétaire avait entendu un bruit bizarre. Ils trouvèrent Johnny, tournant en rond dans la chambre, à quatre pattes, se cognant de temps à autre la tête contre les murs. Il leur dit qu'il cherchait Bonny. Maintenant, il est interné dans un asile psychiatrique, où on lui fait des électrochocs, mais il paraît que ça n'aura jamais d'effet sur lui.

Et voilà. Bonny avait commis une faute. Une seule.

Vous comprenez, elle n'avait pas réalisé qu'en buvant une bonne rasade de whisky, suivie d'un frappé géant, elle avait signé son arrêt de mort. On retrouva la fléchette plantée dans sa lèvre inférieure : Impossible de mélanger whisky et frappé sans se déclencher une terrible crise de hoquet.

UN MUR PLEIN DE SOURIRES

(Paste A Smile On A Wall)

par JOHN KEEFAUVER

Maintenant, il laissait son regard s'élever, s'envoler, haut et fier, vers une fenêtre de la maison en direction de laquelle il marchait. Car là-bas, derrière ces vitres, dans cette chambre, l'attendait quelque chose de meilleur que le sommeil et de bien meilleur que des sourires collés sur le mur.

Au crépuscule, il montait la colline presque au pas de course, tournant le dos à la Baie de Monterey et à son boulot de plongeur dans un restaurant de Cannery Row. La dernière poêle lavée, la dernière casserole récurée, il avait émergé de la buée de vaisselle, et, avec un ou deux petits au revoir de la main, il était sorti en hâte de la cuisine ; la tête haute et essayant même de sourire, plongeant cuisiniers et serveuses dans l'étonnement. Dobby ne faisait jamais au revoir, vous comprenez ; Dobby ne relevait jamais la tête. Du moins ne l'avait-il jamais fait, jusqu'à la semaine précédente. Et tout le monde savait qu'il ne pouvait pas sourire.

Mais ils ignoraient tout du nouveau secret qu'il gardait dans sa chambre, quelque chose qui pouvait facilement vous transformer un homme. Il l'appelait Peggy Ann mais il savait qu'elle n'était pas vivante.

Tout le monde le connaissait dans Cannery Row, le Dobby, voûté, maigre dans son blue jean, allant invariablement De son pas lourd de chez lui au restaurant et retour, le regard toujours fixé par terre. Dobby, toujours tête baissée, toujours la tête penchée sur sa buée de vaisselle ou vers le sol ; seuls les assiettes, les plats, les casseroles et ses pieds pouvaient vraiment voir son visage, disait-on. Sans être bossu, il était le Bossu de Cannery Row, comme Quasimodo était le Bossu de Notre-Dame.

C'est ce qu'ils disaient tous.

Dobby était laid, son visage, grotesque. Une bassine d'eau bouillante sur le feu, un visage d'enfant levé vers elle, une petite main qui se tend, qui tire, et l'eau lui était tombée sur la tête et le visage. Hurllements. Seul le souvenir s'était effacé ; les cicatrices étaient

restées ; elles tiraillaient tout son visage, comme un masque de plâtre ou de verre, et il y avait longtemps, très longtemps, bien avant la trentaine qui approchait maintenant, qu'il avait renoncé à sourire - quand il essayait, c'était autre chose qui se produisait, quelque chose devant quoi les gens détournaient les yeux et s'en allaient précipitamment. Ils pensaient « Pauvre Dobby », mais ça ne les empêchait pas de s'en aller. Pas étonnant qu'il aimât son boulot de plongeur, disait-on ; la buée dissimulait charitablement son visage.

Le seul avantage que Dobby avait sur les autres, c'est qu'il n'avait pas besoin de se raser. C'est ce qu'on disait tout le long de Cannery Row.

Et le pire - pour lui et pour ceux qui s'éloignaient en détournant le regard -, c'est qu'eux *non plus* ne pouvaient pas lui sourire, à part le petit sourire sans conséquence, du genre qui ne compte pas. Dobby ne pouvait pas donner un sourire, ni en recevoir. Il avait même renoncé à sourire aux anges, pour lui tout seul.

Il avait appris à trouver ses sourires dans les magazines, dans les photos qu'ils publiaient ; au début, pendant des soirées entières, il restait assis dans sa chambre et contemplait tous ces sourires peints, les contemplant au point d'en user les pages. Mais il n'essayait jamais de sourire en retour ; ça ne lui semblait pas bien.

Puis, plus tard, il avait acheté une paire de ciseaux et s'était mis à découper les plus beaux sourires de ses journaux. Il les mettait - ses sourires - dans des petites boîtes qu'il avait recouvertes de papier rose, comme si c'était Noël. À les découper et les ranger dans des boîtes, il lui semblait que ces sourires lui appartenaient davantage, qu'il avait quelque chose à lui, comme les autres. Mais il ne parlait jamais de ce qu'il faisait à âme qui vive ; ça ne lui semblait pas bien d'en parler. Il était laid, mais il ne voulait pas qu'on pense, en plus, qu'il était dingue.

Et puis, quelques mois plus tôt, il avait eu une meilleure idée. Il avait pensé à quelque chose qu'il pouvait faire avec ses boîtes de sourires, quelque chose qui lui permettrait de les contempler plus facilement sans arrêt chaque fois qu'il était chez lui. Sans même en parler à sa propriétaire, il avait collé ses sourires sur tous les murs de sa chambre - toutes sortes de sourires, les grands et les petits et tous les intermédiaires, sourires d'hommes, sourires de femmes ; il avait même un sourire de cheval. Sur toute la surface du vieux papier peint, il les avait collés, et il avait une chambre pleine de sourires.

Mais il ne souriait toujours pas ; ça ne lui aurait pas semblé bien.

Quand sa propriétaire était enfin venue dans sa chambre et avait vu ce qu'il avait fait, elle en avait eu le souffle coupé et était devenue rouge de colère. Deux fois plus vieille que lui, elle était grande, plus grande que Dobby, corpulente, presque carrée, usée, veuve, endurcie par la vie, semblait-il à Dobby. Il avait peur d'elle. Il aurait déménagé depuis longtemps - mais la chambre n'était pas chère, elle en faisait le ménage, et, quand il s'y était installé, elle avait essayé de lui sourire, plus d'une fois, puis elle y avait renoncé. Maintenant, elle faisait comme tout le monde : elle détournait les yeux et s'éloignait.

- Dobby, avait-elle dit, il faut enlever tous ces papiers de sur les murs !

Papiers, avait-elle dit. Papiers, c'est comme ça qu'elle appelait ses sourires.

Il les avait décollés, très soigneusement, pour ne pas les déchirer. Et il les avait remis dans ses boîtes, ceux qui n'étaient pas abîmés. C'était triste, c'était moche, et, pour le coup, il aurait bien déménagé, sauf que ... enfin ... cette chambre, c'était son foyer. Tout le monde avait un foyer ; il avait bien le droit d'en avoir un aussi, non ?

Même maintenant que ses sourires avaient déserté ses murs et étaient revenus dans leurs boîtes roses, Dobby s'arrêtait toujours, de temps en temps, pour chercher des magazines à sourires dans les poubelles. En revenant du travail vers sa chambre de la vieille maison victorienne, il s'arrêtait et fouillait dans les poubelles.

Ce qu'il faisait un soir, quand il avait trouvé, derrière un grand magasin de Lighthouse Avenue, un mannequin qui souriait.

D'abord, il avait vu le sourire. Elle sortait d'une poubelle, et elle lui souriait. Il s'était approché et l'avait regardée, longuement regardée, et elle avait continué de sourire, elle n'avait pas pincé les lèvres en détournant les yeux, comme les autres.

- Hello ! dit Dobby, qui essayait un petit jeu.

Et, encore mieux, Dobby découvrit qu'il pouvait lui retourner son sourire, lui faire son sourire qui ne réussissait jamais à être un sourire, sans qu'elle détournât les yeux ou cherchât à s'en aller. *Elle continuait à sourire.* Elle souriait, souriait, souriait. Une grande poupée heureuse, voilà ce que c'était.

Mais le plus important, c'est qu'avec elle, il pouvait lui rendre ses sourires et ça lui semblait bien.

- Hello ! répéta-t-il, toujours jouant le même jeu.

Il savait qu'elle n'était pas vivante.

Oh ! Il en avait vu d'autres poupées - des mannequins - aux vitrines des magasins, et il avait bien vu qu'elles souriaient. Il s'arrêtait souvent pour les regarder, heureux de voir qu'elles étaient capables de sourire, jaloux aussi, et il avait trouvé ça agréable. Mais elles étaient différentes, celles des vitrines, toujours sur leur trente et un, fières, scintillantes, et neuves, impersonnelles, pour le public, quoi. Mais la poupée souriante qu'il avait trouvée, elle était froide et nue, avec une jambe cassée, toute seule dans une poubelle crasseuse, dans la nuit qui tombait, abandonnée.

Et elle lui souriait, à *lui* ; il n'y avait personne d'autre. À *lui* !

Alors Dobby l'emmena chez lui, la rentra en cachette dans sa chambre, meublée. Il sortit et lui acheta une robe, une robe rouge, et un chapeau; il acheta un O'Cédar tout neuf, le teignit en noir et lui fit une perruque. Puis il la posa debout, derrière la commode, dans un angle; comme ça, sa jambe cassée ne se voyait pas. Quand il partait le matin pour aller travailler, il la cachait dans son placard ; la propriétaire ne devait pas savoir. Et dès qu'il rentrait, le soir, il la sortait pour pouvoir lui sourire, et qu'elle lui sourie en retour. Il l'appelait Peggy Ann ; car il lui fallait un nom, c'est certain.

Tout le long de Cannery Row, les gens avaient remarqué la métamorphose de Dobby, mais ils ne savaient pas ce qui l'avait provoquée, et en quelques jours, qui plus est. Dobby n'allait pas le leur dire, leur parler de Peggy Ann la souriante, Tout le monde aurait ri - pas souri et pensé qu'il était dingue. Dobby semblait avoir plus de cran maintenant, tout le monde en convenait : il ne traînait plus d'un air furtif, en détournant les yeux ; il n'était plus aussi voûté en marchant, parfois, même, il levait les yeux du sol. Il ne rabattait plus si bas son chapeau sur son visage, vous comprenez, et même, il faisait bonjour de temps en temps. Et il pensait même à quitter son boulot de plongeur pour s'en trouver un mieux payé.

C'était bon, nom d'un chien - drôlement bon -, de retourner tous les soirs vers sa Peggy Ann, comme tout le monde, et, approchant de la maison, de regarder la fenêtre, fier, la tête haute.

Puis un soir, comme tous les autres soirs de la dernière semaine, il était rentré en vitesse et avait grimpé l'escalier si vite qu'il était hors d'haleine en arrivant à la porte. Il l'ouvrit en souriant - ça lui semblait bien maintenant de s'occuper - se précipita vers son placard, et regarda,

puis tâtonna, regarda, puis tâtonna encore et encore, et puis - laissant s'effacer ce qui restait de son sourire - il appela, encore et encore :

- Peggy Ann ?

Puis, plus fort :

- Peggy Ann !

Peggy Ann était partie.

Il entendit le pas lourd de la propriétaire monter l'escalier, mais il continua d'appeler Peggy Ann, de regarder sous le lit, regarder derrière la commode, dans le placard, en appelant :

- Peggy Ann !

- Je l'ai prise, votre Peggy Ann, si c'est comme ça que vous l'appellez, dit la propriétaire en avançant lourdement dans la chambre. Je l'ai prise et je l'ai jetée dehors. Et maintenant, c'est votre tour. Faites vos bagages, et partez.

Ces paroles s'enfoncèrent dans son cerveau comme un poignard.

- Garder comme ça une ... poupée-femme chez moi. Mais c'est immoral, c'est vicieux. C'est pervers !

Ces paroles furent comme un glaçon acéré s'enfonçant dans la tête de Dobby !

- Où est-elle ? Où est-elle ?

- Elle est dehors, dans la poubelle, qu'est-ce que vous croyez ? Et vous ne la ramènerez plus ici. Une pute, voilà ce que c'est, comme vous l'avez habillée, pour la garder dans votre chambre. Une pute ! Mais je l'ai bien arrangée, allez ! Peggy Ann, ça alors !

Dobby ne l'écoutait plus, il descendait l'escalier quatre à quatre, courait, ouvrait la porte en coup de vent, et se ruait vers le derrière de la maison, sans même regarder par terre une seule fois.

Il la vit avant d'arriver. Son visage écrasé sortait de la poubelle avec son sourire écrasé. Il s'arrêta devant elle, le glaçon pénétrant toujours plus avant dans son cerveau.

Il caressa les lèvres brisées et murmura :

- Peggy Ann.

Il caressa encore la bouche, essayant de la faire sourire.

Les lèvres s'effritèrent.

- Peggy Ann !

Du plâtre des lèvres lui resta au bout des doigts. Il ne savait pas que la propriétaire était derrière lui, quand elle prit la parole.

- Allez la rejoindre dans la poubelle, bon débarras ! Je l'ai démolie avec un marteau, pour être bien sûre.

Alors Dobby hurla et lança son poing de toutes ses forces. Il sentit le nœud dur de son poing s'écraser sur le visage de la femme vivante. Et, hurlant, il frappa, encore et encore ; il frappa jusqu'à ce qu'elle s'effondre, inconsciente ou morte.

Puis, avant de rassembler ce qui restait de Peggy Ann et de retraverser lourdement la cour en regardant par terre, il essaya de disposer les lèvres de la propriétaire en un sourire, pour lui et Peggy Ann - mais il échoua. Ça lui sembla bien.

Mais maintenant, la propriétaire ne pouvait plus sourire, elle non plus. Et, à yrepenser, cela lui sembla bien aussi.

MON DERNIER ROMAN

(My Last Book)

par MICHEL ET CLAYRE LIPMAN

Un silence étrange régnait dans la pièce. Même en pleine nuit, on aurait dû entendre quelque chose. Un craquement, un murmure, le crépitement du feu dans la cheminée, le klaxon d'un taxi.

Mes doigts s'affairaient à faire le nœud, mes yeux fixaient la jeune femme, muette et nerveuse, debout devant la bibliothèque. Son visage ravissant et pâle était parfaitement impassible. Ni horreur ni pitié. Pas même de la haine. Je me passai la corde autour du cou et resserrai le nœud de mes propres mains, qui tremblaient à peine. Trop serré. Je tirai dessus pour desserrer le nœud coulant qui m'étranglait. Une idée chassait toutes les autres dans mon esprit.

- Ce n'est qu'une question de secondes, Naida, dis-je, attentif à ne pas tomber trop tôt de la pile de livres sur laquelle j'étais penché. N'oublie pas ce que tu as à faire.

- Ne fais pas ça, Éric.

Sa voix était aussi impassible et inexpressive que son visage. Je n'étais jamais arrivé à deviner les pensées traversant son esprit tortueux. Naida ne pensait pas comme les autres femmes.

- Il le faut.

- Tu as toujours dit qu'il le fallait ... Je ne le crois pas. Tu ne fais ça que pour me torturer.

- Tu es puérile, Naida.

Une ombre de sourire adoucit un peu son visage. Timide ? Tendre ? Mona Lisa. Le sourire s'évanouit quand elle s'écria :

- Attends !

- Qu'est-ce qu'il y a ?

J'avais les lèvres sèches.

- Quelqu'un vient.

L'acier de la lame flamboya quand elle cacha le couteau derrière son dos. Des pas résonnèrent dans le couloir devant l'appartement, hésitèrent, puis continuèrent. Je la regardais, attendant implacablement. Avait-elle vraiment souri ?

- Ils sont passés, dis-je inutilement.

Elle ignore ma remarque.

- Est-ce que ça vaut bien la peine, Éric ?

Voix sans expression. Ne révélant rien de ses pensées. Je ne répondrai pas. J'attendrai juste un petit instant de plus ! Un instant ! À quoi pouvait servir un instant de plus passé debout sur une pile de livres, une corde autour du cou ? J'avalai ma salive. Ce fut dur, car le nœud s'était resserré tout seul. J'essayai mes mains moites contre mes cuisses. Une minute plus tôt, j'avais desserré la corde, et maintenant, de nouveau, elle me serrait trop. Une partie de mon cerveau, qui fonctionnait presque indépendamment de moi, se mit à chercher des mots et les ordonna en phrases. *Son esprit était comme un oiseau sauvage, affolé d'être en cage ...* Non, ça ne valait rien. *Son esprit, sur les ailes d'un oiseau sauvage ...* Mieux. J'allais retravailler ça, le peaufiner demain. Demain ? *Même à ses derniers instants, un homme fait encore des projets pour demain ; son rêve n'a jamais de fin.* Il fallait que je me rappelle cette phrase. C'était bon.

La corde. Peut-être que j'avais transpiré, et que le chanvre, ayant absorbé l'humidité, avait rétréci. Non, pas possible. Enfin, inutile d'attendre plus longtemps - il fallait en finir. J'avais un roman à terminer.

- Je suis prêt, dis-je.

Mes paroles sonnaient, sèches, raides. Je visualisai un verre d'eau. J'aurais un peu de répit si je demandais un verre d'eau. J'imaginai le liquide dans ma bouche assoiffée. *La déglutition, les mille aiguilles de la corde qui lui piquaient le cou, le choc du liquide froid descendant dans sa gorge brûlante ...* Non, je ne voulais pas un verre d'eau.

Je fixai la fille, qui attendait. Prête à attendre jusqu'à la fin des temps, avec une ombre de sourire - sourire froid et secret - sur ses lèvres rouge sang.

Mon esprit bouillonnait, lucide comme jamais. Mes perceptions étaient affinées et précises. Tout ce qui concernait Naida et la pièce était

comme gravé au burin dans les lobes sensitifs de mon cerveau. *Les flammes de la cheminée faisaient doucement luire les vieux cuivres. La brèche béante dans les rangées de livres, pleine d'ombre comme une blessure sanglante.* Mon bureau jonché de papiers, rebuts du roman auquel je travaillais, *Et la fenêtre,* disait cette autre partie de mon cerveau, *ouverte, comme pour inviter son esprit à s'échapper. À s'échapper vers un ailleurs où n'existait ni passé ni avenir.* Trop prétentieux. À oublier. À rejeter. Il y avait autre chose derrière les mots qui se bousculaient pour naître. *Fœtus étranges et maléfiques.* Pensées lourdes et amorphes qui remuaient et criaient, parlant de choses inintelligibles, grosses d'un rire surnois et indécent, Toujours au sujet de Naida.

J'avais fermé tous les hublots de mon esprit, mais maintenant les boulons sautaient, et les souvenirs revenaient à flots, étouffant mes sens. Je la regardai, son corps svelte pressé contre le mur. Même au repos, il y avait toujours en elle comme une impression de mouvement ; *mer grise et tranquille gonflée de courants invisibles ...*

Pourtant, elle avait toujours été ainsi. Je m'en étais aperçu dès notre première rencontre, au moment où le désir avait lentement commencé à battre en moi. Quand elle avait accepté, il n'y avait eu chez elle ni candeur, ni réticence, ni don ni refus. Souvent, je me disais que j'aurais dû m'en satisfaire, mais je n'y arrivais pas. J'avais conscience, même dans nos moments les plus intimes, de réticences secrètes, qui contredisaient l'ardeur de ses caresses. D'innombrables questions avaient traversé mon esprit, sans jamais recevoir de réponse. Pas une seule fois, au cours des mois que nous avions passés ensemble, je n'avais eu la révélation des pensées les plus secrètes, les plus profondes de Naida. Pas une seule fois elle ne s'était accordé le luxe de la colère ou de la rage, de la haine ou de la passion.

Pas même quand le bébé était mort.

Je suppose qu'elle avait souffert. Ses yeux, toujours lumineux, avaient été, un temps, assombris par le choc. Mais je n'en étais pas certain, parce que, bizarrement, elle avait pris du recul à mon égard. J'avais d'abord, pensé qu'elle me rendait responsable de la mort de Sunny. J'étais profondément absorbé dans le premier chapitre de mon dernier roman le jour où Naida était sortie, me demandant de jeter de temps en temps un coup d'œil dans la nursery. J'y étais allé, une fois. Mais plus tard, alors que j'étais plongé dans la scène entre Dora et Andrew cette scène dont les critiques avaient dit qu'elle était un chef-d'œuvre de réalisme brûlant - c'était arrivé. Ce fut affreux pour moi, mais ... Un véritable artiste ne peut pas être blâmé pour quelque chose s'étant

produit pendant qu'il était dans les affres de la création. Elle l'avait compris.

- Après une période de réserve mélancolique, Naida était revenue vers moi. Elle semblait plus proche. Elle s'efforçait de me plaire, de prévoir mes désirs, de me réconforter et me rassurer quand le cours de l'inspiration tarissait. Le génie créateur n'est pas donné à tout le monde. Ceux qui l'ont reçu en partage ont besoin d'une femme qui les comprenne et qui y consacre toute sa vie. Une femme comme Naida. Après tout, beaucoup de femmes pouvaient lui envier ce qu'elle avait ; une vie confortable, et un homme dont la stature littéraire grandissait de plus en plus. Elle n'avait pas à se plaindre de moi. Même quand l'inspiration tarissait, je restais raisonnablement monogame. Ma liaison avec Annette, c'est simplement parce que j'étais complètement désorienté par le choc de la mort de Sunny. Je l'avais expliqué à Naida, et elle n'avait pas fait d'histoires. « C'est normal », avait-elle dit, et je pensais que c'était là un bon exemple de sa tolérance et de sa compréhension.

Après ça, l'inspiration était revenue, et mon œuvre s'était épanouie. Jusqu'à ma période de sécheresse actuelle ; la pire que j'aie jamais eue. J'étais vide, épuisé, saigné à blanc. Un trou dans mon cerveau - comme le trou d'un beignet - chaque fois que j'essayais de réfléchir. Cette fois, je savais que j'avais été difficile à vivre. Mais elle avait tout accepté, avec une patience tranquille, tandis que je tapais et retapais mes pages copieusement raturées. Sa seule protestation, c'est quand je lui avais dit que, cette fois, il fallait que je me pendre.

- Non, je ne pourrais pas le supporter, avait-elle dit, sachant quel serait son rôle. Ne m'impose pas ça, Éric.

Mais j'avais insisté, et elle avait empilé les livres tandis que je rédigeais une note « À qui de droit ». Elle s'était procuré la corde, et avait affûté la lame, comme un rasoir. Elle m'avait prêté l'appui de son épaule tandis que je me mettais en équilibre sur la pile de bouquins et que je faisais le nœud coulant ...

Je déglutis, m'étouffant un peu.

Elle dit à nouveau :

- Est-ce que ça vaut bien la peine, Éric ?

Maintenant, cette phrase résonnait comme la réplique d'une pièce

souvent répétée, pleine de significations indépendantes d'elle-même.

- Dans une seconde, il sera peut-être trop tard.

Enfin, je sentis une émotion sincère sous son indifférence calculée. Émotion tumescente, montant enfin à la surface, et, en réponse, quelque chose s'émut en moi une résurgence nouvelle et puissante du sentiment. Que dissimulait-elle ? J'avais le droit de le savoir. Mes mains brûlaient de saisir ses épaules brunes et frêles, de secouer ses pensées cachées jusqu'à ce qu'elles roulent sur le sol, comme des billes d'agate. Alors, je saurais peut-être ce qui rôdait si sournoisement dans son cerveau, ce qui provoquait les doutes s'agitant et se tordant dans ma tête, ces doutes étranges et intuitifs qui revenaient toujours me tourmenter.

Pouvait-ce être ?... Torturé, je me dévissai le cou pour jeter un coup d'œil sur mon manuscrit à la machine, posé à sa place habituelle sur le fichier.

Non. Impossible. Depuis le début, Naida avait toujours refusé de lire un seul mot de ce que j'écrivais. En manuscrit ou en livre. « Comment pourrais-je lire ton œuvre avec le détachement critique désirable ? » disait-elle. « Je connais trop bien les sources ... » Donc, elle ne pouvait pas avoir lu cette fameuse scène, au milieu de mon dernier roman, ce que j'avais fait de mieux jusque-là, je le savais. Scène arrachée, chaude et pantelante, à la vie elle-même. Pourquoi penser à tout ça ? *Ici et maintenant*, seul cela est important, me dis-je, *ici et maintenant*, où elle est là, debout, attendant ... Attendant quoi ?

Attendant que je meure ?

Je me passai la langue sur les lèvres, qui avaient un goût de sel. Aucune raison de s'affoler, me dis-je. Cela ne devrait pas être pire que la demi-douzaine d'autres fois où je nous avais poussés, elle et moi, jusqu'aux limites mêmes de la mort. La piqure de tarentule. Le somnifère. La veine du poignet ouverte. La scène de la grotte souterraine de mon quatrième roman, avec un homme moi-même - se noyant dans l'eau glacée, avec, pour seule chance de survie, une mince corde tenue par la main d'une femme à demi-folle d'amour et de haine ... Pas étonnant que les critiques eussent parlé avec respect de mon violent réalisme. Ces scènes angoissantes de mes romans étaient les récits authentiques de mes différentes rencontres avec la mort. *La mort, sous la forme d'une femme, belle et mystérieuse.*

Pendant chacune de ces expériences, j'avais fait entièrement confiance à Naida ; je m'étais totalement mis en son pouvoir, sans arrière-

pensée. Pourquoi changer aujourd'hui ?

- Naida ! criai-je d'une voix affolée. Naida !

Mon mouvement convulsif me fit perdre l'équilibre.

Les livres glissèrent et je fus pris totalement à l'improviste. Mes yeux s'exorbitèrent à me jaillir de la tête, mes jambes tressautèrent, mes bras se levèrent, pour tirer sur la corde. Par la vision déformée de mes yeux torturés, je la voyais me regarder. Elle souriait - souriait - tandis que j'étouffais à mort, le couteau immobile dans sa main.

Cette fois, elle me laissait mourir. Et elle ne serait pas condamnée. Devant mes yeux, des points lumineux dansaient, qui s'éteignirent peu à peu, et les ténèbres s'abattirent sur moi.

Mes yeux s'ouvrirent, maussades. À genoux près de moi, Naida frictionnait mes poignets engourdis pour y rappeler la vie. Mon corps courbatu aspirait avidement de l'air, du bon air frais. Le corde avait disparu. Les livres étaient retournés à leur place sur les rayons. Combien de temps étais-je resté inconscient ? Cinq minutes ? Dix ?

- Tu as voulu me tuer, coassai-je, la gorge encore contractée.

- Oui, j'ai voulu te tuer:

Paroles prononcées sans passion.

Mes idées n'arrivaient pas à s'ordonner. Je savais qu'elle disait la vérité, et pourtant, la vérité m'échappait. Comment pouvait-elle rester si calme, si impassible ?

- Pourquoi, Naida ?

Elle prit un verre sur la table basse, et, me soulevant la tête, me fis boire du whisky bien fort. Sa chaleur se répandit dans mes veines. J'étais encore vivant. La vie n'avait jamais été si belle.

- J'espérais qu'un jour tu arriverais à comprendre ce que tu me fais, Éric. J'espérais, parce que je t'aimais. Mais tu ne t'intéresses qu'à toi et à ton œuvre. Il m'a fallu longtemps pour m'en rendre compte. C'est par égoïsme que tu as pris la pauvre Annette, comme toutes les autres femmes dont tu riais après coup et dont tu as fait des personnages de tes romans. Et ta façon d'abandonner ta vie entre mes mains. Facile pour toi, Éric, mais, et moi ? Et si le contre-poison n'avait pas agi ? Ou

si je n'avais pas pu te faire à temps un garrot au bras ? T'es-tu jamais demandé ce que je ressentais, moi, dans ces moments-là ? Chaque fois, encore et toujours, te regarder au bord de la mort, et essayer de me rappeler tous les détails pour te les raconter après !

Elle est en colère, pensai-je avec plaisir. *La colère empourpra ses joues et fit briller ses yeux ; sa poitrine haletait, comme si ses seins voulaient s'évader de leur douce prison.* C'était bon, ça. Avec un peu de travail, ça irait ... Soudain, une douleur fulgura dans mon estomac, puis se calma. Je pris une profonde inspiration.

- Mais tu as coupé la corde, non, Naida ? Alors, tu ne peux nier que tu m'aimes encore, hein ?

- Tu crois ?

Froideur de ses yeux noirs ; froideur de sa voix. Je savais que, si je la touchais, sa chair, elle aussi, serait froide.

- L'amour ? Tu sais combien de sortes il y en a ? Et combien de sortes de haine ? Ou des deux ensemble ? Intimement mélangés jusqu'à ce que le cerveau soit rempli d'un million de minuscules explosions. Jusqu'à ce que le cœur pleure, et que les larmes tombent dans le grand vide intérieur.

Je fus pris d'un autre accès de douleur ; j'étais inondé de sueur froide. J'avais un goût étrange dans la bouche ...

L'angoisse fit vibrer tous mes nerfs.

- Ce whisky ...

- Oui, Éric. Ce whisky. Aconit.

- *Aconit !*

Je fis un effort désespéré pour la saisir, mais je retombai, épuisé par la souffrance. Je connaissais le poison ; je m'en étais servi dans mon avant-dernier roman. On mourait à petit feu, pendant des heures, en restant lucide jusqu'à la dernière seconde.

Je la regardai fixement, toujours à genoux, ses mains fines croisées devant elle, toute colère envolée, et qui me regardait, son ravissant visage toujours grave et vide. *La mort, sous la forme d'une femme, belle et mystérieuse ...* Les larmes me montèrent aux yeux. La peur, la douleur croissante et féroce, et la conscience que je n'écirais jamais cette ligne sur une feuille de papier blanc. Pourquoi avait-elle choisi

pour moi cette fin monstrueuse ? Pourquoi ne m'avait-elle pas laissé partir, charitablement, la corde autour du cou ?

Naida se leva et se tourna vers le fichier, se mit sur la pointe des pieds pour prendre le manuscrit que j'étais si sûr qu'elle n'avait pas lu.

Presque distraitement, elle l'ouvrit au milieu. D'une voix plate et monocorde, sans me regarder, elle se mit à lire ces mots arrachés, chauds et pantelants, à la vie elle-même.

- Si simple, pensa Howard, avec un frisson de terreur, debout, seul et silencieux dans la pénombre de la nursery. Si rapide. Aucun combat maintenant. Le petit corps du bébé gisait, immobile, d'une immobilité qui n'était pas celle du sommeil. Son propre bébé, son fils - mort, parce qu'il n'avait pas bougé pour lui porter secours quand il avait vu ce qui arrivait. Mort à cause de sa curiosité - à cause de son avidité à expérimenter toutes les sensations que la vie pouvait lui offrir, quelque hideuses qu'elles fussent l'ancien péché du désir de la connaissance, quel qu'en fût le prix ... Maintenant, il était un homme à part dans la grande fraternité des hommes. Il marcherait seul jusqu'à la fin de sa vie, un terrible secret caché au plus profond de lui-même et que personne ne soupçonnerait jamais. Le secret qu'il aurait pu éviter cette mort et qu'il ne l'avait pas fait ...

Naida leva les yeux, du manuscrit de mon dernier roman. Elle parla d'une voix grave, détachée, presque compréhensive. Elle dit :

- La pendaison, c'était trop bon pour toi.

LE DILEMME DU DOCTEUR

(Doctor's Dilemma)

par HAROLD Q. MASUR

Dès que nous eûmes gagné le vestibule du Tribunal, le visage de Papa se convulsa comme celui d'un bébé pris d'une rage de dents.

- Je vais mourir, se mit-il à geindre. Je sens que je vais avoir un infarctus ...

- Vous vous portez comme un charme, Papa, lui répondis-je. Vous nous enterrerez tous.

- Dix mille dollars ! s'écria-t-il avec un sanglot dans la gorge. J'ai déposé cette énorme caution pour ce maudit client à *vous*, que *vous* m'avez recommandé !... Maître Jordan, vous m'aviez dit : « Ne vous en faites pas, il n'y a aucun risque ... » Et où est-il passé, ce fou ?... Pourquoi ne s'est-il pas présenté devant le Tribunal ?

Nick Papadopoulos, que nous affublions du diminutif de Papa, était chauve, le teint mat, trapu comme un baril, avec un gros nez bourgeonnant de mille petits vaisseaux capillaires.

- Vous êtes un professionnel des cautionnements, lui objectai-je. On court autant de risques là-dedans que dans n'importe quelle autre affaire. Parfois on gagne, parfois on perd.

Cela provoqua en lui une sorte de grognement angoissé.

- Il faut que vous retrouviez ce type, Maître, vous me devez bien ça !... Vous avez entendu ce qu'a dit le Juge : s'il ne se présente pas devant le Tribunal demain matin à dix heures, la caution sera confisquée !... Maître Jordan, si votre bonhomme a mis les voiles, je me charge de détruire votre réputation d'avocat dans toute la ville. Je ne donne pas cher de vos honoraires futurs !

- Il sera là, Papa. Jaffee se présentera devant le Tribunal demain matin, dussé-je l'y porter sur mes épaules ! Il n'est pas homme à faillir à sa parole quand une caution est en jeu. Il ne pourrait pas se le permettre dans sa situation !

J'étais persuadé de la véracité de ce que je disais là : un jeune

médecin, interne des hôpitaux, risquerait-il sa carrière et son avenir en commettant une telle indélicatesse qui pouvait lui valoir des poursuites judiciaires ? Ce n'était pas pensable ! Ce jeune docteur Allan Jaffee, solide gaillard, beau, distingué, ambitieux à juste titre après les études brillantes qu'il avait faites, semblait doué de toutes les qualités - sauf qu'il était un joueur invétéré. Poker, craps, roulette, courses, tout lui était bon. Et c'est ainsi qu'après avoir croqué le confortable héritage de ses parents, il se trouvait devoir à présent plus de quatre mille dollars à son bookmaker sans aucune liquidité devant lui. Et comme il avait continué à s'enfoncer, son créancier avait cru bon de dépêcher au jeune médecin un de ses gorilles, bien musclé. Mais, cette initiative s'était révélée une erreur ; Jaffee avait été une des gloires sportives de son collège et son agresseur s'en était tiré avec le nez cassé, plusieurs dents manquantes, sans compter les contusions, abrasions et traumatismes divers.

Comme cette lutte avait causé quelque perturbation sur la voie publique, la Police s'en était mêlée et, tandis que le gorille était emmené dans une ambulance, Jaffee, quant à lui, avait fait connaissance avec le panier à salade.

A l'audience des flagrants délits, bien que j'eusse plaidé la légitime défense, le Juge, après accord avec l'adjoint du District Attorney, avait estimé qu'une très forte caution s'imposait dans la circonstance. Les poings d'un boxeur quasi professionnel, avait-il énoncé d'une voix sévère, devaient être assimilés aux armes les plus dangereuses, et il avait fixé la date du procès sur le fond.

C'était ainsi que, ce matin même, à dix heures, l'Huissier Audiencier avait appelé l'affaire « État de New York contre Allan Jaffee ». Le Juge était dans sa chaire présidentielle, le Jury dans son box, l'Avocat Général préparait ses effets de manches tandis que moi-même, le défenseur, m'apprêtais à lui répondre. Bref, tout le monde était là au grand complet, sauf l'accusé. Il n'avait point paru.

- Votre Honneur, arguai-je, mon client, qui est médecin attaché au Manhattan General Hospital, a dû être retardé par une urgence. Nous avons là un problème ...

- Non, Maître, rétorqua sèchement le Juge. NOUS n'avons pas de problème. VOUS seul en avez un, et je vous donne vingt minutes pour le résoudre.

J'avais profité de ce court délai qui m'était accordé pour me précipiter de la salle d'audience jusqu'à la plus proche cabine téléphonique, d'où j'appelai l'hôpital. Mais nul ne savait où se trouvait le Dr Jaffee.

J'essayai son appartement : j'eus la sonnerie « pas libre ». Apparemment, il était encore chez lui.

Une fois les vingt minutes écoulées, je me présentai de nouveau à la barre pour implorer l'indulgence du Juge ... Mais Son Honneur, courroucé à l'extrême, me coupa la parole.

- L'indulgence de ce Tribunal est à bout, Maître Jordan, clama-t-il. Je ne saurais tolérer le mépris qu'affiche votre client envers la Cour et les deniers de l'État. Je lance un mandat d'arrêt immédiatement exécutoire à son encontre et, si l'accusé a osé quitter le territoire de cette Juridiction, la caution versée restera acquise au Tribunal. Vous avez jusqu'à demain matin dix heures, Maître, pas une minute de plus.

Et, drapé dans sa dignité, il appela l'affaire suivante. L'agitation de Papa était compréhensible. Dans la crise monétaire que nous traversons, dix mille dollars représentaient une somme importante. Me dégageant de ses doigts agrippés à ma manche ainsi que des serres, je repartis vers le téléphone. À nouveau, à trois reprises, j'eus le signal « pas libre ». Je décidai alors de me rendre sur place et, hélant un taxi, lui donnai l'adresse dans la 7e Rue Est.

Jaffee habitait au second étage d'un immeuble ancien assez délabré. Il ne répondit pas à mon coup de sonnette mais, comme la porte était entrebâillée, je pénétrai dans l'appartement qui avait été visiblement mis à sac. Devant le chaos qu'offrait à la vue la salle de séjour, je me dirigeai vers la chambre en m'attendant au pire.

Mon client était là, étendu au pied du lit. Cette fois-ci, la lutte n'avait nettement pas été à son avantage. Quelqu'un - mais je crois plutôt qu'ils s'y étaient mis à plusieurs - l'avait proprement démolì. Son visage présentait l'aspect d'un steak haché. Il essaya de me parler, mais ne put émettre que des sons inintelligibles. De toute évidence, ce seigneur patenté avait lui-même besoin d'être soigné de toute urgence.

Cherchant le téléphone, je vis que le récepteur était débranché, ce qui m'expliqua la persistante sonnerie « pas libre ». Je le remis en place et, parvenant au bout d'un moment à ravoìr la tonalité, demandai le Manhattan Hospital. Je leur annonçai qu'un de leurs internes était blessé, que son état me paraissait critique et, après avoir indiqué son nom et son adresse, j'ajoutai :

- Il s'agit d'une urgence. Je vous conseille de vous dépêcher si vous ne voulez pas le perdre.

Je retournai auprès du malheureux et constatai qu'entre-temps, il avait

perdu connaissance. C'était ce qu'il pouvait faire de mieux.

L'ambulance ne tarda pas à arriver, on m'autorisa à accompagner le blessé et je pris place près du conducteur pendant que, derrière nous, on administrait à Allan les premiers soins. Nous foncions au travers du trafic toutes sirènes hurlantes, brûlant force feux rouges et terrorisant les piétons.

- Qui l'a arrangé ainsi ? me demanda le chauffeur.

- Je n'en sais rien. Je l'ai trouvé dans cet état.

- Êtes-vous un copain du Dr Jaffee ?

- Je suis son avocat.

- Au fait ! N'était-il pas censé se présenter devant le Tribunal ce matin ?

- Vous êtes au courant de ça ?

- Bien sûr. Il était de service dans cette ambulance toute la semaine et m'a raconté son histoire. Comme quoi il s'était fortement endetté envers son bookmaker et n'avait pas le premier sou pour le rembourser. Puis, qu'il avait sévèrement rossé l'encaisseur venu le menacer et que, bien qu'il s'agît de légitime défense, son avocat ne savait trop comment cela pouvait tourner ... Tout ça fait qu'il était terriblement nerveux hier matin. C'est pourquoi, bien que connaissant les sautes d'humeur de Jaffee, j'ai été tout étonné de son brusque changement.

- Quel changement ?

- Le changement dans son attitude ! Toute la journée, il nous avait montré un visage sinistre et puis brusquement, vers six heures et demie, il semblait nager dans la joie, riant aux éclats et faisant un tas de plaisanteries ...

- À la suite de quoi, cette transformation subite ?

- Ça m'a frappé après que nous avons eu à nous occuper de cette hôtesse de l'air.

- Quelle hôtesse de l'air ?

Mon compagnon prit un air apitoyé.

- Une qui travaille à la Global Airlines. Pauvre fille ! Elle avait pris un

taxi à l'aéroport Kennedy, qui l'avait déposée à la Gare centrale. Tandis qu'elle traversait Lexington Avenue, une voiture l'a renversée. Bon Dieu, il devait aller vite, ce chauffard ! La malheureuse était dans un drôle d'état et Jaffee pensait qu'elle ne s'en tirerait pas. Je ne sais pas ce qu'il lui faisait derrière moi, mais je vous jure qu'il s'est donné du mal : ballon d'oxygène, piqûres, bref, tout le tremblement jusqu'à ce que nous parvenions au service des urgences. C'est quand il est ressorti et qu'il est monté à côté de moi pour répondre à un autre appel que j'ai remarqué son changement. Ça tenait de la magie ! Au lieu de sa bouille soucieuse, il n'était plus que sourire d'une oreille à l'autre !

- Vous souvenez-vous du nom de cette jeune fille ?

- Korth. Alison Korth. Je me le rappelle parce que Jaffee se prodiguait tellement pour aider le toubib des urgences que c'est moi qui ai dû remplir les formulaires d'admission.

Mon interlocuteur engagea son ambulance dans un des blocs de l'hôpital et, coupant les sirènes, lui fit gravir une rampe en haut de laquelle il stoppa. Il avait bondi de son siège pour aider son coéquipier à porter le blessé jusqu'aux portes battantes où tout un groupe médical attendait pour le prendre en charge. Je me heurtai à une infirmière en chef du type dragon qui m'envoya d'un geste autoritaire patienter dans la salle d'attente.

Je m'assis au milieu d'un groupe de gens visiblement en train de se morfondre. Je ne pouvais que faire de même en songeant au pauvre Allan : de toute évidence, son bookmaker - un certain Big Sam Tarloff, que j'avais vu souvent avec lui - n'avait pu admettre la sévère raclée infligée à son encaisseur musclé. Il lui fallait réagir pour ne pas devenir la risée générale et continuer à inspirer du respect à ses autres mauvais payeurs. Il avait voulu faire de Jaffee un exemple aux yeux de tous.

J'arpentai la pièce, agité à l'extrême, et la curiosité apportant un dérivatif à mon inaction, j'eus l'idée d'aller au bureau des admissions demander Miss Alison Korth.

- Chambre 625, me répondit l'employée après avoir consulté son registre.

Je pris l'ascenseur et, une fois à l'étage, sans m'adresser aux infirmières de garde, me rendis jusqu'à la porte en question que je trouvai entrouverte. Glissant ma tête dans l'entrebâillement, je vis dans le lit une forme tout emmaillotée dans des bandages, le bras gauche et la

jambe droite suspendus par des appareils. Apparemment soumise à un fort sédatif. Le peu qu'on voyait du visage de l'accidentée était déformé par la douleur, et d'une vilaine teinte grise.

Une voix dans la pénombre me fit sursauter.

- Êtes-vous un des docteurs ? interrogea-t-elle.

La personne assise sur une chaise dans un coin de la pièce paraissait prostrée et dans la plus profonde désolation.

- Non, madame, répondis-je.

- En ce cas, si vous êtes un agent de plus envoyé par les assureurs de la Compagnie des Taxis, fichez-nous la paix ! Nous allons charger un avocat du règlement de cette affaire, et vous n'aurez qu'à vous adresser à lui.

- Cela me paraît, en effet, une sage décision. Êtes-vous une amie de Miss Korth ?

- Je suis sa sœur.

- Vous faites bien de défendre ses droits. Ne laissez pas un de ces emberlificoteurs au service des assurances vous amener signer quoique ce soit avant mûre réflexion.

La jeune femme se leva et s'approcha de moi. Il y avait dans ses yeux bruns une expression d'intense anxiété.

- Connaissez-vous Alison ? me demanda-t-elle.

- Non, madame.

- Mais QUI êtes-vous donc ?

Je sortis une de mes cartes et la lui tendis.

- Scott Jordan, fit-elle d'un air soupçonneux. Cela me dit vaguement quelque chose ... Mais je n'ai pas encore demandé un avocat. Êtes-vous de ces vautours qui suivent les ambulances à la trace pour y dénicher des clients ?

- Non, vraiment pas, Miss Korth. Mes activités ne répondent guère à cette description.

- Alors, qui représentez-vous ?

- Le Dr Allan Jaffee.
- L'interne qui a soigné Alison dans l'ambulance ?
- Exactement.
- Un type vraiment bien. Il est revenu à plusieurs reprises hier voir comment allait ma sœur ... Mais je ne comprends pas, ajouta-t-elle en fronçant le sourcil. Pourquoi le Dr Jaffee aurait-il besoin d'un avocat ?
- C'est une longue histoire, Miss Korth. Je suis tout prêt à vous la raconter, mais voulez-vous que nous prenions une tasse de café ensemble ? Il y a en bas une cafétéria très convenable ...

La voyant hésiter, je me fis plus persuasif ...

- Il n'y a rien que vous puissiez faire pour votre sœur la minute présente, et nous demanderons à l'une des gardes de jeter un coup d'œil de temps en temps

La jeune femme acquiesça et, après un bref arrêt à la permanence des infirmières, me suivit jusqu'à l'ascenseur. Comme nous y parvenions, la porte à glissière s'ouvrit, livrant passage à un homme qui, à la vue de ma compagne, s'arrêta net.

- Hello, Vicky !
- Bonjour, Ben, répondit-elle froidement.
- Comment va Alison ?
- État stationnaire.
- A-t-elle repris conscience ?
- Quelques secondes à peine, mais on lui a administré un sédatif et elle s'est rendormie. Il ne faut pas la déranger..

L'homme - visage aux traits marqués, cheveux noirs bouclés, tenue de sport, stature au-dessus de la moyenne - eut un regard inquisiteur à mon adresse, ce qui incita Vicky à faire les présentations.

- Ben Cowan, copilote de l'avion d'où Alison venait de débarquer ... Scott Jordan.
- Vous vous en allez ? demanda l'aviateur après une légère inclination de tête.

- Nous allons un moment à la cafétéria, répondis-je.
- ... Puis-je me joindre à vous ?
- Je regrette, coupa la jeune femme. Me Jordan et moi avons à discuter affaires.
- Je comprends, fit Ben Cowan sans relever la rebuffade. Soyez gentille de dire à Alison que je suis passé et que je reviendrai la voir plus tard.
- Je n'y manquerai pas.

Durant la descente en ascenseur, nous demeurâmes tous trois muets et l'aviateur nous quitta sur un bref adieu. Tandis qu'un moment plus tard, lestés de nos tasses de café, nous prenions place à une petite table à l'écart, je ne pus me retenir de faite observer :

- Vous ne semblez pas porter ce pilote dans votre cœur.
- Je le déteste.

La réponse était partie d'un trait.

- Est-ce un ami intime de votre sœur ?
- Alison en est tombée amoureuse folle - les traits de mon interlocutrice s'étaient durcis - et je suis loin d'approuver cela. La seule vue de ce garçon me hérisse.
- Mais pour quel motif ?
- Disons que c'est instinctif, une sorte d'intuition féminine. Ma sœur et moi avons toujours été très proches l'une de l'autre ; elle partage mon appartement chaque fois qu'elle est à New York en escale. Elle a commencé à sortir avec ce Cowan voici près d'un an. Un vrai coup de foudre, bien peu dans son caractère pourtant ! Autrefois Alison me faisait toutes ses confidences, mais depuis qu'il y a ce Ben, elle est pleine de réticences et de secrets. Je me fais du mauvais sang pour elle, car Alison est crédule, naïve et dépourvue de tout sens pratique. Et il a fallu maintenant que ... que ...

Son menton s'était mis à frémir et l'émotion lui coupait la parole. Je bus mon café en silence pour lui laisser le temps de se remettre.

Une seconde plus tard, d'une voix encore un peu rauque, elle m'interrogea au sujet d'Allan Jaffee et je la mis au courant de ses ennuis pécuniaires, de ses démêlés avec son bookmaker et des violences qui s'étaient ensuivies, ainsi que de la citation en justice à

laquelle il n'avait pas obtempéré. Je lui racontai, pour finir, mon incursion dans son appartement et l'état lamentable dans lequel je l'avais trouvé. Vicky en parut affectée, mais ses pensées revinrent bien vite vers sa sœur et elle se leva pour retourner à son chevet. Je la ramenai jusqu'au sixième étage, et partis aussitôt à la recherche de quelqu'un susceptible de me donner des nouvelles d'Allan.

Je tombai sur un médecin qui paraissait mort de fatigue, d'avoir été sur le qui-vive dix heures de suite et de devoir soigner des patients qui n'étaient pas les siens.

- Désolé, monsieur, me dit-il, mais le Dr Jaffee est hors d'état de parler à qui que ce soit.

- Même pas à son avocat ?

- Même pas à Dieu le Père s'il se présentait ! Pour commencer, il a la mâchoire fracassée et on la lui a fixée dans un étau ... Alors, vous comprenez !... Il va rester sous sédatif au moins quarante-huit heures.

- Peut-être pourrait-il écrire quelques lignes ?

- Ça, c'est possible, mais pas avant quarante-huit heures, car il a deux doigts fracturés.

Deux jours ! Cela tournait à la catastrophe dans la situation où le malheureux garçon se trouvait, et j'étais bien décidé à ne pas attendre sans rien tenter ... Je sortis de l'hôpital et m'apprêtais à héler un taxi lorsque je sentis une poigne solide s'abattre sur mon épaule : c'était celle du copilote de la Global Airlines, Ben Cowan.

- Excusez-moi de m'accrocher ainsi à vous, monsieur Jordan, me dit-il, mais je suis si inquiet au sujet d'Alison et n'arrive pas à tirer de qui que ce soit à l'hôpital le moindre renseignement. Je ne sais pas pourquoi ces gens font tant de mystères ! J'ai pensé que vous, en tant qu'ami de Vicky, en sauriez peut-être davantage.

- Pourquoi ne l'interrogez-vous pas vous-même ?

Mon interlocuteur prit un air découragé.

- Vicky et moi ne sommes pas branchés sur la même longueur d'ondes, reconnut-il. Elle ne m'aime guère.

- En fait, je n'ai moi-même aucune information.

- Les médecins n'ont-ils rien dit à Vicky ?

- En tout cas, elle ne m'a rien rapporté. Voyez-vous, monsieur Cowan, je ne connais en réalité aucune des deux sœurs. C'est seulement aujourd'hui que j'ai rencontré Vicky.

- Vraiment ? fit l'aviateur visiblement surpris. J'avais eu une tout autre impression. Je pensais que vous étiez venu à l'hôpital pour voir Vicky.

- Pas du tout. J'y étais venu pour voir un de mes clients.

- Un de vos clients ? s'enquit-il, intrigué.

- Je suis avocat, et je représente le médecin qui s'est occupé d'Alison aussitôt après son accident.

- Jaffee ? Il lui est arrivé quelque chose ?

- Il s'agit, en effet, du Dr Allan Jaffee.

- Bon, je vous laisse. Je vois que vous ne pouvez m'être d'aucun secours ...

- Je le crains fort, dis-je en matière de conclusion.

Et, le plantant là, je sautai dans un taxi qui s'était enfin arrêté à mon signal.

L'enseigne « Tarloff's » s'étalait sur la devanture d'une importante librairie de la 4e Avenue où le beau-frère du propriétaire présentait à sa clientèle, parmi des livres d'occasion, un choix d'assez belles éditions. Sam Tarloff, quant à lui, vaquait au premier étage à ses activités de bookmaker au milieu d'une demi-douzaine de téléphones qui n'arrêtaient pas de sonner, et d'une équipe de subalternes aux allures louches. Dominant le tout du haut de son estrade, Big Sam, un gros homme découpé comme un ours, arborait toujours un sourire sésquialbéen des plus incongrus.

Il me reconnut dès mon entrée et, quittant le piédestal d'où il surveillait tout son petit monde, s'avança vers moi avec cordialité.

- Mon cher Maître, cela me fait plaisir de vous voir. Passons dans mon bureau, si vous le voulez bien.

Je le suivis dans une petite pièce attenante où, accentuant encore son sourire, Tarloff me demanda :

- Alors, Maître Jordan, on a envie de toucher un beau tiercé ?

- Je vous suis bien obligé, mais pour le moment, répondis-je, je viens pour tout autre chose : je voudrais seulement voir vos mains.

- Mes mains ?... Pour quoi faire ?

- Allons, Samuel, cessons de jouer au plus fin. Vous savez comme moi que le Dr Jaffee est en ce moment à l'hôpital.

- Et où voulez-vous qu'il soit, puisqu'il y travaille ?

- Il ne s'y trouve pas en tant que médecin, mais comme malade.

- Ah ? Que lui est-il arrivé ?

- Quelqu'un l'a agressé, le laissant à demi mort sur le carreau. Voilà pourquoi je veux voir si VOUS n'avez pas les poings contusionnés.

- Moi ? Vous pensez que c'est moi qui ai fait le coup ?

- Vous ou l'un de vos hommes. Vous conviendrez que c'est une déduction logique.

- Parce que Jaffee a rossé un de mes employés ?

- Eh oui, et parce qu'il vous doit une grosse somme d'argent.

- Vous vous trompez, Maître, il ne me doit plus un sou. Il m'a tout réglé hier soir en argent liquide, jusqu'au dernier dollar, y compris les intérêts.

- Samuel, je suis un vieux singe à qui on n'en fait pas accroire. Comment Jaffee aurait-il pu vous verser une telle somme sur son salaire d'interne des hôpitaux ?

- Ça, ce n'est pas mon affaire, Maître. Je lui ai délivré un reçu. C'est lui qu'il faut interroger.

- Il ne peut pas parler. Il a la mâchoire dans un étau.

- Fouillez ses poches. Mon reçu doit certainement s'y trouver.

Tant d'heures passées à asticoter des témoins à la barre du tribunal m'ont donné un certain instinct pour déceler les faux jetons. De toute évidence, Tarloff ne mentait pas.

- Je vous crois, lui dis-je. Mais vous qui êtes dans le bain, Sam, qui, selon vous, pourrait lui avoir infligé un tel traitement ?

- Je l'ignore, fit le gros homme en levant la main en l'air. Mais ça lui

pendait au nez, Maître, cela devait lui arriver tôt ou tard ! Jaffee est un jeune homme extrêmement imprudent. Il n'arrête pas de jouer sans le moindre sou en poche. Si ça se trouve, il s'est peut-être acoquiné avec certains usuriers pas commodes. Je peux me renseigner si vous voulez.

- Vous me rendriez un grand service.

- Toujours prêt à vous être agréable, Maître. Et pour ce qui est de ce petit pari dont je vous parlais tout à l'heure ...

- Pas aujourd'hui, Sam, merci. Puis-je utiliser un de vos téléphones ?

- Vous êtes mon invité.

J'appelai l'hôpital et pus joindre Vicky Korth, toujours à veiller sa sœur. Je lui demandai si Alison était liée avec quelqu'un d'autre de la Global Airlines. Elle me donna le nom d'une de ses collègues hôtesses de l'air, Ann Leslie, qui demeurait au *Barbizon*, un foyer pour femmes célibataires. Vicky s'offrit à l'appeler et lui annoncer ma visite.

Je trouvai Ann Leslie, un moment plus tard, m'attendant dans le hall - une jeune personne élancée se morfondant pour sa camarade et me demandant quand elle pourrait aller la voir.

- Dans deux ou trois jours, je pense.

- Flûte ! fit-elle avec un air désappointé. Nous nous envolons de nouveau mercredi.

- Pour quelle destination ?

- La même : Amsterdam. Et le même équipage aussi, sauf Alison ... Elle va bien me manquer.

- Je suppose que le copilote, Ben Cowan, regrettera lui aussi son absence.

Miss Leslie prit un air méfiant.

- Ah, vous êtes au courant ? fit-elle.

- Vicky m'a parlé de lui. Elle est loin d'être ravie de cette histoire.

- Et moi donc ! lâcha la jeune hôtesse en pinçant les lèvres. Ce Cowan est le genre d'homme à femmes, de tombeur toujours prêt à profiter de vous ! Il m'avait fait du charme avant qu'Alison soit affectée à notre équipe, mais je l'ai tenu à distance car il ne m'inspire aucune

confiance. Vous avez rencontré le spécimen ?

- Oui. Il a l'air de beaucoup tenir à votre amie.

- Comédie, croyez-moi !

- Ils sont tout de même très liés ?

- Si vous entendez par là qu'ils s'affichent ensemble, en effet, ils n'en font point mystère.

- Comment expliquez-vous alors que, hier, quand vous vous êtes posés à l'aéroport Kennedy, il n'ait pas accompagné Alison en ville ?

- Mais c'est parce qu'il a été retenu à la douane. On l'a emmené sous mes yeux dans un des petits isolements, et je l'ai entendu dire à Alison de ne pas l'attendre, qu'il la rejoindrait plus tard.

- Est-il fréquent que les membres de l'équipage soient ainsi retenus à la douane ?

- Oh, non ! Moi, ça ne m'est jamais arrivé. Mais il ne devait pas s'agir de quelque chose d'important puisque j'ai appris que Ben repartait avec nous dans le vol de mercredi.

Nous bavardâmes encore un moment, puis je quittai la jeune fille en lui promettant d'aviser son amie qu'elle irait la voir sitôt que les médecins le permettraient. Et je retournai à l'appartement de Jaffee. Comme le gardien de l'immeuble me connaissait bien, il me laissa entrer.

Je commençai à perquisitionner au milieu de tout le chaos qu'on y avait laissé. Tout avait été fouillé de fond en comble, le tissu des sièges découpé au rasoir, avec du kapok répandu partout, et les tiroirs renversés avec leur contenu vidé sur le sol. J'examinai soigneusement tous les papiers que je pus trouver. Je ne découvris aucun reçu émanant de Sam Tarloff mais, au bout d'une heure de recherches, je tombai sur quelque chose de bien plus intéressant encore : le duplicata d'un formulaire de versement de la *Gotham Trust*, daté de la veille et mentionnant un dépôt de trente-quatre mille dollars.

Je ne pouvais détacher mon regard de ce papier, me demandant comment mon Jaffee, notoirement insolvable et ne bénéficiant d'aucun crédit nulle part, avait pu effectuer un dépôt d'une telle importance. Je constatai qu'il ne s'agissait pas d'un versement en liquide : les trente-quatre mille dollars figuraient dans la colonne réservée aux chèques.

Qui avait pu lui délivrer ce chèque, et en paiement de quoi ? En examinant ma pièce à conviction, mon cerveau se sentait stimulé et un plan commençait à s'y faire jour, car il se trouvait que la Gotham Trust était ma propre banque, où j'avais certaines accointances ... Or j'étais payé pour savoir que les dossiers bancaires ne sont pas toujours aussi inviolables qu'un tas de gens se l'imaginent.

Vingt minutes plus tard, je franchissais la porte tournante de la banque et me dirigeais vers le bureau de M. Henry Wharton, adjoint du Président-Directeur Général, pour lequel j'avais eu l'occasion de régler une affaire assez délicate à peine quatre mois plus tôt. Ce personnage se leva pour me serrer la main puis, se recalant dans son fauteuil, écouta attentivement ma requête. Il sourcilla à la vue du reçu des trente-quatre mille dollars puis, après s'être gratté le front, releva vers moi la tête avec une expression perplexe.

- Ce que vous me demandez là, Maître Jordan, est totalement irrégulier, m'informa-t-il.

- Je le sais, monsieur Wharton.

- Il n'est pas dans les habitudes de cette banque de faire des révélations concernant ce qu'on dépose chez nous.

- Je le sais aussi.

- Vous me mettez dans une situation bien inconfortable.

- Je le sais, répétai-je pour la troisième fois.

Mon interlocuteur se leva en soupirant et disparut dans Dieu sait quel recoin caché de la banque. Je l'attendis patiemment. Quand il revint, je notai que son front était moite de transpiration, et il dut s'éclaircir la voix avant de parler.

- Vous comprenez, bien entendu, que tout ceci est strictement confidentiel, me dit-il en guise de préambule.

- Bien entendu.

Wharton baissa la voix.

- J'ai constaté par l'examen de nos microfilms que le dépôt qui vous intéresse consistait en un chèque à l'ordre du Dr Allan Jaffee émanant de la firme Jacques Sutro, Ltd. Je suppose que ce nom vous dit quelque chose.

- En effet, et je vous suis infiniment reconnaissant.
- De quoi ? Je ne vous ai rien dit.
- Vous avez raison. Maintenant, me serait-il possible d'avoir une copie de ce microfilm ?

Je vis mon homme devenir tout pâle et un sursaut convulsif le tira presque de son fauteuil. Je n'insistai pas davantage.

- C'est parfait, monsieur Wharton, oublions cela, dis-je en hâte. Je vous quitte.

Je crois bien qu'il ne fut pas mécontent de me voir partir.

M. Jacques Sutro était un négociant en pierres précieuses, fastueusement installé dans un élégant second étage d'une des tours de la Cinquième Avenue. Je me trouvai en face d'un gentleman extrêmement distingué - cheveux argentés, allure mondaine, mains soigneusement manucurées - et son aristocratique sourire révélait une denture de porcelaine de la meilleure qualité.

- En tant qu'avocat du Dr Jaffee, conclus-je après lui avoir exposé ce qui m'amenait, je serais heureux que vous me fournissiez certains détails touchant la transaction intervenue entre vous.

- Pourquoi ne pas vous renseigner directement auprès de votre client ?

- Je l'aurais fait si cela avait été possible, monsieur Sutro. Malheureusement, le Dr Jaffee a été victime d'un accident et il est hospitalisé à Manhattan Central et sous sédatifs. Il ne saurait être question de communiquer avec lui avant plusieurs jours. Entre-temps, j'ai la charge de ses affaires sur le plan légal et il m'est indispensable d'être renseigné sur cette opération.

Sutro parut réfléchir avant de me demander à brûle-pourpoint :

- Auriez-vous une objection à ce que je téléphone à cet hôpital ?
- Pas la moindre. Faites, je vous en prie.

Le diamantaire composa le numéro, susurra quelques mots dans le récepteur, écouta longuement ce qu'on lui répondait, puis remercia et raccrocha,

- Il me faut vous expliquer, me dit-il alors en se caressant les mains,

que j'ai bien connu, avant qu'il ne meure, le père de ce jeune Dr Jaffee.

- Moi de même, monsieur Sutro. J'ai fait mes premières armes dans ses bureaux sitôt mes études de Droit terminées. Ce qui vous explique pourquoi je prends le plus grand intérêt aux affaires de son fils.

- Je vois. Eh bien, M. Jaffee père comptait parmi mes clients les plus appréciés. Je lui ai vendu de très belles pièces qui faisaient partie de l'écrin de son épouse. Plus tard, il m'a même acheté des pierres n'ont montées comme valeurs de placement contre l'inflation. Le jeune Allan a liquidé tout cela par mon entremise après la mort de ses parents. Puis, hier après-midi, il s'est présenté de nouveau chez moi pour m'offrir un dernier lot de pierres qui faisait partie de son héritage.

- Avez-vous reconnu la marchandise comme provenant de chez vous ?

- Non. Mais le jeune homme m'a assuré que son père achetait également des pierres chez certains de mes confrères. J'ai examiné ce qu'il me présentait et lui en ai offert un très bon prix.

- Combien, si je ne suis pas indiscret ?

- Quarante mille dollars. Il m'a dit avoir besoin d'une partie en espèces - une dette urgente, semblait-il - et ne pouvoir attendre que mon chèque soit escompté par la banque. Il m'a proposé, si je lui faisais tenir ces quatre mille dollars en liquide, de me consentir un rabais de deux mille sur le prix total. C'est ainsi que j'ai été amené à lui verser cette somme en espèces et un chèque pour le surplus, soit trente-quatre mille.

Sutro eut soudain la mine inquiète.

- Il n'y a rien de ... d'épineux dans tout cela, Maître ?

Je me bornai à répondre par un hochement de tête qui ne me compromettait pas. Quelque chose me disait que, sous peu, cet homme allait avoir un choc. Je ne tenais pas à le lui infliger moi-même.

Ce qu'il me fallait à présent, c'était la coopération de Vicky Korth. Je me rendis à l'hôpital pour la voir, mais ne la trouvai pas dans la chambre d'Alison. Cette dernière ne s'y trouvait pas non plus : la pièce avait été nettoyée à fond, le lit refait; les lieux étaient visiblement inoccupés. J'en ressentis un froid dans le dos et, plein d'appréhension, me dirigeai vers la permanence des infirmières.

Les deux qui y étaient de service parurent se troubler devant mes

questions et y répondirent avec réticence. Je n'en, appris pas moins qu'Alison Korth avait soudain éprouvé de sérieux troubles respiratoires et que, en dépit de tous les soins qui lui avaient été prodigués, elle était décédée.

Je me demandai si, dans son affliction, Vicky souhaitait demeurer seule ou, au contraire, apprécierait une compagnie. Mon expérience personnelle me portait à croire qu'une présence pouvait être un soulagement dans la peine. Je dénichai son adresse dans l'annuaire du téléphone et m'y rendis.

Vicky répondit tout de suite à mon coup de sonnette.

Elle n'était pas encore remise du choc de la mort de sa sœur et, dans sa prostration, paraissait avoir besoin d'une oreille compatissante.

- Oh, Scott, me dit-elle d'une petite voix tremblante, cela n'aurait pas dû arriver ... Ils ont été négligents ...

- Qui donc ?

- Les infirmières, les docteurs, tout le monde ...

Nous nous assîmes et je lui tins la main.

- Racontez-moi cela, la pressai-je,

- Alison avait du mal à respirer et on l'avait mise sous oxygène ... C'est ma faute, je n'aurais pas dû la quitter ... Je suis descendue manger un sandwich et, quand je suis remontée, j'ai tout de suite vu qu'elle n'était pas bien ... Son visage était tout noir, et je me suis aperçue que quelque chose s'était passé avec le ballon d'oxygène ... le tuyau pendait dans le vide ... et Alison était ... était. ..

Ne pouvant plus contenir ses larmes, elle blottit sa tête contre mon épaule.

- Vicky, vous ne pouviez prévoir une chose pareille, lui dis-je en tâchant de l'apaiser. Il est injuste de vous accuser, nul n'est omniscient.

Au bout d'un moment, elle retrouva son calme ; plus posément, elle évoqua avec nostalgie et une sorte de joie douce-amère des souvenirs de leur enfance. Cela s'avéra une bonne thérapie : une fois ou deux, elle en vint même à sourire.

Lorsqu'elle se tut, ce fut à mon tour de parler. Je la mis au courant de

l'enquête que j'avais entreprise, des gens que j'avais vus, de mes déductions et de la conclusion à laquelle j'étais arrivé. Je lui expliquai comment on s'était ignoblement servi d'Alison, lui demandai de m'aider, et lui exposai ce que j'attendais d'elle.

Elle m'écouta, très calme, puis parut se concentrer un instant avant de se lever et de se diriger vers le téléphone. Elle composa un numéro et dit d'une voix détimbrée :

- Allô, ici Vicky ... J'ai pensé qu'il était de mon devoir de vous informer qu'Alison est morte cet après-midi. Elle aurait souhaité, je pense, que ce soit moi qui vous l'apprenne ... Les obsèques ont lieu jeudi à Saint-Lambert ... Ah, je vois ... Eh bien, si vous le désirez, vous pouvez aller à l'hôpital dans la chambre mortuaire où elle repose ... Oui, je me suis arrangée avec l'hôpital lorsqu'ils m'ont remis le paquet contenant toutes les affaires de ma sœur. J'y serai moi-même à six heures ... Ayez l'obligeance d'en informer ses collègues et ses amis ...

Il était presque sept heures. J'étais assis tout seul dans l'appartement de Vicky et j'attendais, un paquet enveloppé de papier brun posé sur la table basse devant moi. Peu à peu, mes yeux s'habituèrent à l'obscurité grandissante. Ouverte derrière mon dos, la porte d'un placard attendait elle aussi. Le trafic de la rue faisait un bruit assourdissant. J'essayais de garder la tête froide et me concentrais, l'oreille tendue vers la porte du hall.

Je n'étais pas bien sûr de la manière dont je m'y prendrais s'il arrivait. J'en étais même à me demander s'il viendrait lorsque, soudain, la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Une sonnerie qui me parut d'une stridence extrême. Je ne bronchai point. Après une légère pause, nouveau coup de sonnette. Le jeu classique, en somme : commencer par sonner pour s'assurer qu'il n'y a personne. Je retins mon souffle, et le bruit d'un objet métallique cherchant à forcer la serrure ne tarda pas à me parvenir. Je me glissai rapidement dans le placard, en en laissant la porte suffisamment entrebâillée pour me donner l'angle de vision nécessaire.

Le battant s'écarta en grinçant et un mince rai de lumière perça l'obscurité.

- Vicky, êtes-vous là ? murmura une voix précautionneuse.

Silence ... Puis la suspension s'alluma, éclairant le visiteur dont les yeux balayèrent la pièce d'un regard circulaire. Il se précipita aussitôt

vers la table basse, se saisit du paquet et en défit nerveusement l'emballage. Ayant vidé le contenu, il resta comme hébété à contempler les vêtements d'Alison.

- Vous vous êtes dérangé pour rien, Cowan, dis-je en me montrant. Vous ne les trouverez pas là.

Sa tête avait pivoté vers moi et il me toisait, médusé, la mâchoire raidie.

- Vous êtes un misérable, le plus ignoble individu sur lequel je sois jamais tombé. Vous n'avez pas hésité à duper un petit être-aussi naïf et adorable que cette pauvre Alison Korth pour lui faire faire votre sale besogne.

- De quoi diable parlez-vous ?

_ Ce n'est pas une bien fameuse réplique, Cowan, tâchez de trouver mieux que ça. Vous savez très bien de quoi je vous parle : des diamants, ces pierres non serties en provenance d'Amsterdam, et de cette couverture de copilote à la Global Airlines derrière laquelle vous vous abritiez pour masquer vos trafics de contrebande. Mais vous vous êtes douté que vous étiez surveillé et vous vous êtes servi d'Alison pour faire pénétrer en catimini votre dernier chargement frais débarqué aux U.S.A. Bien dissimulé sur sa personne, C'est pourquoi vous étiez innocent comme l'agneau qui vient de naître lorsque les douaniers vous ont fouillé hier à l'aéroport Kennedy.

- Vous êtes complètement dingue ou quoi ? fit-il, la bouche pincée.

- Épargnez-moi ce couplet, Cowan, voulez-vous ? Votre coup a raté lorsque Alison a été victime de cet accident et transportée à l'hôpital. Vous vous êtes dit qu'on allait découvrir les pierres en la déshabillant, et vous avez commencé à suer de peur. Mais quand vous avez constaté qu'il n'était question de rien, vous vous êtes mis à réfléchir et vous êtes parvenu à une conclusion. Le médecin qui se trouvait dans l'ambulance avait dû écarter la blouse de la blessée pour appliquer son stéthoscope et découvrir ainsi la marchandise fixée à même la peau avec du scotch. Vous vous êtes renseigné à son sujet, et voilà pourquoi vous saviez comment il s'appelait quand je vous ai dit que l'interne qui avait soigné la jeune hôtesse de l'air était un client à moi.

« Vous m'avez aussitôt demandé ce qui lui était arrivé. Pourquoi quelque chose lui serait-il arrivé ? Si, pour ses affaires, j'avais à le voir, il était normal que je me rende à son hôpital, non, puisque c'est là qu'il travaillait ? Mais vous saviez déjà qu'il lui était arrivé quelque chose,

puisque ce quelque chose lui était arrivé par vos soins. Vous aviez forcé la porte de son appartement, le mettant à sac pour retrouver vos diamants, puis vous avez entendu Jaffee rentrer et vous vous êtes caché pour l'attaquer en traître par-derrière. Mais Jaffee n'est pas une mauviette et, même salement arrangé par le coup que vous lui aviez assené sur la tête, il a lutté. Je ne sais si vous étiez seul ou accompagné, et peut-être avez-vous été jusqu'à le torturer pour le faire parler.

Cowan m'écoutait, immobile comme une statue de pierre.

- Vous n'avez rien pu tirer de Jaffee, poursuivis-je, et rien trouvé dans son appartement non plus. Alors vous vous êtes dit que vous aviez dû vous tromper à son sujet, et que peut-être Alison avait caché les diamants dans quelque ourlet de sa robe où personne ne les avait dénichés. C'est pourquoi vous êtes venu ici ce soir après que Vicky vous a eu dit qu'elle y avait rapporté les affaires de sa sœur. Il vous fallait savoir à quoi vous en tenir, et vous étiez sûr que, à cette heure-ci, Vicky serait au service funèbre.

Je le vis faire un pas dans ma direction.

- Tout doux ! lui dis-je. Vous ne vous imaginez quand même pas que je me serais risqué à arrêter un meurtrier à moi tout seul ?

- Un meurtrier ?

- Oui, Cowan, un meurtrier, et des plus rusés. Car vous avez voulu vous couvrir quoi qu'il puisse arriver ! Il restait l'hypothèse que, à l'hôpital, on eût découvert les diamants et informé la police, laquelle aurait tenu l'affaire secrète jusqu'à ce qu'Alison fût en état d'être interrogée. Un petit être frêle comme elle, cuisiné à fond, n'aurait pas résisté : elle aurait tout avoué, et vous auriez été fichu ! Mieux valait qu'elle disparaisse, et vous l'avez donc éliminée. Vous avez traîné dans l'hôpital et épié le départ de Vicky, vous arrangeant à ce moment-là pour vous glisser dans la chambre de sa sœur et saboter l'équipement d'oxygène. Vous avez débranché le tube d'arrivée qui l'alimentait et regardé mourir la malheureuse Alison. La police sait comment orienter ses recherches et aura beau jeu de retrouver vos empreintes digitales sur l'appareil que vous avez manipulé.

Ces derniers mots parurent l'achever, et il crut qu'il pourrait encore s'en tirer par la fuite. Il fit rapidement volte-face et s'engouffra dans la porte, mais je ne lui avais pas menti. Les policiers alertés par mes soins l'attendaient dehors pour le cueillir.

Rien n'est jamais ni tout noir ! Ni tout rose !...Vicky avait perdu sa sœur, mais trouvé un fiancé - en ma personne. Le Service des Douanes opéra une descente . chez Jacques Sutro et saisit les diamants, mais les avocats de ce dernier firent opposition auprès de la banque de Jaffee pour le chèque de trente-quatre mille dollars que celui-ci y avait déposé. M. Sutro en était encore des quatre mille dollars qu'il avait versés en liquide et je lui suggérai de courir les réclamer à Big Sam Tarloff. Il court toujours !

Allan Jaffee achève de se rétablir de ses blessures, et il se pourrait bien que cette aventure l'ait guéri de sa fatale passion pour le jeu. Il fit l'objet de poursuites pour la subtilisation des diamants mais, bien entendu, je lui conseillai de se porter témoin à charge contre Ben Cowan. L'ex-copilote écopa du maximum : ce sera un très vieil homme le jour où il retrouvera la liberté. Quant à moi, tout ce que j'ai fait pour Jaffee me sera compté un jour parmi mes œuvres pies : je n'ai jamais touché un sou d'honoraires.

Seul Nick Papadopoulos se tira indemne de toute cette histoire. Le Juge renonça à confisquer la caution versée pour le jeune médecin, et Papa récupéra son argent. Délirant de joie, il nous invita, Vicky et moi, à dîner dans un restaurant tenu par un de ses compatriotes. Cela se passait voici une quinzaine de jours. Nos estomacs n'en sont pas encore tout à fait remis.

FUITE ET FIN

(She Fell Among Thieves)

par ROBERT EDMOND ALTER

Nos six boys transjordaniens creusaient la terre dure et cendreuse qui formait croûte au-dessus d'un assemblage de pierres plates. Ce qu'ils allaient découvrir pouvait être un vieux dallage de pierre ou bien un vieux toit de pierre. Dans ce dernier cas, il pouvait y avoir quelque chose sous le toit. Quelque chose ayant une valeur archéologique.

Assis au-dessus d'eux sur un pan de mur effondré, je surveillais leur travail. Tanner, mon associé, était sous la tente, tremblant de la tête aux pieds. Cela faisait plusieurs jours qu'il avait une crise de paludisme.

Ce n'était pas nouveau : il avait attrapé ça au Cambodge, avant que je le connaisse.

Le crépuscule s'étendit sur les collines rocheuses de Jordanie et les premières grosses gouttes de la pluie tant attendue, commençaient à claquer sur la terre desséchée. D'abord espacées, chacune d'elles éclatait au contact du sol comme un petit fruit trop mûr. Je souhaitai que les boys se dépêchent et en finissent avant que la pluie ne tombe à seaux.

Hassin, leur chef, se redressa et me gratifia d'un sourire. Il était très économe de mots anglais. Si un sourire pouvait suffire, il en avait toujours un de prêt.

- Très bien, dis-je.

Ils avaient dégagé toute la surface du dallage ou du toit de pierre. Cela formait un rectangle d'environ six mètres sur quatre. Je m'accroupis pour l'examiner de plus près, car la clarté du jour diminuait rapidement.

Il s'agissait d'un toit, formé par des assises de maçonnerie qui se chevauchaient et que coiffaient des pierres de taille. Oui, un toit, sans aucun doute. Alors, avons-nous découvert la première pièce d'une cité engloutie ... ou simplement une vieille cave ? Que ce fût l'une ou l'autre, les artisans depuis longtemps disparus avaient construit ce toit

pour qu'il dure, pour qu'il endure des siècles d'oubli sous la terre qui l'avait recouvert.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui se trouvait dans l'espace abrité par ce toit ?

- Parfait, dis-je à Hassin. Retire une des pierres angulaires.

Il traduisit l'ordre. Les Arabes se mirent à l'œuvre avec des leviers et déplacèrent une pierre de belle taille, démasquant un rectangle de profonde obscurité.

- Apporte l'échelle et la torche électrique, dis-je.

En les attendant, je dénichai un bout de chandelle que rallumai. Du trou dans le toit montait une odeur malsaine et glacée. J'y plongeai la chandelle pour m'assurer que l'air y était respirable. Puis les boys arrivèrent, introduisirent l'échelle dans l'ouverture et Hassin me tendit la torche.

- Toi et, les hommes, restez ici, dis-je. Compris ? Donne-leur des cigarettes.

Il opina en souriant.

Tanner m'avait appris à ne pas leur faire confiance. Quand ils voyaient quelque chose, ils en parlaient ; or, lorsqu'il procédait à des fouilles, Tanner préférait être le seul à connaître ses trouvailles, à moins qu'elles n'eussent rien d'exceptionnel. Je me suis mis à descendre l'échelle.

L'intérieur n'était absolument pas humide, mais il y faisait si froid que je fus pris, de frissons, cependant que les grosses gouttes de pluie, m'accompagnaient dans ma descente.

Je promenai la clarté de la torche sur les vieux murs de pierre, y repérant ici et là un léger filigrane de moisissure. Le sol était de terre battue, et noir comme le péché. La silhouette d'une femme nue apparut dans le halo lumineux. Cela me causa une telle surprise que, l'espace d'un instant, je faillis balbutier « Oh ! Excusez-moi ! ».

Puis je me mis à rire, car il s'agissait seulement d'une statue de marbre, représentant une femme blanche. Grandeur nature, elle avait la lumineuse pâleur d'un clair de lune. Je m'en approchai.

C'était la plus remarquable statue que j'eusse jamais vue. Les cheveux, les cils, les ongles, tout était rendu à la perfection. Elle était campée sur ses jambes légèrement écartées, le torse à demi tourné, afin de

regarder par-dessus son épaule.

Je fus saisi par l'expression du visage. Une expression énigmatique, dont je n'arrivais pas à distinguer si elle était de surprise, d'horreur ou d'extase. Que regardait-elle donc ainsi ? Impulsivement, je jetai un coup d'œil derrière moi. Ridicule !

Qui l'avait sculptée ? Comment se trouvait-elle là ? Et depuis combien de temps ? L'excitation faisait battre le sang dans mes oreilles, cependant que je me sentais grisé comme par un vin capiteux. J'étais absolument certain d'avoir fait une découverte inestimable. Remontant l'échelle, je congédiai aussitôt les hommes de peine. En s'en allant, Hassin me décocha un sourire. Avait-il regardé par l'ouverture ? Avait-il vu quelque chose ?

A travers la pierraille de nos fouilles, je me hâtai vers la tente de Tanner. La pluie tombait de plus en plus dru.

- Tu ne peux pas imaginer une statue comme celle-là, dis-je à Tanner. Elle ... elle est splendide ! Et le mot est encore trop faible ... Ce regard qu'elle a ... l'expression énigmatique de son visage !

Tanner émit un grognement et s'administra une pilule de quinine. C'était un homme chauve et courtaud, mais très vigoureux. Il travaillait à son compte. Bien obligé ! Aucune équipe d'archéologues tenant à sa réputation n'aurait voulu avoir le moindre contact avec lui, tant ses procédés étaient douteux.

Le gouvernement mexicain le recherchait pour avoir sorti en fraude des objets provenant de fouilles effectuées dans le Yucatan. Il ne pouvait plus pénétrer au Cambodge pour une raison similaire, et, au seul énoncé de son nom, les Grecs se récriaient d'horreur. J'étais nouveau dans le métier et c'était ma première expédition avec Tanner. Je n'aimais pas tellement l'homme, mais j'étais en admiration devant sa science. Avec un homme comme Tanner, j'avais le sentiment que je pourrais apprendre pas mal de choses concernant le côté commercial de l'archéologie.

- Je ne crois pas qu'on puisse trouver rien de comparable dans la région, lui déclarai-je,

Tremblant de fièvre, il esquissa un sourire :

- Ni moi non plus, d'après la description que tu m'en fais. Mais il peut y avoir cent raisons pour qu'elle ait échoué là. Il faut que je la voie.

En imperméable, casque colonial sur la tête, nous ressortîmes dans la

nuît sous une pluie devenue torrentielle que, sur notre gauche, nous entendions cingler avec un bruit de mitrailleuse la surface sombre et salée de la mer Morte.

Dès qu'il eut jeté un coup d'œil à la statue, Tanner eut une crise de tremblements :

- D-Dieu ! C'est ab-absolument fan-tastique, Miller ! Éclaire-moi ...

Suivi par la clarté de la torche électrique, il fit le tour de la statue comme un chef arabe examinant une esclave au marché.

- Fantastique ! Les moindres détails sont rendus avec une exquise finesse !

Il frissonna violemment et s'étreignit les épaules :

- Elle est vieille, vieille, vieille ! Tu n'as pas idée comme elle est ancienne ! Sûrement pas grecque ni romaine ... Même leurs plus grands sculpteurs n'ont pas réussi à capter pareillement l'expression d'un visage. Seigneur ! On voit pratiquement les pores de la peau !

Je me sentais de nouveau sous le charme de ce visage ... de ce regard énigmatique jeté en arrière. Qu'avait-elle vu ?

- Regarde sa coiffure, me dit Tanner. Le sculpteur a pris une Juive comme modèle. Miller, je suis prêt à parier ma réputation qu'elle date de l'Ancien Testament !

Je me demandai de quelle réputation il voulait parler !

Il se tourna vers moi et dans ce lieu sépulcral, avec cette pâle silhouette féminine entre nous, son regard brûlant de fièvre paraissait comme fou.

- Miller ... as-tu idée de ce qu'elle peut valoir ? me demanda-t-il avec une intonation cupide.

Je secouai la tête, sachant ce qui allait suivre.

- Elle vaut les trente ans que j'ai passé à creuser dans le monde entier. J'ai fait douze fois le tour du globe en la cherchant, sans même savoir que quelque chose d'aussi magnifique pût exister !

Sa main dessina un geste enveloppant autour de la statue.

- C'est le rêve de tout chercheur de trésor !

- Elle peut rapporter gros ?

- Oh ! Seigneur, oui ! Des milliers et des milliers de dollars. Je connais les gens qu'il faut, Miller. Deux d'entre eux habitent Paris. Ils ne sont pas hommes à poser des questions, et nos noms ne seront même pas prononcés. Rien par écrit. Tout en espèces, et net d'impôts. Ce sera fifty-fifty, mon gars, à condition ...

- Que je t'aide à lui faire passer clandestinement la frontière, dis-je. ,

Il rit, tandis que son regard allait de mon visage à celui de la statue.

- Pas moyen de faire autrement, tu le sais bien. Le gouverneur de cette région a les doigts crochus, Nous aurons déjà de la chance s'il nous laisse sortir du pays les fragments de poterie et de vaisselle que nous avons trouvés. Est-ce que Hassin et les boys sont au courant ?

- Je ne le pense pas, en ce qui concerne les boys, car je suis descendu ici seul. Mais comment savoir si Hassin n'a pas risqué un coup d'œil pendant que j'avais le dos tourné ?

Tanner hocha la tête en frissonnant.

- S'il sait quelque chose, il va en parler immédiatement aux autorités, ça ne fait pas le moindre doute. Miller, il faut que nous la sortions de là sans attendre. Cette nuit même !

Certes, je discutai, protestai, mais sans grande conviction et pas longtemps car son excitation m'avait gagné. Je serais riche ou - si Tanner n'arrivait pas à trouver le client qu'il fallait - à tout le moins célèbre.

- Tu es certain de son ancienneté et de sa valeur ? questionnai-je pour ne pas avoir l'air de me rendre trop facilement.

- Je connais mon métier, non ? Rien de semblable ne figure sur aucun catalogue. Sa valeur est donc inestimable, au sens propre du mot. Mais pour ça, fie-toi à moi ! Tout ce que je te demande, c'est de m'aider à la sortir d'ici.

- Pour l'emmener où ?

Tanner maintenant transpirait.

- En Israël. Ce sera la première étape. Je connais là-bas un Juif influent, qui nous aidera moyennant une petite rétribution. Voyons un peu ... Il nous faut trouver et voler une embarcation quelconque pour

traverser la mer Morte ... Non, ces satanés canots de patrouille arabes nous surprendraient probablement à mi-chemin. Non, il nous vaut mieux utiliser le camion jusqu'à Ein Hatsheva en suivant le rivage. Les barbelés finissent à une trentaine de kilomètres au-dessous de Sodome. D'accord ?

- D'accord.

Avant tout, il nous fallait sortir la statue de là. Elle était lourde, mais pas autant que j'imaginai l'être une statue de marbre.

- En quoi penses-tu qu'elle soit ? En calcédoine ? questionnai-je tandis que, trempés de sueur, nous tirions et poussions de toutes nos forces sous la pluie torrentielle qui nous aveuglait. Tu as remarqué comme elle semble scintiller à la lumière ?

- La moisissure, sans doute. Depuis tant de siècles qu'elle attend dans cette cave.

Peut-être. Pourtant la cave semblait aussi hermétiquement close que le tombeau de Tout Ankh Amon.

Nous la hissâmes enfin sous la pluie des ténèbres extérieures et Tanner me dit :

- Va vite chercher le camion ! Grouille, pour l'amour du Ciel !

Notre camion était lui-même une antiquité, avec une structure métallique et pas de toit. Je l'amenai en marche arrière jusqu'au bord du trou et courus ouvrir le panneau du fond ; il se rabattit dans un grincement strident de gonds rouillés, et l'eau qui s'était accumulée à l'intérieur se déversa en cascades sur mes pieds. Tanner tremblait de tout son corps et claquait des dents.

- Bon, maintenant prends-la par les ... *Non, non, pas par la tête !* Par les épaules ... Doucement ... Oui ... Fais bien attention ...

Au prix de mille efforts qui faisaient siffler Tanner comme un boa constrictor aux abois, nous parvînmes à la hisser dans le camion, où nous l'étendîmes doucement sur le dos. La pluie ruisselait sur son corps ; la tête, légèrement tournée, continuait de regarder par-dessus l'épaule gauche. Regarder quoi ?

Je relevai le battant de l'arrière et le fermai.

- Je vais conduire, déclara Tanner en m'écartant d'un coup d'épaule.

Plein d'appréhension, je pataugeai pour contourner le camion et me hissai sur le siège du passager. Tanner fit claquer sa portière, puis resta un long moment cramponné des deux mains au volant, tandis que son corps était secoué de frissons.

- Bon sang, Tanner, tu n'es pas en état de conduire ! Tu vas nous ...

- Ta gueule ! J'ai enduré pire que ça au Brésil ou au Cambodge, et pour moins, beaucoup moins ... Que voudrais-tu que je fasse ? Que je retourne sous la tente m'administrer des pilules une semaine durant, et que ce satané gouverneur en profite pour me faucher la statue ? Crois-moi, ça va passer.

Il finit par démarrer dans un grand vol de boue et après plusieurs dérapages, nous atteignîmes la route.

- *Doucement* ! hurlai-je.

- La ferme !

Le vieux camion pencha de côté, se redressa et finit par rouler à peu près normalement à travers l'obscurité zébrée d'éclairs.

Il pleuvait tellement que l'eau finissait par s'insinuer autour des vitres des portières et du pare-brise. Par moments, le camion zigzaguait, menaçait presque de faire un tête-à-queue, puis retrouvait son aplomb tandis que, frissonnant et claquant des dents, Tanner était à demi couché sur le volant.

Brusquement je mesurai tout ce qu'avait d'insensé cette fuite de nuit, sur une route boueuse, à travers une pluie aveuglante, avec un homme brûlant de fièvre au volant et, derrière moi, cette statue toute trempée qui continuait de regarder par-dessus son épaule ...

- Tanner, dis-je, ce que nous faisons est de la folie ! Arrêtons-nous ...

- Oh ! Bon sang, Miller, ferme ta gueule ! Ne te rends-tu donc pas compte de ce que j'ai là derrière ? C'est ma vie, toute ma vie ! Trente ans de fouilles et de rêves. Jamais je n'aurais imaginé pouvoir découvrir quelque chose de pareil. Et maintenant, ça y est ! Je l'ai ! Je l'ai avec moi et je m'en vais la sortir d'ici ... Rien au monde ne m'en empêchera !

Je ne laissais pas d'être préoccupé par son constant usage de la première personne ... Envisageait-il toujours de partager avec moi ? Était-ce fa fièvre ou la statue qui lui faisait ainsi perdre toute mesure ?

Un œil d'une blancheur cristalline se matérialisa en avant de nous sur la route, venant à notre rencontre. Puis il s'immobilisa et une autre lumière, plus petite, se mit à nous faire des signaux.

- C'est une moto, dis-je, et quelqu'un, avec une lampe, nous fait signe de nous arrêter.

Mais je compris soudain que Tanner avait l'intention de continuer à rouler droit sur l'homme et sa moto. Mon pied gauche s'empara violemment du frein à pied:

- Tu es dingue ! Tu ne vas quand même pas le tuer !

Le camion dérapa follement, et se mit presque en travers de la route.

- Le diable t'emporte !

- Calme-toi, bon sang, calme-toi ! hurlai-je.

Un Arabe en imperméable s'avançait vers nous, cherchant son chemin au milieu de la boue. Il appartenait à une des patrouilles du rivage et tenait au creux de son bras un vieux pistolet-mitrailleur datant de la Seconde Guerre mondiale. Il arriva du côté de Tanner et, avec le canon de son arme, toqua contre la vitre ruisselante, que Tanner baissa .sans prononcer une parole.

- Vos papiers, dit l'Arabe. Où allez-vous ?

Sortant nos portefeuilles, nous lui présentâmes nos cartes d'identité, tandis que Tanner répondait d'une voix calme, presque rêveuse :

- Nous nous rendons à Al Mazra.

- Comme vous le pouvez voir, nous sommes des archéologues et nous allons de place en place, à la recherche de manuscrits de la mer Morte.

- Ah ? fit l'Arabe. Montrez-moi vos permis, je vous prie.

- Vous les avez, répondit Tanner. Ils sont dans nos portefeuilles.

- Ah ? Et qu'est-ce que vous transportez dans ce camion ?

- Juste notre équipement, dis-je.

- Ah ? Nous allons y jeter un coup d'œil.

Tanner plongeait la main entre ses jambes. Sur l'instant, le geste n'eut

pour moi aucune signification. Je n'avais qu'une idée : ouvrir ma portière au plus vite et rejoindre l'Arabe derrière le camion. Je connaissais ces gens-là et savais qu'on peut les acheter.

La pluie m'assailit avec violence. Je patouillai vers l'arrière du camion tandis que l'Arabe survenait de l'autre côté.

- Ouvrez, commanda-t-il.

A l'intérieur du camion, ce devait être une véritable baignoire, car l'eau ruisselait par toutes les fissures. Souriant à l'Arabe, je posai la main sur le verrou de droite en commençant à dire :

- Écoutez ...

La silhouette de Tanner surgit derrière l'Arabe et je le vis lever le bras droit. Le cric rebondit littéralement sur le crâne de l'homme, tandis que, échappant à ses mains inertes, le pistolet-mitrailleur faisait bap-bap-bap dans la boue.

- *Tanner* ! Mais tu es complètement dingue ! Nous aurions pu l'avoir avec l'argent !

Tanner ne dit rien. Lâchant le cric, il se saisit du pistolet-mitrailleur, puis me lança :

- Traîne-le dans ce buisson là-bas. Magne-toi !

Je me penchai vers l'homme effondré. Dans la nuit et avec cette pluie, je fus dans l'impossibilité de me rendre compte s'il était gravement blessé, mais j'en eus la nette impression.

- Tanner, il est sûrement blessé ou ...

Le canon du pistolet-mitrailleur vint me tapoter le dessous du menton, puis se retira. Comme je me redressais, je le vis braqué sur moi.

- Fous-le dans ce buisson.

- Tanner, écoute-moi ... Il n'est peut-être pas mort ... S'il est grièvement blessé, nous ne pouvons pas l'abandonner comme ça ...

- Fous-le dans le buisson.

Il n'eut pas besoin d'ajouter « ou sinon ... ». J'avais compris l'alternative : ou bien je traînais ce malheureux jusque dans le buisson ou je partageais son sort sur la route boueuse.

Après quoi, Tanner me dit :

- Prends le volant.

Inutile de discuter. On ne discute pas avec un pistolet-mitrailleur braqué sur son nombril.

Il me fit monter côté passager et me poussa sur la banquette avec le canon de son arme. Je desserrai le frein à main et mis le camion en marche, en manœuvrant pour contourner la moto. Tanner continuait à me meurtrir le flanc avec son arme.

- Nous aurions pu l'acheter, Tanner, réitérai-je alors.

- Non. Il nous cherchait. Le gouverneur l'envoyait nous arrêter.

- Mais c'est ridicule ! Il ne savait rien de nous ! Tu l'as frappé sans raison.

- Ferme-la et conduis, me commanda-t-il en accentuant la pression de l'arme.

J'étais malade de trouille. J'avais encore dans les oreilles le bap-bap-bap du pistolet-mitrailleur. Les balles qu'il tirait me transperceraient de part en part. Alors, je la fermai et conduisis.

Il pleuvait à seaux. De temps à autre, Tanner se payait une crise de tremblements. Nous traversâmes le Moab, puis Al Mazra endormi. En moins d'une heure, nous eûmes contourné Khinzirah et nous mîmes à rouler vers As Safiyah. Encore une vingtaine de kilomètres et nous pourrions couper à l'ouest pour atteindre Birsheba, en Israël.

Tanner se parlait à lui-même :

- ... remonter à des millénaires ... n'appartient à aucune période connue ... date peut-être d'Abraham ... paraît pas possible et pourtant ... *pourtant* ...

Et pourtant elle était étendue derrière nous dans ce camion cahotant, seule dans la nuit pluvieuse. Car la pluie continuait, sans s'interrompre un seul instant. Il n'avait pas dû pleuvoir comme ça depuis Noé !

Tanner calcula que nous devions avoir dépassé les barbelés qui séparaient la Jordanie d'Israël et me dit :

« Tu prendras le premier tournant à l'ouest. » De nouveau, il était brûlant et, lorsque je le regardai, je le vis essuyer d'un revers de main la sueur qui ruisselait sur son visage.

J'aurais pu alors donner un brusque coup de frein qui lui aurait fait perdre l'équilibre, et peut-être aurais-je réussi à lui prendre l'arme dont il ne cessait de me menacer. Mais, pour je ne sais quelle raison, je n'en fis rien. Je continuai simplement à rouler.

Tanner était dans l'erreur. Les Arabes avaient reculé la frontière de la Jordanie et la route que nous suivions nous amena en plein sur un avant-poste, avant que j'aie pu m'en rendre compte et faire quoi que ce soit.

La barrière rouge et blanc était baissée, nous coupant le chemin, et, en agitant une torche électrique, une sentinelle armée nous fit signe de nous arrêter. Il y avait un poste de garde, sur le seuil duquel apparut un officier, un chèche kaki lui masquant le visage jusqu'aux yeux.

Je freinai à mort et nous dérapâmes à plaisir sur la route gluante. Tanner ne prononça qu'un mot, aussi bref qu'expressif, et redressa son arme, sur le canon de laquelle je pesai aussitôt de toutes mes forces.

- Non ! La baraque est pleine de gardes ! Et vois par-là ! ajoutai-je en pointant le doigt de l'autre côté de la guérite de la sentinelle.

De part et d'autre de la route, des barbelés luisaient à travers la pluie, cependant que, tapie à la courbe précédant le no man's land au milieu d'un entassement de sacs de terre, une mitrailleuse entourée de trois servants dominait le secteur.

- Ils nous mettraient en pièces, dis-je.

Tanner aspira bruyamment l'air cependant que l'officier armé pataugeait vers nous, puis il dit dans un long soupir :

- J'avais enfin trouvé quel but peut avoir un homme dans ce foutu monde et maintenant ...

Suivi de la sentinelle qui tenait à la main un vieux fusil Lebel, l'officier arriva de mon côté. La sentinelle braqua aussitôt sur moi le canon du Lebel. J'abaissai la glace de la main gauche, la droite continuant à peser fortement sur le pistolet-mitrailleur de Tanner.

- *Bism'Allah*, dis-je à l'officier, un lieutenant.

- Où allez-vous comme ça ?

- Nous sommes des archéologues américains et nous voulons nous rendre à Birsheba.

- D'où venez-vous ?

- Du Haut Moab.

- Pourquoi n'avez-vous pas passé la frontière à Sodome ?

Bonne question. En un coup de bluff, je feignis la colère :

- Parce que nous en avons par-dessus la tête de la politique du bakchich ! Nous pensions que, si nous venions suffisamment au sud, nous pourrions passer sans devoir payer un tribut à chaque fils d'Allah qui se trouve sur notre chemin un fusil à la main !

Le lieutenant rit :

- Ah ! Vous pensiez ça ? Et qu'emportez-vous en Israël ?

- Rien.

Il tourna légèrement la tête sans me quitter des yeux :

- Tiens ton fusil braqué sur lui pendant que je vais vérifier, dit-il à la sentinelle.

Je demeurai le regard fixé sur le canon du Lebel qui me menaçait, tandis que le monde semblait s'effondrer doucement autour de moi. Ce n'étaient pas seulement les ennuis que nous aurions pour avoir essayé de sortir clandestinement une statue du pays ... le meurtre pouvait aussi nous retomber sur le dos. Et alors ce serait le peloton d'exécution.

Je me tournai pour regarder Tanner. Les tremblements l'avaient repris et, dans son visage ruisselant de sueur, ses yeux me firent penser à ceux d'une fouine prise dans un piège.

- Non ! murmurai-je. Nous n'en sortirions pas vivants !

Son regard malade sonda le mien :

- Elle est à moi, dit-il d'une voix rauque. Ils ne me la prendront pas. J'aimerais mieux mourir que la leur laisser !

Et, d'un coup sec, il réussit à libérer de ma main le canon du pistolet-mitrailleur.

Le lieutenant arabe revenait vers ma portière à la glace baissée.

- Ça va, dit-il, vous pouvez passer.

Je demeurai un instant à le regarder fixement, puis je dis :

- Merci.

Tanner était abasourdi au point d'en rester bouche bée. J'embrayai, relâchai la pédale et nous progressâmes de quelques mètres. Une autre sentinelle manœuvra quelque chose dans le noir, faisant monter vers le ciel la barrière rouge et blanc.

J'accélérai et nous nous engloutîmes dans l'obscurité du no man's land. Je ne comprenais pas. Je n'arrivais pas à comprendre. Certes, je n'avais pas entendu l'officier rabattre l'arrière du camion, mais il avait certainement dû grimper sur le pare-chocs pour promener le rayon de sa torche à l'intérieur.

Alors comment n'avait-il pas vu la statue ? Pourquoi ne nous avait-il pas arrêtés pour avoir voulu la passer en fraude ?

- Arrête, me dit soudain Tanner.

- Quoi ?

- Arrête ! Je veux aller regarder derrière. Y a quelque chose qui ne colle pas.

- Non, pas ici, répondis-je. Nous ne sommes qu'à cent mètres des Israéliens. À cet endroit, les uns et les autres peuvent voir ce que nous faisons.

- Mais quelque chose ne colle pas, Miller ! Il ...

- Attends, bon sang ! Les Juifs sont pratiquement sous notre nez !

Surgissant de derrière leur barricade, des Israéliens en armes venaient à notre rencontre. J'immobilisai le camion. Cette fois, ce fut un lieutenant juif qui apparut au-dessus de ma glace baissée.

- Qui êtes-vous et que transportez-vous en, Israël ?

Je ne sais pourquoi je le fis, mais je répondis :

- Rien. Nous sommes des archéologues américains.

- Nous allons bien voir, dit-il. Vous comprenez que, si vous entrez maintenant en Israël, il ne vous sera pas permis de retourner en Jordanie ?

- Nous ne tenons pas à y retourner, lui assurai-je.

- Nous allons vérifier s'il est exact que vous ne transportez rien.

Tanner avait déjà ouvert sa portière et sautait à terre.

Je fis de même. Nous nous retrouvâmes tous les trois à l'arrière du camion :

Le lieutenant nous regarda en haussant ses sourcils mouillés :

- Quelque chose qui cloche ?

- C'est justement ce que nous voulons voir, lui dis-je.

Tanner et moi ouvâmes les verrous du panneau arrière, qui se rabattit avec son habituel grincement, dans le même temps qu'un Niagara en miniature se déversait à nos pieds.

C'est tout ce qu'il y avait : de l'eau. Rien d'autre.

- Volée ! hurla Tanner. Mon Dieu, ils me l'ont volée !

- Mais non ! fis-je en l'empoignant par le bras. Ils n'en ont pas eu la possibilité. Nous aurions entendu ouvrir le panneau. Le lieutenant arabe n'est resté que quelques instants derrière ... et seul ! Il n'aurait pu la tirer tout seul. Elle pèse bien trop lourd !

- Alors, où est-elle passée ? Où ... Oh ! Mon Dieu, elle a fondu ... La pluie ! Cette maudite pluie !

Il se détourna du camion comme de moi et du lieutenant qui le regardait d'un air ahuri, et se mit à rire. Le rire en crescendo, le rire suraigu de la folie. Il s'assit par terre dans la boue et continua de rire jusqu'à ce que le souffle lui manque, que le rire se mue en sanglots hoquetants.

- Plaisant ! me dit le lieutenant. Vraiment très plaisant ce que vous nous amenez. Comme si nous n'avions pas déjà plus que notre part de ... Bon ! Emmenons-le à l'infirmerie. On va être obligé de l'attacher ...

Le lieutenant et moi laissâmes Tanner entre les mains d'un médecin juif. En sortant de l'infirmerie, nous marchâmes jusqu'aux barbelés en allumant une cigarette. La pluie s'était calmée, au point de n'être plus qu'une sorte de bruine. Je n'avais rien à dire. Je n'avais qu'une question à poser et le lieutenant n'était pas capable d'y répondre.

Où était-elle passée ? Comment ? Et à quel moment ?

Le médecin nous rejoignit et accepta une cigarette offerte par le

lieutenant.

- Je lui ai fait une piqûre pour le calmer, nous dit-il.

Puis, me regardant, il pointa le pouce par-dessus son épaule, pour indiquer l'infirmérie :

- Un religieux fanatique, hein ?

- Qui ? Tanner ? Non. Pourquoi ?

- Parce qu'il n'arrête pas de délirer à propos de la femme de Loth, me répondit le médecin, celle qui s'est retournée pour regarder la destruction de Sodome et de Gomorrhe bien que Dieu le lui eût défendu. Et qui, pour cette raison, fut changée en statue de sel.

UNE FILLE PERDUE

(Gone Girl)

par ROSS MACDONALD

C'était un vendredi soir. Revenant de la frontière mexicaine, je roulais vers chez moi à bord d'une décapotable bleu clair et en proie à une humeur sombre. J'avais suivi un homme de Fresno jusqu'à San Diego, où je l'avais perdu dans le dédale des ruelles de la vieille ville. Quand j'avais retrouvé sa piste, c'était trop tard : il avait passé la frontière et mes instructions étaient de ne pas le poursuivre hors des États-Unis.

A mi-chemin de chez moi, juste au-dessus d'Emerald Bay, je rattrapai le plus mauvais conducteur du monde. Il menait sa Cadillac noire comme si c'eût été un voilier participant à des régates. La grosse voiture zigzaguait sur l'autoroute, utilisant deux des quatre voies quand ce n'était pas trois. Il était tard et j'avais hâte de me coucher. J'essayai de la doubler à droite mais elle se rabattit vers moi comme un missile à la dérive.

J'accélérai pour passer à gauche, le conducteur de la Cadillac en fit autant. Pour ce qui était de la vitesse, je ne pouvais lutter longtemps avec lui. Nous roulions côte à côte au milieu de l'autoroute et je me demandais s'il était ivre, fou, ou s'il avait tout bonnement peur de moi. Puis ce fut le bout de l'autoroute et je me retrouvai faisant du cent vingt à l'heure du mauvais côté d'une nationale ; devant moi, un camion surgit en haut d'une côte, tel une double comète. J'écrasai l'accélérateur et serrai vers la droite, menaçant l'avant de la Cadillac et la vie de son conducteur. Dans la clarté grandissante des phares du camion, son visage m'apparut blanc comme un linge, où l'on eût fait deux trous noirs à la place des yeux. Il avait les épaules nues.

A l'ultime seconde, il ralentit suffisamment pour me laisser passer. Le camion nous croisa en klaxonnant furieusement. Je ralentis peu à peu mais, cessant de m'imiter, la Cadillac me dépassa en trombe dans un grand crissement de pneus et fut avalée par la nuit.

Quand je m'arrêtai complètement, j'eus du mal à détacher mes doigts du volant. J'avais les jambes en flanelle. Après avoir fumé la moitié d'une cigarette, je fis demi-tour et repartis vers Emerald Bay en roulant prudemment. Je n'avais plus l'âge de jouer aux fous du volant

et il me tardait de prendre enfin quelque repos.

Le premier motel que je vis, le *Siesta*, n'arborait pas le panneau « complet » et était décoré d'une enseigne au néon représentant un Mexicain dormant sous un sombrero, comme dans la chanson, Lui enviant son sommeil, je me garai sur l'aire de gravier devant le bureau du motel. La porte vitrée était ouverte et j'entrai dans la pièce éclairée, gentiment meublée de rotin et de chintz.

J'actionnai plusieurs fois le timbre qui était sur le comptoir de la réception. Comme nul ne se manifestait, je m'assis pour attendre et allumai une cigarette. Sur le mur en face de moi, une pendule électrique marquait une heure moins le quart.

Je dus m'assoupir pendant quelques minutes, car un rêve vint me visiter juste au bord du sommeil. Dans ce rêve, la Mort conduisait une Cadillac noire pleine de fleurs. Je me réveillai au moment où la cigarette allait me brûler les doigts. Un homme maigre, arborant une chemise de flanelle grise, était penché vers moi, me considérant d'un air hésitant.

Il avait un grand nez au-dessus d'un petit menton, et je me rendis compte qu'il n'était pas aussi jeune qu'il en donnait d'abord l'impression. Il avait de vilaines dents et ses cheveux blondasses tendaient nettement à jouer les embusqués. Tout à fait le genre de jeunot vieillissant qu'on voit traîner dans les motels ou les restaurants, se cramponnant désespérément à l'existence des autres.

- Qu'est-ce que vous voulez ? Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? Il avait la voix flûtée d'un adolescent.

- Une chambre.

- C'est vraiment tout ce que vous voulez ?

Le ton était presque accusateur.

- Qu'avez-vous d'autre ? Des danseuses circassiennes ? Du pop-corn gratis ?

Il essaya de sourire sans trop montrer ses vilaines dents. Ça ne fut pas plus réussi que ma tentative de plaisanterie.

- Je vous demande pardon, monsieur ... Vous m'avez réveillé ... Et quand je me réveille en sursaut, il me faut toujours un moment pour retrouver tous mes esprits ...

- Vous avez eu un cauchemar ?

Ses yeux au regard flou parurent sur le point de s'exorbiter :

- Pourquoi me demandez-vous ça ?

- Parce que, moi, je viens d'en avoir un. Mais trêve de badinage : avez-vous quelque chose de libre ou non ?

- Oui, oui, monsieur ... excusez-moi ...

Il déglutit comme s'il avait quelque chose d'amer dans la bouche et s'enquit avec une obséquiosité impersonnelle :

- Vous avez des bagages, monsieur ?

- Non, pas de bagages.

Ses chaussures de tennis le faisaient se déplacer sans bruit, comme le fantôme de l'adolescent qu'il avait été. Passant derrière le comptoir, il prit mon nom, mon adresse, le numéro de ma voiture et cinq dollars. En retour, il me donna une clef à laquelle était accroché un disque portant le numéro 14 et m'indiqua où je trouverais ce dernier. Apparemment, je ne lui semblais pas être un mec à pourboire.

Le bungalow 14 ressemblait à n'importe quel bungalow d'un motel de moyen standing sacrifiant au style espagnol vu par un Californien. Des murs de plâtre peints en ocre et rendus artificiellement rugueux, des rideaux rouges, un abat-jour en imitation parchemin coiffant une lampe de fer forgé noir. Au-dessus du lit, une reproduction d'un Diego Rivera représentant un Mexicain endormi. Je céдай très vite à la contagion et rêvai de danseuses circassiennes.

Vers le matin, une des danseuses prit peur, sans que j'y fusse pour quoi que ce soit, et se mit à hurler de toutes ses forces. En voulant la calmer, je me réveillai. M'asseyant dans le lit, je vis à ma montre-bracelet qu'il était près de neuf heures. Le hurlement avait déçu, mais il reprit presque aussitôt, évoquant sous ma fenêtre la sirène des pompiers. Enfilant vivement mon pantalon par-dessus les sous-vêtements dans lesquels j'avais dormi, je sortis voir ce qui se passait.

Une jeune femme était debout dans l'allée, devant le bungalow voisin. Sa main droite tenait une clef, et la gauche était pleine de sang. Elle était vêtue d'une grande jupe multicolore et d'une blouse gitane très décolletée, que ses seins gonflaient à craquer tandis que, bouche grande ouverte, elle hurlait de toutes ses forces. C'était une jolie brune, mais je lui en voulais d'avoir ainsi troublé ma grasse matinée.

L'empoignant par les épaules, je lui dis :

- Assez !

Le hurlement s'interrompit et elle abaissa son regard vers le sang qui couvrait sa main. Il était aussi épais que de la graisse pour essieux et presque aussi sombre.

- Où avez-vous attrapé ça ?

- J'ai glissé et je suis tombée dedans. Je n'avais rien vu ...

Lâchant la clef, qui rebondit par terre, elle se servit de sa main propre pour trousseur la jupe d'un côté. Elle avait les jambes nues et bronzées, mais ce qu'elle voulait me montrer, c'est que le derrière de sa jupe était pareillement taché.

- Où ça ? questionnai-je. Dans ce bungalow ?

- Oui ...

Le long de l'allée, des portes s'étaient ouvertes et une demi-douzaine de personnes convergeaient vers nous. Un homme, qui ne devait pas atteindre le mètre et demi, arrivait du bureau en courant, ses petits souliers pointus dansant sur le gravier.

- Venez me montrer, dis-je à la fille.

- Non, non, je ne veux pas y retourner !

Ses yeux semblaient énormes dans la pâleur bleuâtre du visage.

Le petit homme interrompit sa course sur une demi-glissade et s'immobilisa entre nous, saisissant la fille par le bras :

- Qu'y a-t-il, Ella ? Es-tu folle de déranger ainsi les clients ?

Elle balbutia simplement « du sang... » et se laissa aller contre moi, les yeux clos.

Alors le petit homme se tourna vers les autres clients qui, en demi-cercle autour de nous, échangeaient des commentaires.

- Ne vous inquiétez pas, mesdames et messieurs. Ce n'est pas grave. Ma fille s'est coupée, mais ce n'est rien ...

La prenant par la taille, il l'entraîna par la porte ouverte du bungalow qu'il referma d'un coup d'épaule. Mais j'avais interposé mon pied dans

l'entrebâillement et je les suivis à l'intérieur.

La chambre était meublée exactement comme la mienne, y compris la reproduction de Rivera au-dessus du lit défait, mais de façon exactement contraire, au point qu'on aurait pu croire que c'en était le reflet dans un miroir. La fille fit quelques pas mal assurés et s'assit au bord du lit. Mais elle se releva, aussitôt en voyant les taches de sang sur les draps. Comme elle ouvrait la bouche pour crier, je lui dis :

- Inutile. Nous savons déjà que vous avez de très bons poumons.

Le petit homme se tourna vers moi :

- Qui êtes-vous ?

- Je m'appelle Archer et j'occupe le bungalow voisin.

- Alors, s'il vous plaît, sortez de celui-ci.

- Il ne me plaît justement pas d'en sortir.

Il baissa la tête, comme pour m'en donner un coup de dans le ventre. Il sembla peser les chances de ce coup de tête et opta pour la diplomatie.

- Vous sautez trop vite aux conclusions, monsieur. Ce n'est pas aussi grave que ça semble. Nous avons simplement eu ici, cette nuit, un petit accident.

- Oui, je sais : votre fille s'est coupée. Une cicatrisation aussi rapide est l'indice d'une exceptionnelle santé.

- Non, fit-il en agitant la main. Aux gens qui étaient dehors, j'ai dit la première chose qui me venait à l'esprit. En réalité, il y a eu une petite altercation et l'un des clients a saigné du nez.

Telle une somnambule, la fille marcha vers la salle de bains, où elle actionna le commutateur. Sur le linoléum à damier noir et blanc, une flaque de sang achevait de se coaguler, coupée par une traînée à l'endroit où le pied avait dérapé.

- Ben dites donc, quel nez il devait avoir ! commentai-je avec un sifflement expressif. Vous êtes le patron ?

- Je suis le propriétaire du *Siesta Motel*, oui. Je m'appelle Salanda, Ce monsieur est sujet aux saignements de nez. Il me l'a dit lui-même.

- Où est-il maintenant ?

- Il est parti de très bonne heure.
- Et en bonne santé ?
- Bien sûr !

Je regardai autour de moi. En dehors du lit défait aux draps tachés de sang, rien n'indiquait que le bungalow eût été occupé. On aurait dit que quelqu'un s'était borné à y entrer juste le temps de déverser une pinte de sang.

Ouvrant toute grande la porte du bungalow, Salanda m'invita du geste à sortir :

- Si vous voulez bien m'excuser, monsieur ... Je voudrais que ça soit nettoyé le plus vite possible. Ella, va dire à Lorraine de laisser ce qu'elle fait et de venir ici tout de suite. Ensuite, tu feras peut-être mieux de t'étendre un peu, hein ?
- Oh ! Maintenant ça va, Papa. Ne te tracasse pas pour moi.

Quand je vins rendre ma clef un moment plus tard, elle était assise derrière le comptoir dans le bureau du motel. Bien que très pâle encore, elle semblait s'être ressaisie. Je posai la clef devant elle en m'enquérant :

- Vous vous sentez mieux, Ella ?
- Oh ! Je ne vous reconnaissais pas maintenant que vous êtes habillé !
- Jolie réplique. Je la resservirai.

Elle baissa les yeux en rosissant :

- Vous vous moquez de moi. Je sais bien que je me suis comportée de façon stupide ...
- Je n'en suis pas tellement sûr. Que pensez-vous qu'il se soit passé cette nuit au 13 ?
- Mon père vous l'a dit, non ?
- Il m'a donné une version, et même deux. Mais je crois qu'il a caviardé.

Elle plaqua une main au creux de sa blouse. Elle avait des bras minces, bronzés.

- Caviardé ?

- C'est de l'argot de journaliste. Ça sonne presque comme « canardé », et je crois bien qu'on s'est canardé au 13, cette nuit. Pas vous ?

Elle mordit sa lèvre inférieure et me fit ainsi penser à un petit lapin apprivoisé, si bien que je faillis la gratifier d'une légère tape sur la tête.

- Allons donc ! Vous êtes ici dans un motel respectable. De toute façon, Papa m'a demandé de m'abstenir d'en parler avec qui que ce soit.

- Et pourquoi vous a-t-il demandé une chose pareille ?

- Parce qu'il aime son motel et ne veut pas qu'on fasse un scandale d'un rien. Si nous perdions la bonne réputation que nous avons, ça lui briserait le cœur.

- Il ne m'a pourtant pas fait l'impression d'être tellement sentimental.

Elle se leva et je vis qu'elle avait changé de jupe.

- Fichez-lui la paix. C'est un brave petit homme et je ne vois pas pourquoi vous cherchez à lui créer des ennuis sans raison.

Je battis en retraite devant tant de vertueuse indignation - chez une femme, l'indignation est toujours vertueuse - et regagnai ma voiture. En ce début de matinée, le soleil était éblouissant. Au-delà de l'autoroute et des dunes de sucre filé, la baie était d'un bleu intense. Traversant la péninsule à sa base, la route retrouvait la mer à quelques kilomètres au nord de la ville. Là, sur la gauche de l'autoroute, un vaste parking dominait la plage toute blanche. Le parking était aussi désert que la plage, à l'exception d'une seule voiture, laquelle y semblait comme perdue. C'était une longue Cadillac noire dont le capot touchait la balustrade du côté de la plage.

Freinant, je pénétrai dans le parking et descendit de voiture. Quand je m'approchai de lui, l'homme qui occupait la place du conducteur dans la Cadillac ne tourna même pas la tête. Son menton reposait sur le volant et son regard contemplait fixement l'immensité bleue de la mer.

Ouvrant la portière, je découvris que l'inconnu n'avait en guise de vêtements que l'abondante toison couvrant sa poitrine et une sorte de pansement maladroitement fixé autour de sa taille. Ce pansement était fait de plusieurs serviettes de toilette tachées de sang, que maintenait en place quelque chose en nylon que je n'identifiai pas

immédiatement. Y regardant de plus près, je me rendis compte qu'il s'agissait d'une combinaison de femme. Sur le bonnet gauche de la partie formant soutien-gorge, un cœur était brodé au milieu duquel était inscrit un prénom « Fern ». Je me demandai qui était cette Fern.

L'homme qui avait hérité de sa combinaison avait des cheveux bruns frisés, d'épais sourcils noirs, et un menton lourd avec une barbe de vingt-quatre heures. Il avait l'air d'un dur, en dépit de l'extrême pâleur de son visage et du rouge à lèvres qui maculait sa bouche.

La voiture ne comportait pas de plaque d'identité et je ne trouvai, dans le casier à gants, qu'une boîte de cartouches à demi vide, pour automatique calibre 38. Je m'aperçus, au tableau de bord, que le contact n'avait pas été coupé ; le plafonnier aussi luisait faiblement. La jauge d'essence indiquait que le réservoir était vide. Le gars avait dû quitter la route peu après m'avoir doublé.

Je dénouai la combinaison, qui ne semblait pas susceptible de garder des empreintes de doigts, et j'y cherchai une étiquette. Elle en avait une : *Gretchen, Palm Springs*. Je m'avisai du même coup qu'on était samedi matin et que j'avais passé tout l'hiver sans m'offrir un seul weekend dans le désert. Je renouai la combinaison comme je l'avais trouvée, et m'en retournai au Siesta Motel dans ma voiture.

L'accueil que me fit Ella se situait à quelques degrés au-dessous de zéro :

- Oh ! J'avais cru que nous étions débarrassés de vous !

- Je comptais bien partir, mais c'est plus fort que moi, Je n'y arrive pas.

Elle me décocha un drôle de regard, assez mitigé, et porta une main à ses cheveux tandis que l'autre cueillait une fiche sur le comptoir :

- Si vous avez envie de louer un bungalow, je ne crois pas que je puisse m'y opposer. Mais, de grâce, n'allez pas vous imaginer que vous m'avez fait une grande impression. Autant vous le dire tout de suite : vous me laissez totalement froide, cher monsieur.

- Archer, dis-je. Lew Archer. Pas besoin de fiche, je suis juste revenu donner un coup de fil.

- Il n'y a donc pas d'autre téléphone dans les parages ? ironisa-t-elle en poussant l'appareil vers moi. Enfin, allez-y ... à condition que ça ne soit pas une communication interurbaine, hein ?

- Non. Je veux simplement appeler la police de la route. Quel est son numéro ici ?
- Je ne m'en souviens pas, fit-elle en me tendant l'annuaire.
- Il y a eu un accident, l'informai-je tout en composant le numéro.
- Un accident ? Où donc ?
- Ici même, ma belle. Au bungalow 13.

Mais ce ne fut pas ce que je dis à la police de la route.

J'informai simplement ces messieurs que j'avais découvert un homme mort dans une voiture garée sur le parking qui dominait la plage. La fille m'écoutait, narines palpitantes, en ouvrant de grands yeux. Avant que j'eusse terminé, elle se leva vivement et quitta le bureau par la porte de derrière.

Elle revint avec le propriétaire des lieux, dont les yeux noirs et brillants me firent penser à des têtes de clous dans du cuir.

- Qu'est-ce que c'est ? me lança-t-il.
- Je suis tombé sur un cadavre, dans le parking au-dessus de la plage.
- Alors pourquoi être revenu jusqu'ici pour téléphoner ?

Tête légèrement baissée, il avait les deux mains crispées au bout du comptoir.

- En quoi ça nous concerne, hein ?
- Il avait deux de vos serviettes de toilette sur lui.
- Quoi ?
- Et il avait abondamment saigné avant de mourir. Je crois que quelqu'un lui a tiré une balle dans l'estomac. Vous peut-être ...
- Vous êtes dingue ! dit-il sans emphase. Complètement dingue. Savez-vous que ça peut vous attirer des ennuis de lancer des accusations pareilles ? Quelle est votre profession ?
- Je suis détective privé.
- Vous l'avez suivi jusqu'ici, hein ? Vous alliez l'arrêter, alors il s'est suicidé ?

- Double erreur. Je suis venu ici pour dormir. Et on ne se suicide pas en se tirant une balle dans l'estomac, c'est trop lent et aléatoire. Un candidat au suicide ne tient pas à mourir d'une péritonite.

- Alors qu'est-ce que vous cherchez à faire ? À provoquer un scandale qui porte préjudice à mon commerce ?

- Est-il prévu dans votre patente que vous pouvez dissimuler un meurtre ?

- Il s'est tiré lui-même cette balle, insista le petit homme.

- Comment le savez-vous ?

- C'est Donny qui vient de me le dire.

- Et comment Donny le sait-il ?

- Le type le lui a dit.

- Ce Donny, serait-ce votre veilleur de nuit ?

- Oui, mais je crois bien que je vais le renvoyer, car il est par trop stupide. Il ne m'avait même pas mis au courant de ce qui s'était passé au 13. Il a fallu que je découvre ça par moi-même, de la façon que vous avez vue !

- Donny a cru bien faire, dit la fille. Je suis sûre qu'il n'a pas compris ce qui s'est passé.

- Il n'est pas le seul dans ce cas, glissai-je. Je veux parler à Donny. Mais avant ça, montrez-moi les fiches d'hier.

Il les sortit d'un tiroir et se mit à les feuilleter. Pour un si petit homme, il avait de grandes mains couvertes de poils, qui faisaient leur travail posément, comme deux animaux tranquilles que ne touchaient pas les émotions ressenties par leur propriétaire. L'une d'elles me tendit une fiche sur laquelle était inscrit en caractères d'imprimerie : Richard Rowe, Detroit (Mich.)

- Il y avait une femme avec lui, dis-je,

- Impossible !

- Alors, c'était un travesti.

Il me dévisagea d'un air absent, comme s'il pensait à autre chose.

- La police de la route ... leur avez-vous dit de venir ici ? Ils savent que ça s'est passé chez moi ?

- Pas encore, non. Mais ils vont trouver vos serviettes. Il les avait utilisées pour se faire un pansement.

- Je vois ... oui ... bien sûr ...

Il se frappa la tempe de son poing fermé et ça résonna comme lorsqu'on malmène un potiron.

- Vous m'avez dit que vous êtes détective privé ... Alors, si vous déclariez à la police que vous étiez sur la piste d'un fugitif, un homme recherché par la police ... qui a préféré se tuer plutôt que d'être arrêté ?... Pour cinq cents dollars ?

- Je ne suis pas ce genre de détective privé, mais un citoyen qui a le sens de ses responsabilités. D'ailleurs, il suffirait aux flics de se livrer à quelques petites vérifications pour découvrir que je leur ai menti.

- Pas nécessairement, car il était recherché par la police.

- C'est vous qui le dites.

- Donnez-moi un peu de temps et je pourrai même vous communiquer ses antécédents judiciaires.

Ella s'était légèrement écartée de son père ; dans son regard transparaissaient tout un tas d'illusions perdues:

- Papa ... balbutia-t-elle.

Il ne l'entendit pas, ses petits yeux brillants demeurant fixés sur moi :

- Sept cents dollars ?

- Rien à faire. Plus vous augmentez la somme, plus vous me paraissez coupable. Où étiez-vous hier soir ?

- Vous êtes ridicule ... J'ai passé toute la soirée avec ma femme. Nous sommes allés à Los Angeles voir un spectacle de ballet.

Et, pour mieux m'en convaincre, il fredonna quelques mesures de Tchaïkovski.

- Il était près de deux heures du matin quand nous sommes revenus.

- Un alibi, ça peut se trafiquer.

- Quand on est un criminel, oui. Mais je n'en suis pas un.

Ella posa une main sur son épaule et il grimaça de colère, mais la jeune fille ne pouvait voir son visage :

- Papa ... crois-tu qu'on l'ait assassiné ?

- Comment veux-tu que je le sache ?

Sa voix avait viré à l'aigu, comme si la main de sa fille avait actionné un ressort libérant ses émotions :

- Je n'étais pas là. Je sais seulement ce que Donny m'a dit.

Elle m'observait avec une attention accrue, comme si j'étais un animal inconnu d'elle et qu'elle cherchait à situer.

- Ce monsieur est un détective ... Du moins, il le prétend.

Exhibant le photostat de ma carte professionnelle, je le plaquai sur le comptoir. Le petit homme le prit en main, son regard allant de la photo à mon visage :

- Voulez-vous travailler pour moi ?

- Ça consisterait en quoi, comme travail ? Raconter de beaux petits mensonges ?

Ce fut sa fille qui se chargea de me répondre :

- Non : à voir ce que vous pouvez découvrir concernant cet ... cette mort. Je vous jure que mon père n'y est pour rien !

Je me décidai en un clin d'œil ... ce qu'on manque rarement de regretter par la suite.

- D'accord. Je demande cinquante dollars d'avance ... dix fois moins que vous ne me proposiez. Et le premier conseil que vous aurez en retour, c'est de dire à la police tout ce que vous savez. À condition, bien sûr, que vous soyez innocent.

- Vous m'insultez, dit le petit homme.

Mais sa main piqua dans le tiroir-caisse un billet de cinquante qu'il pressa au creux de la mienne comme un amoureux faisant un présent à sa belle. J'eus la désagréable impression que je m'étais fait avoir en acceptant de l'argent. Cette impression s'accrut quand mon client continua à refuser de parler. Je dus faire des prodiges de persuasion

pour l'amener à me donner l'adresse de Donny.

Le veilleur de nuit vivait dans une cabane au bord d'une morne étendue de dunes. Il devait s'agir autrefois d'une de ces cabines de plage qui pourraient presque aujourd'hui passer pour des résidences secondaires mais le sable s'était accumulé contre les parois, les tempêtes hivernales avaient brisé des tuiles et fait craquer le béton des fondations. De gros morceaux de ciment étaient empilés n'importe comment où se trouvait naguère une terrasse face à la mer.

Sur une de ces plaques, Donny était étendu au soleil, tel un long lézard albinos. Le vent du large dut lui apporter le bruit de mon moteur, car il se dressa en clignant des yeux, me reconnut quand j'arrêtai la voiture, et regagna la maison en courant.

J'allai frapper à la porte déformée par l'humidité.

- Ouvre, Donny.

- Allez-vous-en ! me lança-t-il d'une-voix altérée par l'émotion.

Par une fente du bois, je voyais briller un de ses yeux.

- Je travaille pour M. Salanda. Il veut que nous ayons une conversation ensemble.

- Vous pouvez aller vous faire foutre, aussi bien M. Salanda que vous !

- Ouvre ou j'enfonce la porte.

J'attendis un instant. Il y eut le glissement d'un verrou et la porte s'ouvrit comme à regret. S'appuyant au chambranle, il scruta mon visage cependant que son corps lisse frissonnait d'un froid intérieur. Passant devant lui, je traversai une minuscule cuisine incroyablement sale, empuantie par les reliefs de vieux repas qui s'y accumulaient. Marchant sans bruit, pieds nus. Donny me suivit dans une pièce plus grande, dont le plancher gondolait. Des vitres brisées de la baie avaient été remplacées par des feuilles de carton. Le foyer de la cheminée débordait de boîtes de conserve vides et autres détritiques. Le seul meuble se trouvait dans un angle : un lit de camp.

- Ce qu'il y a de plaisant chez toi, c'est qu'on sent tout de suite que c'est habité.

Il sembla prendre cela pour un compliment et je me demandai si j'avais affaire à un demeuré.

- Je m'y plais. Et puis, la nuit, j'aime bien entendre l'océan.

- Qu'entends-tu d'autre la nuit; Donny ?

Il ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre où je voulais en venir :

- Oh ! Un tas de choses. Les gros camions qui passent sur l'autoroute ... Ça me tient compagnie. Mais je crois que je ne vais pas pouvoir continuer d'habiter ici, car la maison appartient à M. Salanda et il ne me demandait pas de loyer. Maintenant, il va vouloir que je décampe ...

- À cause de ce qui s'est passé la nuit dernière ?

- Mmmm.

Il s'étendit à demi sur le lit, d'un air dolent. Je me penchai vers lui :

- Que s'est-il passé au juste la nuit dernière ?

- Un truc moche, dit-il. Ce type est arrivé vers dix heures ...

- Le brun aux cheveux frisés ?

- C'est ça, oui. Il est arrivé vers dix heures, et je lui ai donné le 13. Il n'était pas loin de minuit, quand j'ai entendu le bruit d'un coup de feu, qui semblait provenir de ce côté-là. J'ai hésité un moment, puis, faisant appel à tout mon courage, je suis allé voir ce qui se passait. Le client est sorti du 13, il était à poil avec juste une sorte de bandage autour de la taille. Il tenait un revolver à la main et chancelait. Je me suis rendu compte qu'il saignait. Et il est venu vers moi, me collant le canon de son feu contre le ventre en me disant de ne raconter à personne que je l'avais vu. Ni maintenant, ni plus tard. Si jamais je l'ouvrais à qui que ce soit, il reviendrait me descendre. Mais à présent il est mort, n'est-ce pas ?

- Oui, il est mort.

Je dois avoir quelque chose de canin dans mes chromosomes, car je sentais la peur émaner de Donny. Peur du passé ou de l'avenir ? Dans la lugubre pâleur de son visage, les taches de rousseur ressortaient intensément.

- Je pense qu'il a été assassiné, Donny. Tu mens, n'est-ce pas ?

- Je mens ? Moi ?

Mais sa réaction n'était pas convaincante.

- Le type qui est mort n'était pas arrivé seul. Une femme l'accompagnait.

- Quelle femme ? demanda-t-il en feignant la surprise.

- C'est ce que je te demande. Elle se prénomme Fern. Je pense que c'est elle qui a tiré, et tu l'a surprise sur le fait. Le blessé a gagné sa voiture et a filé. La femme, elle, est restée te parler. Elle t'a probablement payé pour que tu fasses disparaître les vêtements du type et remplisse une autre fiche. Mais tu n'avais pas vu le sang dans la salle de bains. Je me trompe ?

- Oh ! Oui, m'sieu. Vous pouvez pas vous tromper davantage ! Vous êtes flic ?

- Détective privé. Tu es dans une fichue situation, Donny. Tu ferais bien de parler pour tâcher de t'en sortir, avant que les flics ne se mettent à te cuisiner.

- Je n'ai rien fait ...

Sa voix se brisa comme celle d'un gosse, en un curieux contraste avec les touches de gris qui parsemaient ses cheveux.

- Établir une fausse fiche, c'est grave, tu sais ... Sans compter qu'ils peuvent t'inculper de complicité de meurtre.

Il se mit à bredouiller des mots inintelligibles dans le même temps que sa main se déplaçait sur la couverture sale du lit. Elle disparut sous le traversin et en ramena une fiche froissée, qu'il essaya de se fourrer dans la bouche pour la mâcher, mais je la lui arrachai d'entre les dents.

C'était bien une fiche du motel, qu'une main enfantine avait remplie au nom de M. et Mme Richard Rowe, Detroit (Mich.).

Donny tremblait de tout son corps. Au-dessous du short en mauvais coton, ses genoux osseux s'entrechoquaient.

- Ce n'est pas ma faute, sanglota-t-il. Elle me menaçait avec un revolver.

- Qu'as-tu fait des vêtements du type ?

- Rien. Elle ne m'a même pas laissé entrer dans le bungalow. Elle a roulé les vêtements ensemble et elle les a emportés.

- Où est-elle allée ?
- Elle est partie sur la route, en direction de la ville. Je l'ai suivie des yeux jusqu'au tournant. C'est la dernière fois que je l'ai vue.
- Combien t'a-t-elle donné ?
- Rien, pas un *cent* ! Je vous l'ai dit : elle me menaçait d'un revolver.
- Et tu as eu tellement peur que tu n'as pipé mot jusqu'à ce matin ?
- Oui, j'avais la trouille. Y avait de quoi, non ?
- À présent, elle est partie. Alors, tu peux me donner son signalement.
- Ouais ...

Il fit un visible, effort pour rassembler ses pensées, tandis qu'un de ses yeux se mettait à loucher un peu.

- C'était une grande femme, avec des cheveux blonds ...
- Des cheveux teints ?
- Je le suppose, mais j'en sais rien. Elle était coiffée avec une tresse au sommet de la tête, et bâtie comme ces bonnes femmes qui font du catch, avec des nichons pareils à des pastèques, des grosses jambes ...
- Comment était-elle habillée ?
- J'ai pas fait bien attention, tellement j'avais peur ... Je crois qu'elle avait un manteau dans les rouges, avec de la fourrure autour du cou. Plein de bagues aux doigts.
- Quel âge ?
- Oh ! Plus vieille que moi, à coup sûr, et je vais avoir trente-neuf ans.
- Et c'est elle qui a tiré ?
- Je le suppose. Elle m'a dit, si quelqu'un me posait des questions, de raconter que M. Rowe s'était blessé lui-même. C'est tout ...
- Bon, salut ! fis-je en le quittant.

A quelques centaines de mètres sur l'autoroute, je croisai une voiture de la police, avec deux flics en uniforme. Ils allaient sûrement chez Donny. Je le chassai de mon esprit et coupai à travers la campagne, en direction de Palm Springs.

Parvenu à destination, je n'eus pas trop de mal à découvrir le magasin de lingerie à l'enseigne de *Gretchen*. Il se trouvait dans une luxueuse galerie commerçante ayant des airs de patio avec, au centre, une petite fontaine babillarde qui mettait une, note de fraîcheur dans la chaleur ambiante. Le mois de mars était déjà très avancé et la saison touchait à sa fin. Aussi la plupart des boutiques - y compris celle où j'entrai - étaient-elles vides de clients.

C'était un petit magasin, vaguement parfumé, où des bas, des robes, des sous-vêtements soyeux s'enroulaient sur les comptoirs de verre ou pendaient à des présentoirs, tels des serpents colorés. Une femme teinte au henné surgit de l'arrière-boutique et s'approcha de moi en se dandinant sur des chaussures à hauts talons.

- En quête d'un cadeau, monsieur ? s'enquit-elle avec une gaieté artificielle.

Derrière le masque que lui faisait son maquillage, elle sentait son âge et sa lassitude, pensant que c'était samedi après-midi et que les veinards se baignaient dans de belles piscines derrière de grands murs.

- Pas exactement, répondis-je. Et même pas du tout. Il m'est arrivé cette nuit quelque chose de singulier. Je vous le raconterais bien, mais c'est assez compliqué.

Elle me détailla du regard et dut arriver à la conclusion que, tout comme elle, il me fallait travailler pour vivre ...

Le sourire artificiel s'effaça, remplacé par un autre qui me plut davantage.

- Effectivement, vous donnez l'impression d'avoir vécu une nuit agitée ... au point de n'avoir pas eu le temps de vous raser !

- J'ai rencontré une fille ... À vrai dire, c'était une femme qui n'avait plus vingt ans, mais une blonde statuesque ! Pour ne vous rien cacher, je l'avais draguée sur la plage, à Laguna.

- Ne me cachez rien, j'en ai entendu d'autres. Mais où voulez-vous en venir, au juste ?

- Attendez donc ! Autrement, vous allez me gâcher mes effets. Quand nos regards se sont croisés, ça a fait « tilt ». Nous avons nagé au clair de lune et passé de très agréables moments ensemble. Puis elle s'en est allée. Et seulement alors, je me suis rendu compte que je ne lui avais pas demandé son numéro de téléphone, que je ne connaissais même pas son nom.

- Une femme mariée, hein ? Et qui vous avait parlé de moi ? fit-elle, intéressée bien que ne me croyant qu'à moitié. Vous avait-elle au moins dit son prénom ?

- Fern.

- Ça n'est pas un prénom courant. Une grande blonde, dites-vous ?

- Magnifiquement proportionnée ! Une Junon !

- Vous me faites marcher, hein ?

- Un tout petit peu.

- C'est bien ce qu'il me semblait. Je ne déteste pas, remarquez ... Et que vous a-t-elle dit à mon sujet ?

- Oh ! Rien que du bien. C'est venu parce que je lui faisais compliment de sa ... euh ... de sa toilette.

- Je vois, fit-elle avec une moue expressive. L'automne dernier, nous avons eu pendant quelque temps une cliente prénommée Fern. Fern Dee. Elle travaillait, je crois, au *Joshua Club*. Mais elle ne correspond pas du tout au signalement. C'était une brune, de taille moyenne, et très jeune. Je me suis souvenu du prénom parce qu'elle avait voulu qu'on le brode sur tout ce qu'elle achetait. Une drôle d'idée, si vous voulez mon avis, mais je n'ai pas à discuter les idées qui m'aident à gagner ma vie.

- Est-elle encore à Palm Springs ?

- Cela fait plusieurs mois que je ne l'ai pas revue. Mais il ne peut s'agir de la femme que vous cherchez. À moins, bien sûr, que vous ne ...

- Il y a combien de temps qu'elle était ici ?

Elle réfléchit :

- Eh bien, c'était au commencement de la saison, donc très tôt en automne. Elle a tout acheté d'un coup : des bas, des déshabillés, etc. Une grosse commande. Je me rappelle avoir pensé sur l'instant que cette petite avait dû avoir une belle rentrée d'argent, qu'elle n'attendait pas du tout ... Ça se sentait à la façon dont elle dépensait.

- Elle a pu prendre du poids depuis lors et se faire teindre les cheveux. Avec les femmes, on a tellement de surprises !

- À qui le dites-vous. Quel âge avait votre ... amie ?

- La quarantaine, environ.

- Alors, il ne peut pas s'agir d'elle. La fille dont je vous parle avait vingt-cinq ans au grand maximum, et j'en vois tellement défiler ici que j'ai fini par pouvoir deviner leur âge à un an près !

- Oui, je m'en doute.

Entre des cils chargés de mascara, elle me jeta un regard pénétrant :

- Vous êtes un flic ?

- Je l'ai été.

- Alors, racontez tout à Maman, voulez-vous ?

- Une autre fois. Où est le *Joshua Club* ?

- Il n'est pas encore ouvert; c'est trop tôt.

- Je vais quand même essayer.

Elle esquissa un haussement d'épaules et m'indiqua le chemin. Je la remerciai et m'en fus.

Le *Joshua Club* occupait un immeuble à un seul étage, situé à quelques pas seulement de la rue principale. La porte de cuir capitonnée céda sous ma poussée. Je traversai un hall plein de plantes vertes. Les murs de la grande salle étaient décorés d'immenses photos du désert. Derrière un bar exotique, un mulâtre en veste blanche essuyait des verres. Sur l'estrade de l'orchestre, au-delà du secteur dévolu au restaurant, un jeune homme en manches de chemise jouait avec beaucoup de virtuosité un air à la mode. Je demeurai un moment planté près de lui, à l'écouter. Il finit par lever la tête vers moi, tout en continuant à jouer de la main gauche.

- Vous cherchez quelqu'un ?

- Fern Dee. Elle m'avait demandé de passer la voir quand je serais ici.

- Pas de chance. La chère enfant nous a quittés à la fin de l'année dernière. Elle n'avait pas une vilaine voix, mais ça manquait de métier, si vous voyez ce que je veux dire.

- Et savez-vous où elle s'en est allée ?

Il eut un sourire figé :

- J'ai entendu dire que le grand patron s'en était assuré l'exclusivité à domicile. Mais comme je ne le fréquente pas sur le plan mondain, je n'ai pas eu l'occasion de vérifier. Vous y teniez ?

- Un peu ... mais elle a plus de vingt et un ans.

- Oh ! Guère plus ...

Le regard du pianiste s'assombrit et sa bouche se tordit rageusement :

- J'aime pas voir arriver ça à un joli brin de fille comme Fern. Non que, personnellement, j'aie jamais ...

- Qui est le grand patron dont vous parlez ? l'interrompis-je. Celui chez qui Fern est allée vivre ?

- Angel, bien sûr !

- Et où habite cet ange ?

- Vous devez être nouveau dans le coin ...

Son regard bougea et se fixa sur quelque chose derrière moi, cependant que sa bouche s'ouvrait puis se refermait.

Une voix de ténor enroué s'enquit :

- Vous avez des questions à poser ?

Le pianiste se remit à son clavier, comme si le nouvel arrivant m'avait escamoté à sa vue. Je me tournai. Dans l'embrasure d'une porte étroite, derrière la batterie, se tenait un homme dans les trente ans, avec d'épais cheveux noirs frisés et un menton lourd, où couraient des reflets bleutés bien qu'il fût rasé de près. Il ressemblait tellement au mort de la Cadillac que j'en eus un sursaut, qui fut suivi d'un autre à la vue du gros calibre braqué vers moi.

Il se rapprocha en contournant la batterie, tenant l'arme devant lui. Le pianiste se livrait à toute une série de variations sur la marche funèbre de *Saül*, avec un esprit d'à-propos que je ne goûtai guère.

Le presque sosie du mort agita son menton à l'unisson du revolver :

- Venez de l'autre côté, à moins que vous ne soyez un fonctionnaire du gouvernement. Auquel cas, je vous demanderai de me montrer votre carte.

- Je travaille à mon compte.

- Alors, par ici.

Le canon de l'automatique vint au contact de mon plexus, tel un doigt d'acier. Obéissant à l'injonction, je me faufilai entre les sièges et les pupitres de l'estrade, pour franchir l'étroite porte qui s'ouvrait derrière la batterie. Dans mon dos maintenant, le doigt d'acier m'incita à poursuivre mon chemin le long d'un couloir obscur jusqu'à une petite pièce carrée, qui contenait un bureau métallique, un classeur et un coffre-fort. Éclairée par des tubes fluorescents fixés au plafond, elle ne comportait pas de fenêtre. Sous cet éclairage impitoyable, le visage de mon interlocuteur ressemblait plus que jamais à celui du défunt. J'en étais à me demander si j'avais eu tort de le croire mort ou si la chaleur du désert me jouait des tours.

- Ici, c'est moi le patron, dit-il en se tenant si près de moi que je sentis l'odeur de sa brillantine. Si vous avez une question à poser concernant les membres du personnel, c'est à moi qu'il faut vous adresser.

- Et j'aurai une réponse ?

- Essayez toujours.

- Je m'appelle Archer et je suis détective privé.

- Vous travaillez pour qui ?

- Ça ne vous intéresserait pas de le savoir.

- Je suis convaincu du contraire. (Tel un crapaud, le revolver bondit de nouveau contre mon estomac et, cette fois, avec tout le poids de l'épaule derrière lui.) Pour qui disiez-vous que vous travaillez ?

Ravalant colère et nausée, je jugeai les chances que j'aurais en me bagarrant avec lui, après lui avoir fait sauter l'automatique de la main. Elles me parurent extrêmement faibles. Il était plus costaud que moi et tenait le revolver comme si c'était le prolongement naturel de son bras. Alors, vu qu'on n'était pas dans un film, je lui répondis :

- Le patron d'un motel sur la côte. Hier soir, on a descendu un type dans un de ses bungalows. Je suis arrivé sur ces entrefaites et le gars m'a demandé de tirer ça au clair.

- Qui s'est fait descendre ?

- Oh ! Il aurait pu passer pour votre frère ... En avez-vous un ?

Il pâlit intensément et, quittant le revolver, son attention se porta sur

mon visage. Comme l'arme piquait du nez, je lui décochai un uppercut du gauche. La déflagration me brûla le côté du visage et la balle alla s'enfoncer dans le mur, mais ma main droite atteignit le type à la glotte, le revolver tomba sur le liège recouvrant le parquet.

Le gars chuta lui aussi, mais il n'était pas sonné et sa main se referma sur le revolver. Mon pied le frappa durement au poignet. Il émit un grognement de douleur, sans lâcher prise. Je lui assenai un coup de poing sur la nuque, mais il ne s'en releva pas moins, secouant un peu la tête comme pour la remettre d'aplomb.

- Les mains en l'air, murmura-t-il.

Il était de ces hommes dont la voix n'est jamais aussi douce que lorsqu'ils sont d'humeur meurtrière et il avait le regard impénétrable du tueur.

- Bart est mort ? Mon frère est mort ?

- On ne peut plus mort. Il avait été atteint au ventre.

- Qui l'a tué ?

- C'est justement la question.

- Qui l'a tué ? répéta-t-il avec une sorte de rage tranquille, cependant que l'œil unique de son revolver regardait mon nombril. La même chose peut t'arriver ici même à l'instant !

- Une femme était avec lui, qui a foutu le camp aussitôt après.

- Je t'ai entendu prononcer un nom tout à l'heure, quand tu parlais à Alfie, le pianiste. N'était-ce pas Fern ?

- Ça se pourrait.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Apparemment, elle se trouvait dans le bungalow. Si tu peux me la décrire ...

Le dur regard de ses yeux bruns se porta au-delà de moi :

- Je peux même faire mieux. Il y a une photo d'elle sur le mur, derrière toi. Jettes-y un coup d'œil, mais n'abaisse surtout pas tes mains.

Je pivotai gauchement sur mes pieds. Au mur, il n'y avait rien. Je l'entendis aspirer l'air et j'essayai d'éviter le coup, mais en vain. Je le

reçus en plein sur la nuque et il m'envoya dinguer contre le mur, si bien que je sombrai dans un abîme de ténèbres.

Les ténèbres se coagulèrent en formes colorées, des formes mi-humaines mi-bestiales, qui se dissolvaient et se reformaient sans cesse. Un mort à la poitrine velue sortit d'un trou, se dédoubla ... Pour leur échapper, j'enfilai en courant un tunnel plein de tournants qui m'amena dans une chambre d'écho. À travers le tonnerre d'une musique de cauchemar, une voix de ténor enroué disait :

- Voilà comment je vois les choses. Le tuyau de Vario était bon. Bart l'a trouvée à Acapulco et il la ramenait ici. Elle l'a incité à s'arrêter dans ce motel pour y passer la nuit. Bart avait toujours eu un faible pour elle.

- C'est une chose que j'ignorais, intervint une voix âgée et sèche. Très intéressant ce que tu m'apprends concernant Bart et Fern ... Tu aurais dû m'en aviser plus tôt, car alors je ne l'aurais pas envoyé la chercher et cela ne serait pas arrivé. Tu ne crois pas, Gino ?

Mon esprit était encore un peu ailleurs, vagabondant dans des cavernes pleines d'échos. Je n'arrivais pas à reconnaître les voix, ni à comprendre de qui ils parlaient. Mon esprit était juste assez présent pour m'enjoindre de garder les yeux fermés et d'écouter. J'étais étendu à plat dos sur quelque chose de dur. Les voix parlaient au-dessus de moi.

- Tu ne peux rien reprocher à Bartolomeo. C'est elle qui est responsable de tout, la sale petite garce de menteuse !

- Du calme, Gino. Je ne fais de reproches à personne. Mais plus que jamais il nous faut la récupérer, non ?

- Je la tuerai ! dit le ténor d'une voix douce.

- Peut-être ne serait-ce pas nécessaire maintenant. Je déteste les tueries inutiles ...

- Depuis quand, Angel ?

- Ne m'interromps pas. J'ai appris à donner la priorité aux choses importantes. Et quelle est actuellement la chose la plus importante ? Pourquoi voulions-nous avant tout la retrouver ? Je m'en vais te le dire : pour lui fermer la bouche. Ayant appris qu'elle m'avait quitté, les gens du gouvernement la recherchent pour qu'elle témoigne sur mes sources de revenus. Aussi, voulions-nous la retrouver avant eux, afin qu'elle ne parle pas ... Exact ?

- Je sais comment l'empêcher de parler, dit doucement l'autre homme.
- Nous commencerons par essayer d'y parvenir d'une meilleure façon, celle que je préconise. Lorsque tu auras atteint mon âge, tu sauras par expérience que tout peut être utile et qu'il ne faut rien gaspiller, pas même le sang de quelqu'un. Elle a tué ton frère, n'est-ce pas ? Bon, eh bien, maintenant nous avons contre elle quelque chose de suffisamment fort pour l'amener à fermer sa gueule. Il nous suffit de le lui faire savoir. Et pour cela, il nous faut commencer par la retrouver.
- Je la retrouverai. Bart n'avait eu aucune peine à le faire.
- Non, parce qu'il avait pour l'aider les renseignements donnés par Vario. Mais je crois que j'aime mieux te garder ici, Gino. Tu es comme ton frère : tu as le sang trop chaud, tu es trop emporté. Je la veux vivante, afin de pouvoir lui parler. Après, nous verrons.
- Tu te ramollis avec l'âge, Angel.
- Quoi ? (Il y eut comme un bruit de gifle.) J'ai tué nombre de gens, quand j'avais de bonnes raisons pour cela. Alors, je pense que tu ferais bien de retirer ces paroles.
- Je les retire.
- Et de m'appeler M. Funk. Si je suis aussi vieux que tu le dis, tu dois avoir le respect de mes cheveux gris. Appelle-moi M. Funk.
- Monsieur Funk.
- Bon ... Ton ami, là, sait-il où est Fern ?
- Je ne le crois pas.
- Monsieur Funk.
- Monsieur Funk, répéta la voix de Gino en un grognement hargneux.
- Je crois qu'il revient à lui. Ses paupières frémissent.

La pointe d'un soulier me heurta le côté, tandis que quelqu'un me giflait à plusieurs reprises. J'ouvris les yeux et m'assis, ce qui fit redoubler les élancements dans ma nuque. Gino, qui était accroupi, se redressa en me commandant :

- Debout !

J'obéis tant bien que mal. J'étais dans une pièce aux murs de pierre

avec un haut plafond à poutres, meublée de chaises à haut dossier et de tables en bois foncé, mobilier qui semblait avoir été conçu pour des géants.

L'homme qui se tenait derrière Gino était petit, âgé, et avait l'air fatigué. On aurait pu le prendre pour un épicier ayant fait de mauvaises affaires, ou encore pour un patron de bistrot venu en Californie pour sa santé. Car il n'avait visiblement pas bonne santé : en dépit de la chaleur étouffante, il était pâle et paraissait frigorifié. Il se rapprocha de moi, en frottant l'une contre l'autre les jambes d'un pantalon bleu tout froissé et qui faisait des poches aux genoux. Son torse maigre nageait dans un gros tricot bleu à col roulé. Son menton était comme rongé par une barbe de deux jours.

- Gino m'a dit que vous enquêtiez à propos de quelqu'un qui a été tué d'un coup de revolver. (Il avait un accent d'Europe centrale, mais très léger, comme s'il avait oublié ses origines.) Où cela s'est-il passé exactement ?

- Je n'ai pas à vous le dire. Si ça vous intéresse, vous trouverez tous les détails dans les journaux de demain soir.

- Je ne suis pas disposé à attendre. Je suis pressé. Savez-vous où est Fern ?

- Si je le savais, je ne serais pas ici.

- Mais vous savez où elle était cette nuit.

- Je n'en suis pas certain.

- Enfin, dites-moi ce que vous savez !

- Je n'en ferai rien.

- Il a dit qu'il n'en ferait rien, répéta le vieil homme en se tournant vers Gino.

- Je crois qu'il vaudrait mieux me laisser partir. Une séquestration, ça peut coûter cher. Et vous n'avez sûrement pas envie de finir vos jours en taule.

Il me sourit, et c'était plus impressionnant que s'il s'était mis en colère. Gagnant sans hâte la table d'acajou qui se trouvait derrière lui, il appuya le bout de sa pantoufle à semelle de feutre sur un bouton encastré dans le tapis. Deux types en complet de serge marine entrèrent dans la pièce et se dirigèrent vers moi. Ils appartenaient à

cette race de géants pour lesquels le mobilier semblait avoir été conçu.

Derrière moi, Gino voulut me saisir les bras pour me les immobiliser dans le dos. Pivotant sur place, je le frappai, mais la riposte fut d'autant plus dure qu'elle m'atteignit au-dessous de la ceinture. Quelque chose me heurta violemment les reins et, comme je me tournais sur mes jambes vacillantes, mon coude atteignit un menton. Le poing de Gino, ou bien une des poutres du plafond, me tomba alors sur la nuque. Ma tête vibra comme un gong et, au sein de cette vibration, j'entendis Angel me demander aimablement :

- Où était Fern la nuit dernière ?

Je ne le lui dis pas.

Alors les deux en serge bleue me tinrent les bras levés, tandis que Gino se servait de ma tête comme d'un punching-ball. Je m'efforçai de la tourner dans le même temps qu'il frappait ; mais son rythme s'accélérait tandis que le mien se ralentissait. Je voyais son visage comme à travers un brouillard. Par moments, Angel s'enquérât poliment si j'étais décidé à l'aider. Tandis que les coups pleuvaient sur moi, je me demandais confusément pourquoi je me taisais ou pour qui j'encaissais cette correction. C'était probablement pour moi-même, pour ne pas céder à la violence.

Afin de garder mes esprits, je centrai toute ma haine sur le visage de Gino. Un visage carré et stupide, barré d'un trait par des sourcils noirs, où deux yeux trop rapprochés avaient un regard vitreux. Ses poings continuaient à me frapper comme un marteau à air comprimé.

Finalement, Angel posa une main crochue sur son épaule et eut un signe à l'adresse des deux types qui m'immobilisaient les bras. Ils me laissèrent tomber dans un fauteuil, lequel devait être suspendu au plafond par des fils invisibles car il se mit à décrire des cercles de plus en plus grands qui m'emportèrent par-delà le désert jusqu'à un horizon de ténèbres où je m'engloutis.

J'en émergeai en jurant. Gino était de nouveau penché au-dessus de moi. Il tenait à la main un verre vide et mon visage ruisselait d'eau. Près de lui, Angel dit, avec une nuance d'irritation dans la voix :

- Vous savez encaisser. Mais pourquoi vous donner tout ce mal ? Je ne vous demande qu'un renseignement, rien de plus. Mon amie, ma petite amie a fichu le camp, et j'ai hâte de la voir revenir.

- Alors, vous devriez vous y prendre autrement.

Se penchant davantage vers moi, Gino eut un rire mauvais. D'un coup sec, il brisa le verre sur le bras du fauteuil et approcha de mes yeux ce qui lui en resta dans la main. La peur coula sa glace dans mes veines. Mes yeux, c'était mon contact avec tout. Si je devenais aveugle, je serais foutu. Je fermai les paupières pour ne plus voir cette menace acérée.

- Non, Gino, dit le vieil homme. Comme toujours, j'ai une meilleure idée.

Ils se replièrent vers l'autre extrémité de la longue table et conférèrent à voix basse, puis l'homme jeune quitta la pièce tandis que le vieux revenait vers moi, flanqué de ses deux gardes du corps qui le considéraient avec une sorte de respect craintif.

- Comment vous appelez-vous, jeune homme ?

Je le lui dis avec difficulté, car ma bouche était aussi déformée que ma langue était enflée.

- Il me plaît de voir un jeune comme vous tenir le coup sous une pareille correction, monsieur Archer. Vous avez dit que vous étiez détective. Pour gagner votre vie, vous vous chargez donc de retrouver des gens ?

- J'ai déjà un client, dis-je.

- Eh bien, à présent, vous en avez changé car, quel que soit l'autre, je vous prie de croire que je suis en mesure de l'acheter et le revendre cinquante fois si ça me chante.

Il frottait ses mains émaciées l'une contre l'autre et cela faisait un bruit de râpe.

- Les stupés ? dis-je. C'est vous le big boss pour le trafic de l'héroïne ? J'ai entendu parler de ça ...

Ses yeux larmoyants se voilèrent comme ceux d'un oiseau.

- Ne vous mettez pas à poser des questions pareilles : vous y perdriez la considération que j'ai pour vous.

- J'en aurais le cœur brisé.

- Voilà de quoi le recoller.

Extirpant de sa poche revolver un portefeuille à l'ancienne mode, il en tira un billet froissé qu'il lissa sur son genou. Un billet de cinq cents

dollars.

- Vous allez me retrouver ma petite amie. C'est une fille jeune, qui n'a pas de tête. Et moi, bien que vieux, je n'en ai vraiment pas plus qu'elle pour lui avoir ainsi fait confiance. Bref ! Cherchez-la, ramenez-la-moi et je vous donnerai un autre billet comme celui-ci. Prenez-le.

- Prenez-le, répéta un de mes gardes. M. Funk vous dit de le prendre.

Je le pris en disant :

- C'est de l'argent gaspillé. Je ne sais même pas comment elle est. J'ignore tout de cette fille.

- Gino est allé chercher une photo d'elle. Il a fait sa connaissance l'automne dernier à Hollywood, dans un studio d'enregistrement où Alfie avait rendez-vous. Il l'a auditionnée et l'a engagée au club, plus pour son physique que pour son talent. Comme chanteuse elle a fait un bide. Mais c'est une jolie petite chose d'environ un mètre soixante-cinq, avec de beaux cheveux châains, des yeux noisette ... Alors, je lui ai trouvé un emploi.

Un éclair de lubricité alluma son regard mais s'éteignit aussitôt.

- Vous trouvez un emploi à tout ...

- C'est un bon principe. J'ai souvent pensé que si je n'étais pas ce que je suis, j'aurais fait un excellent économiste. Il ne faut rien laisser perdre.

Il marqua un temps, puis ramena son cerveau fatigué au sujet qui le préoccupait :

- Elle est restée ici une couple de mois, puis elle m'a faussé compagnie, la petite idiote ! J'ai appris la semaine dernière qu'elle se trouvait à Acapulco et que la Chambre d'accusation fédérale s'apprêtait à la faire citer comme témoin. J'ai des ennuis avec le fisc, monsieur Archer ... Toute ma vie, j'ai été persécuté par le fisc. Or, malheureusement, j'ai laissé Fern m'aider un peu, dans ma comptabilité personnelle, si bien qu'elle est en mesure de m'occasionner de gros ennuis. J'ai donc aussitôt envoyé Bart au Mexique, avec mission de me la ramener. Mais je ne lui voulais aucun mal, et même maintenant, je ne lui en veux pas. Un petit entretien où nous mettrons cartes sur table, c'est tout ce que je demande à Fern. Si bien que même le meurtre de mon bon ami Bart a son utilité. Où cela s'est-il produit, au fait ?

Il me jeta la question comme un hameçon au bout d'une ligne.

- À San Diego, dans un endroit proche de l'aéroport : le *Mission Motel*.

Il me gratifia d'un sourire paternel :

- Ah ! Enfin vous vous montrez raisonnable.

Gino reparut, tenant à la main une photographie dans un cadre en argent. Il tendit ce dernier à Angel, qui me le fit passer. C'était une photo artistique, de celles qu'on expose à l'entrée des boîtes de nuit. Sur un divan de velours noir, avec un ciel nocturne pour toile de fond, une jeune femme était étendue, vêtue d'une robe arachnéenne et fendue de façon à laisser voir les jambes repliées. Des ombres accentuaient les lignes de son corps, l'exquise ossature de son visage. Sous l'épais maquillage qui agrandissait la bouche et assombrissait les yeux mi-clos, je reconnus Ella Salanda. En bas à droite, la photo était dédicacée : « Pour mon Ange, avec tout l'amour de sa Fern. »

Une nausée m'assaillit soudain, plus intense que celle provoquée par les poings de Gino. Je sentis le souffle d'Angel contre ma joue quand il dit :

- Fern Dee est son nom de théâtre. Je n'ai jamais su son véritable nom. Elle m'a dit une fois que si sa famille savait où elle était, ils en mourraient tous de honte. (Il eut un gloussement.) Alors, elle ne voudra sûrement pas que sa famille apprenne qu'elle a tué un homme.

Je me détournai afin de ne plus sentir sa mauvaise haleine, et il fit un signe à mes gardes pour qu'ils m'escortent hors de la pièce. Gino s'apprêtait à me suivre, mais Angel le retint, tout en me lançant :

- Donnez-moi de vos nouvelles avant que j'envisage de vous donner des miennes.

Sa demeure était bâtie sur une éminence, en plein désert. Elle était énorme et garnie de tourelles ; tout à fait l'idée qu'un, type comme lui peut se faire d'un château.

Les derniers rayons du soleil la baignaient de pourpre et allongeaient son ombre sur son environnement dénudé, autour duquel un mur de trois mètres de haut était encore surmonté d'une triple rangée de barbelés.

Au loin, Palm Springs était pareil à un amoncellement de pierres blanches, où une lumière étincelait ici et là. Le soleil disparaissait peu à peu derrière les collines dominant la ville. Un homme, qui avait une grosse bosse sous son blouson de daim, me ramena vers cette civilisation.

Le ciel était d'un bleu-noir tout constellé d'étoiles lorsque je me retrouvai à Emerald Bay. Une Cadillac noire me suivait depuis Palm Springs, que je m'employai à semer dans les rues tortueuses de Pasadena. Et, apparemment, j'y parvins.

Le Mexicain de néon dormait paisiblement sous les étoiles. À ses pieds, un petit panneau lumineux annonçait « Complet ». Partout dans les bungalows, des lumières brillaient. La porte du bureau était ouverte, projetant un rectangle lumineux sur le gravier. J'entrai, et m'immobilisai sur le seuil.

Derrière le comptoir, une femme lisait avidement un magazine à sensation. Elle avait de larges épaules et des seins imposants. Ses cheveux blonds tressés formaient une couronne sur sa tête. Elle avait des bagues à tous les doigts, et un triple rang de perles de culture sur l'opulente blancheur de sa gorge. C'était la femme que Donny m'avait décrite.

- Qui êtes-vous ? demandai-je d'une voix rude en m'avancant vers le comptoir.

Elle leva les yeux et sa bouche se tordit pour dire :

- En voilà des façons !

- Excusez-moi, mais j'ai eu l'impression que je vous avais déjà vue quelque part.

- Eh bien, vous vous trompez, fit-elle en me dévisageant froidement. Mais que vous est-il donc arrivé au visage ?

- Une petite opération de chirurgie esthétique, faite par un chirurgien amateur.

Elle eut un clappement désapprobateur :

- Si vous cherchez une chambre, ici, c'est complet pour la nuit. De toute façon, je ne pense pas que je vous en louerais une. Regardez un peu dans quel état sont vos vêtements !

- Où est M. Salanda ?

- En quoi, cela vous regarde-t-il ?

- Il désire me voir. Je travaille pour lui.

- Quel genre de travail ?

- En quoi cela vous regarde-t-il ? fis-je en imitant son ton.

Elle m'irritait. Sous ses monceaux de chair, elle avait une personnalité aussi dure et abrasive qu'une râpe.

- Faites attention à qui vous parlez, mon petit monsieur, dit-elle en se levant, ce qui projeta une ombre immense jusqu'à la porte tandis que le magazine glissait sur le comptoir en se refermant : c'était *Confidences*. Je suis Mme Salanda. Êtes-vous un homme de peine ?

- Plus ou moins, oui. Je suis un éboueur de la moralité, et j'ai l'impression que vous pourriez trouver à m'employer.

La plaisanterie passa très au-dessus de sa tête :

- Eh bien, vous êtes dans l'erreur. Et je ne crois pas non plus que mon mari ait eu recours à vous. Vous êtes ici dans un motel respectable.

- Ah ? Êtes-vous la mère d'Ella ?

- Ah ! Non, par exemple.

- Sa belle-mère ?

- Occupez-vous donc de, vos affaires. Et vous feriez bien de vider les lieux car, cette nuit, l'établissement est surveillé par la police. Vous voilà prévenu.

- Où est Ella ?

- Je l'ignore et n'en ai cure. Probablement à courailler quelque part. Elle n'est bonne qu'à ça. Au-cours des six derniers mois, elle n'a passé qu'un jour à la maison, ce qui doit être un record pour une fille de son âge.

La colère marbrait son visage à mesure qu'elle parlait ainsi de sa belle-fille. Elle continua, comme si elle avait complètement oublié ma présence :

- J'ai dit à son père qu'il était un vieil imbécile de l'avoir reprise. Sait-il ce qu'elle a fait entretemps ? Il aurait dû la laisser se dépatouiller toute seule, la petite ingrate !

- C'est toi qui parles ainsi, Mabel ?

Salanda avait ouvert sans bruit la porte qui se trouvait derrière elle et il s'avança dans la pièce, paraissant encore plus nain à proximité d'une aussi statuesque blondeur.

- Sans toi, Ella n'aurait jamais quitté la maison ...

Elle se tourna vers lui, bégayante de rage, mais il se redressa de toute sa petite taille et lui intima, avec un claquement de doigts sous le nez :

- Retourne à la maison. Tu fais injure aussi bien à la féminité qu'à la maternité !

- Je ne suis pas sa mère, Dieu merci !

- Dieu merci, oui, acquiesça-t-il en la menaçant du poing.

Elle battit en retraite comme un vaisseau de haut bord confronté à une canonnière. Quand la porte se referma sur elle, Salanda se tourna vers moi :

- Désolé, monsieur Archer. Je suis navré de devoir le dire, mais j'ai des difficultés avec ma femme. J'ai été stupide de me remarier. J'y ai gagné une masse de chair dénuée de toute sensibilité, et j'y ai perdu ma fille. Vieil imbécile ! s'admonesta-t-il en secouant tristement la tête. Je l'ai épousée sur un coup de passion. Dans ma famille, c'est héréditaire ; on a toujours eu un faible pour les grandes bêtasses blondes !

Il écarta les bras en un geste soulignant la fatalité de la chose.

- N'y pensez plus.

- Facile à dire !

Se rapprochant de moi, il examina mon visage :

- Vous êtes blessé, monsieur Archer. Votre bouche est tuméfiée et vous avez du sang sur le menton.

- J'ai eu une petite altercation.

- Pour mon compte ?

- Non, pour le mien. Mais il serait temps, je crois, 'que vous soyez régulier avec moi.

- Régulier avec vous ?

- Que vous me disiez la vérité. Vous savez qui a été tué la nuit dernière, et par qui, et pourquoi.

Sa main se posa impulsive ment sur mon bras :

- Je n'ai qu'une fille, monsieur Archer, c'est mon unique enfant. Mon devoir était de la protéger de mon mieux.

- La protéger de quoi ?

- De la honte, de la police, de la prison, lança-t-il en étendant le bras en un geste désespéré. Je suis un homme d'honneur, monsieur Archer. Mais l'honneur de la famille passe pour moi avant tous les autres. Cet homme avait pratiquement kidnappé ma fille et elle l'a amené ici dans l'espoir que je lui porte secours. J'étais son ultime espoir.

- Je crois que vous me dites la vérité, mais vous auriez dû me la dire plus tôt.

- J'étais bouleversé, aux abois. J'avais peur de ce que vous pouviez faire, étant donné que la police allait arriver.

- Mais vous aviez le droit de tirer sur ce type ! C'est lui qui commettait un crime, et votre geste relevait de la légitime défense !

- À ce moment-là, je l'ignorais. Je n'ai connu la vérité que peu à peu. Je me disais qu'il avait peut-être mêlé Ella à quelque chose de répréhensible ...

Son regard chercha mon visage et s'y fixa :

- Quoi qu'il en soit, ça n'est pas moi qui ai tiré sur lui. Je n'étais même pas là lorsque ça s'est produit : je vous l'ai dit ce matin et c'était la vérité.

- Mme Salanda était-elle ici ?

- Non plus. Pourquoi me posez-vous cette question ?

- Parce que Donny m'a décrit la femme accompagnant le type qui est mort. Et le signalement correspond à celui de votre femme.

- Donny a menti. Je lui ai dit de vous donner un faux signalement et, apparemment, il a été incapable d'en inventer un.

- Pouvez-vous prouver qu'elle était avec vous ?

- Certainement. Nous avons loué nos places au théâtre. Je dois en avoir noté les numéros quelque part, et ceux qui nous entouraient pourront témoigner que ces fauteuils ne sont pas restés inoccupés ... d'autant que ma femme et moi passons difficilement inaperçus. Nous formons un couple dont on se souvient, conclut-il avec un pâle sourire.

- Alors c'est Ella qui l'a tué.

Il n'acquiesça point, mais ne nia pas non plus que ce fût possible.

- Je croyais que vous étiez de mon côté ... qui est aussi celui d'Ella. M'étais-je trompé ?

- Pour le savoir moi-même, il faut que je lui parle. Où est-elle ?

- Je l'ignore, monsieur Archer ... Sincèrement, je n'en ai aucune idée. Elle est sortie tantôt, quand les policiers ont eu fini de l'interroger. Ils ne savaient pas que, après avoir mené une autre vie ailleurs, elle n'était ici que depuis la veille, et je me suis bien gardé de le leur dire. Mabel voulait les mettre au courant, mais je l'ai fait taire.

- Et Donny ?

- Ils l'ont emmené au poste pour le questionner, sans arriver à lui faire dire quelque chose de compromettant. Il peut se donner l'air idiot et on croit qu'il l'est, mais ce n'est pas le cas. Donny travaille pour moi depuis des années et il est très attaché à ma fille. Ce soir, je l'ai fait relâcher.

- Vous auriez dû suivre mon conseil, dis-je, et mettre la police dans la confidence. Il ne vous serait rien arrivé, car le mort était un truand et ce qu'il venait de faire équivalait à un enlèvement. Votre fille devait témoigner contre le chef de la bande à laquelle appartenait le mort.

- Ça, elle me l'a dit. Je suis content que ce soit vrai, car Ella n'a pas toujours été franche avec moi. J'ai eu beaucoup de mal à l'élever, faute d'une bonne mère qui lui serve d'exemple. Où était-elle durant ces six derniers mois, monsieur Archer ?

- Elle chantait dans un night-club de Palm Springs, dont le patron est un racketteur.

- Un racketteur ? fit-il en grimaçant comme s'il respirait une mauvaise odeur.

- Où elle était n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est où elle est maintenant, car le type en question est toujours à sa recherche. Il m'a engagé pour la retrouver.

Salanda me regarda comme s'il découvrait que la mauvaise odeur émanait de moi :

- Et vous avez accepté ?

- C'était ma seule chance de ressortir vivant de chez lui. Mais je ne suis pas à ses ordres, si c'est ce que vous pensez.

- Vous voulez que je vous croie ?

- Je vous dis ce qui est. Ella est en danger ... À vrai dire, nous sommes tous en danger.

Je ne lui parlai pas de la deuxième Cadillac noire, au volant de laquelle devait se trouver Gino, un revolver sous l'aisselle et brûlant de venger son frère.

- Ma fille se savait en danger. Elle me l'avait dit.

- Alors elle a dû vous dire aussi où elle allait ?

- Non. Mais elle est peut-être à la cabine, sur la plage. Là où habite Donny. Je vais y aller avec vous.

- Non, restez ici et enfermez-vous à clef. Si vous voyez rôder des individus suspects, n'hésitez pas à appeler la police.

Je l'entendis pousser le verrou de la porte derrière moi. Sous l'éclairage jaune de l'autoroute, des files de voitures se dirigeaient vers le nord et le sud. Mais à l'ouest, du côté de la mer, il n'y avait qu'un grand espace vide sous l'obscur clarté des étoiles. Au bord de cette blanche étendue de sable, se dressait la cabine, à environ quinze cents mètres du motel.

Pour la seconde fois de la journée, je frappai à la porte déformée par l'humidité, à travers les fentes de laquelle je voyais de la lumière. Une ombre s'interposa entre la lumière et la porte.

- Qui est-là ? demanda Donny d'une voix que la peur, ou quelque autre émotion, rendait légèrement bégayante.

- Tu me connais, Donny.

Les gonds de la porte grincèrent. Le dos à la lumière, il me fit signe d'entrer. Quand il tourna la tête son visage m'apparut dans la clarté provenant de l'autre pièce et je me rendis compte qu'il était en proie à un terrible chagrin. Ses yeux étaient tout gonflés par les larmes et il ressemblait plus que jamais à un adolescent ayant vieilli sans réussir à devenir un homme.

- Tu es avec quelqu'un ?

Comme en réponse à ma question, j'entendis bouger dans l'autre pièce.

Écartant Donny de mon chemin, j'entrai dans la chambre. Ella Salanda était penchée au-dessus d'une valise, ouverte sur le lit de camp. Elle se redressa, lèvres serrées, le regard noir. L'ampoule nue pendant du plafond fit courir des reflets sur l'automatique 38 qu'elle tenait à la main.

- Je m'en vais d'ici, dit-elle, et ça n'est pas vous qui m'en empêcherez.

- Je ne crois même pas avoir envie d'essayer, rétorquai-je. Où allez-vous, Fern ?

Déformée par le chagrin, la voix de Donny dit derrière moi :

- Elle me quitte, elle s'en va ... Elle m'avait promis de rester si je faisais ce qu'elle me demandait ; nous vivrions ensemble et ...

- Tais-toi, idiot !

La voix était cinglante et Donny donna l'impression d'avoir reçu un coup de fouet en plein visage.

- Que t'avait-elle demandé de faire, Donny ? Raconte-moi ça ...

- Quand elle est arrivée la nuit dernière, avec ce type de Detroit, elle m'a fait signe que je ne devais pas avoir l'air de la connaître. Après, elle m'a laissé un mot. Elle l'avait écrit avec du rouge à lèvres sur du papier hygiénique. Je l'ai encore là, caché dans la cuisine.

- Et que t'écrivait-elle ?

Il restait derrière moi, par peur du revolver, mais plus encore de la colère de la fille, qui lui dit :

- Ne sois pas stupide, Donny. Il ne sait rien, absolument rien. Il ne peut donc rien contre nous !

- Ce qui peut arriver, à moi ou à qui que ce soit, je m'en fous, dit derrière moi la voix malheureuse. Tu t'en vas ... tu ne tiens pas la promesse que tu m'avais faite. Oh ! Je sentais bien que c'était trop beau pour être vrai ... Mais maintenant ça m'est égal, je me fous de tout !

- Pas moi, rétorqua la fille. Je ne me fous pas de ce qui peut m'arriver.

Au-dessus du revolver qui ne tremblait pas, son regard se porta vers moi :

- Je veux partir d'ici et, s'il le faut, je n'hésiterai pas à vous descendre.

- Vous ne devriez pas avoir besoin d'en arriver là. Posez ce revolver, Fern. C'est celui de Bartolomeo, n'est-ce pas ? J'ai trouvé les cartouches pour le garnir dans le casier à gants de sa bagnole.

- Comment se fait-il que vous en sachiez tant ?

- J'ai parlé avec Angel.

- Il est ici ? lança-t-elle avec une note de panique dans la voix.

- Non, je suis venu seul.

- Alors vous devriez repartir de même, tant que vos jambes vous le permettent encore.

- Je reste. Que vous le sachiez ou non, vous avez besoin de protection. Et moi, j'ai besoin de renseignements. Donny, va dans la cuisine me chercher le billet dont tu m'as parlé.

- N'y va pas, Donny. C'est un conseil que je te donne !

Derrière moi, les pieds hésitaient à bouger franchement. Je marchai vers la fille, en parlant d'une voix calme et posée :

- Vous avez aidé à tuer un homme, mais vous n'avez rien à craindre, car c'était un criminel. Racontez toute votre histoire aux flics et je suis convaincu qu'ils ne vous arrêteront même pas. Vous êtes en passe de devenir célèbre dans tout le pays. Le gouvernement veut vous faire témoigner dans un procès pour fraude fiscale.

- Un procès contre qui ?

- Contre Angel. C'est probablement le seul chef d'inculpation pour lequel ils soient en mesure de l'épingler. Vous pouvez l'envoyer en taule pour le reste de sa vie, comme Capone. Vous allez devenir une héroïne, Fern !

- Ne m'appellez pas Fern. Je déteste ce nom !

Brusquement, ses yeux s'étaient emplis de larmes :

- Je hais tout ce qui se rattache à ce nom. Je me hais moi-même !

- Vous vous haïrez encore bien plus si vous ne posez pas ce revolver. Tirez-moi dessus et vous aurez les flics à vos trousses, en plus des tueurs d'Angel.

A présent, il n'y avait plus entre nous que le lit, le lit et le revolver

tenu d'une main moins assurée.

- Vous êtes arrivée au tournant décisif, dis-je. Vous avez fait pas mal de conneries, et presque gâché votre vie en allant jusqu'à frayer avec des gangsters. Vous pouvez continuer dans cette voie et vous finirez dans un tiroir à la morgue, ou bien vous faites demi-tour tant qu'il en est encore temps, et vous revenez mener une vie décente.

- Une vie décente ? Ici ? Avec mon père marié à Mabel ?

- Je ne pense pas que Mabel dure encore longtemps, ici. Moi, de toute façon, je suis de votre côté.

J'attendis. Elle laissa tomber le revolver sur la couverture. Je le récupérai et me tournai vers Donny :

- Fais-moi voir ce billet.

Il disparut dans la cuisine, cependant que la fille me disait :

- Que pouvais-je faire ? J'étais coincée. C'était Bart ou moi. Pendant tout le trajet depuis Acapulco, j'ai cherché un moyen de m'en tirer. Quand nous avons passé la frontière, il appuyait le canon de son revolver contre moi ; même chose quand nous nous arrêtions pour prendre de l'essence ou manger dans un *drive-in* [5]. Alors, j'ai compris qu'il fallait que je me débarrasse de lui. Le motel de mon père m'a paru constituer mon unique chance. J'ai donc poussé Bart à y passer une nuit avec moi. Il ne savait pas qui en était le patron mais, de mon côté, je ne savais que faire, sinon qu'il me fallait absolument prendre une mesure énergique, car si je retournais auprès d'Angel, c'était ma fin. Même s'il ne me tuait pas, je devrais vivre avec lui et, pour éviter ça, j'aimais mieux risquer n'importe quoi. J'écrivis donc ce billet à Donny dans la salle de bains et le jetai par la fenêtre. Donny a toujours été fou de moi.

Le pli de sa bouche s'adoucit. Elle paraissait soudain étonnamment jeune et virginale.

- Donny a tiré avec le revolver de Bart. Il a eu plus de sang-froid que moi, car j'ai complètement, craqué ce matin quand je suis retournée dans le bungalow. Je ne savais pas qu'il y avait ce sang dans la salle de bains. C'a été la fin de tout !

Elle se trompait. Quelque chose fut brisé dans la cuisine et un courant d'air frais balaya la chambre. Hors de vue, un revolver aboya deux fois. Donny tomba à la renverse dans l'ouverture de la porte de communication, un morceau de papier beige à la main. Sur son

épaule, le sang faisait une sorte d'insigne rouge.

Passant de l'autre côté du lit, je me jetai par terre en entraînant la fille avec moi. Gino surgit de la cuisine, en posant sa chaussure blanc et jaune sur la poitrine de Donny. Je visai et lui fis sauter son arme de la main. Il se rabattit contre le mur en étreignant son poignet.

Alors ce fut la barre noire de ses sourcils que je visai. Gino tomba sur les genoux, puis s'effondra à côté de l'homme qu'il avait tué.

Traversant la pièce en courant, Ella Salanda s'agenouilla près de Donny, lui soulevant la tête contre elle. Et, chose incroyable, il se mit à parler, d'une voix sifflante :

- Tu ne partiras plus, dis, Ella ? J'ai fait ce que tu me demandais. Tu m'as promis ...

- Mais non, bien sûr que je ne te quitterai pas, Donny. Idiot chéri, va !

- Tu m'aimes mieux qu'avant maintenant ?

- Je t'aime, Donny. Il n'y a pas un homme au monde que j'aime plus que toi.

Elle tenait entre ses mains la pauvre tête hébétée. Il eut un long soupir et des bulles colorées affluèrent sur ses lèvres : sa vie qui s'en allait.

La main du mort se décontracta, lâchant le morceau de papier de sole sur lequel était écrit, avec du rouge à lèvres : « Donny ... Cet homme va me tuer si tu ne le tues pas avant. Son revolver est avec ses vêtements, sur la chaise à côté du lit. Viens le prendre à minuit, et tue ce type. Si tu fais ça, je resterai vivre avec toi, comme tu l'as toujours souhaité. Je t'aime, Ella. »

Je les regardai. Elle serrait la tête sans vie contre sa poitrine, la berçant comme elle eût fait d'un enfant. Gino, lui, paraissait bien seul et abandonné, quelque chose de noir coulant de ses épais sourcils.

Donny avait eu ce qu'il souhaitait, et moi aussi. Mais Ella ?

BOULE DE NEIGE

(Snowball)

par URSULA CURTISS

Dans la clarté de cet après-midi finissant, la maisonnette avait l'air d'être en pain d'épice, avec la neige couvrant son toit en pente et le givre qui festonnait les petits carreaux de ses fenêtres. Je me rappelle maintenant que nous avons frappé à la porte - tout en ayant conscience de l'absurdité de la chose - et lorsque nous sommes entrés dans le living-room, le spectacle s'offrant à nous a été aussi choquant que si, ouvrant une carte de Noël, nous y avions découvert une poésie obscène au lieu des vers de circonstance.

Cela ne tenait pas seulement au sang sur le parquet, ni au reflet cuivré du tisonnier appuyé contre la cheminée, mais aussi à la table préparée pour le thé, qui se trouvait à l'autre extrémité de la pièce, avec ses petites serviettes soigneusement pliées, le couvre-théière remplissant son office ... au pain grillé écrasé sur le tapis ... avec, pour couronner le tout, assis sur le rebord de la fenêtre, le chat ; Boule de Neige ...

Près de moi, Madden appela avec la note d'irritation qui le caractérisait « Charles ? » dans le même temps que je criais : « Anne ? »

Cela avait quelque chose de symbolique, car nous savions qu'un seul Jethro pouvait éventuellement répondre : celui qui avait assassiné l'autre.

A qui ne les connaît pas, il est difficile de donner une idée du couple que formaient les Jethro. Depuis dix-huit ans l'agent littéraire de Charles, Madden lui-même, avouait qu'ils le déconcertaient. Cela tenait peut-être à ce que chacun d'eux avait deux personnalités distinctes, ce qui faisait un total de quatre personnes vivant ensemble depuis vingt ans,

Vous avez probablement lu des essais de Jethro ou assisté à une de ses conférences, car il était très recherché comme conférencier. Grand, âgé d'une cinquantaine d'années, il avait ce qu'on appelle une laideur séduisante. Fort affecté par sa vue qui baissait, il ne portait jamais en

public ses lunettes aux verres épais, et réussissait à donner l'impression de considérer avec une ironie pénétrante un interlocuteur dont il ne devait avoir qu'une vision très floue. Dans le domaine de la poésie, il avait connu coup sur coup deux succès, d'abord avec *Offrandes brouillées*, étincelante parodie de la poésie obscure, qui fut suivie de *Puzzles de fumée*, que le public éclairé acheta avec empressement et que la critique analysa avec circonspection, ne sachant s'il s'agissait ou non d'une autre parodie.

Tel était Charles Jethro qui était le point de mire dans tous les cocktails mondains et qui gratifiait ses heureux amis de dédicaces pleines d'humour. Il fallait le connaître depuis longtemps pour savoir qu'un homme brutal, vindicatif et incroyablement emporté partageait la même peau.

Sa femme, Anne, qui devait avoir quelque cinq ans de moins que lui, était son bras droit, sa secrétaire et aussi le plus sûr des critiques. Un esprit mal tourné avait dit qu'elle était sa bonne à tout faire, et je me suis souvent demandé si ça n'était pas comme telle que Jethro lui-même la considérait. Anne était de ces femmes à l'apparence volontairement négligée, les cheveux tirés en arrière pour former un chignon sans grâce, et toujours vêtues de deux pièces en tweed qui leur vont mal. Dans la lignée dont elle était issue, avait dû se produire quelque extravagant mélange de sang auquel elle devait sa bouche aux lèvres épaisses et ses yeux noirs au regard impénétrable. C'était elle qui dactylographiait les œuvres de Jethro - il n'aurait eu confiance en personne d'autre -, veillait à ce qu'il les livre à temps et, lorsqu'il travaillait, se révélait une véritable tigresse pour le défendre contre les importuns.

Mais cette constance dans l'efficacité avait son revers.

Nulle n'était-aussi implacablement rancunière qu'Anne et capable de demeurer aussi longtemps telle une marmite sous pression à deux doigts d'exploser. Quand on lui forçait la main, il fallait craindre les retombées. Ainsi, Jethro l'ayant un jour contrainte à préparer un goûter pour trois dames anglaises venues le voir, elle avait docilement préparé un cake et des sandwiches au cresson. Mais lorsqu'on les avait dépliées, les ravissantes petites serviettes en papier avaient offert aux regards une phrase particulièrement crue concernant Jethro.

- Charles ? appela de nouveau Madden depuis le bas de l'escalier.

Puis il se retourna vers moi, en disant d'un ton désapprobateur :

- Je n'aime pas ça ... Je m'en vais monter jeter un coup d'œil là-haut.
Et je voudrais bien que ce satané chat ne reste pas assis comme ça !

Le chat, Boule de Neige, témoignait de la méchanceté de Jethro à l'égard d'Anne, tout comme un diamant eût témoigné de l'affection d'un autre homme pour sa femme. Anne avait peur et détestait les chats, avec la même intensité que la plupart des femmes qui ont horreur des rats, et plus d'une fois je l'avais vue quitter une pièce parce que Boule de Neige s'y trouvait. C'était un chat errant que Jethro avait recueilli par pure malice et baptisé de même - si c'avait été un chien, il l'aurait appelé Fido - le nourrissant de saumon et de sardines dans le même temps qu'il trouvait sans cesse à redire concernant les dépenses d'Anne pour la marche de la maison. Il prenait un plaisir pervers à la voracité, l'égoïsme et les coups de queue dédaigneux de l'animal, simplement parce que le chat effrayait sa femme.

Car les Jethro se haïssaient.

Pourquoi restaient-ils ensemble ? Leurs rares intimes avançaient plusieurs explications. Ils étaient habitués l'un à l'autre ; leurs continuelles dissensions domestiques étaient pour eux un stimulant ; Charles avait absolument besoin d'Anne pour son travail, alors, que, sur le plan financier, Anne était dépendante de Charles, etc.

Madden était bien trop malin pour avancer quoi que ce fût qui pût être répété derrière son dos ; quant à moi, j'ai toujours pensé que c'était la *haine* qui les liait l'un à l'autre, leur procurant un constant besoin de se venger l'un de l'autre. Lors d'un de ses incontrôlables mouvements de colère, Charles avait tordu le poignet d'Anne et Anne - silencieuse, implacable - lui avait caché ses lunettes pendant une semaine, en dépit de ses supplications. Une autre fois, c'était Charles lui-même qui avait caché ses lunettes afin d'avoir une excuse pour ne pas signer le chèque dont Anne avait besoin pour les dépenses du ménage ; mais alors Anne était aussitôt allée porter chez le plus proche prêteur sur gages l'argenterie qu'il tenait de sa mère.

C'était devenu un sujet de plaisanterie pour ceux qui les connaissaient. « Saviez-vous que Charles a frappé Anne avec une boîte 4/4 de haricots à la tomate ? » « Non vraiment ? Je croyais qu'Anne les avait toutes utilisées le soir où Charles avait invité à dîner ces gens si huppés de Boston ? » Ils n'en éprouvaient jamais grand malaise car, au sortir d'une de ces joutes, Charles pouvait se révéler plus brillant que jamais, cependant que, poignet ou cheville bandé, Anne le secondait calmement face aux quêteurs d'autographes.

Mais sur ces entrefaites, ils étaient venus s'installer tous deux - ou tous quatre ? - à Byfield, dans un cottage perdu au milieu de la campagne, dépendance de la propriété d'un ami de Jethro. Ce déménagement était dû en partie à Madden, pour aider l'écrivain à accoucher d'une étude sur Joyce, car il était convaincu qu'un Joyce par Jethro était de nature à semer la révolution dans le monde littéraire.

La neige, le silence, l'isolement ... Aucun ami pour une visite en passant, aucun incident dans la rue pour faire une irruption bruyante dans ce tout petit monde où ils vivaient seuls. Anne et Charles ne doutaient pas plus l'un que l'autre du talent de Jethro, mais là il n'y avait personne pour amener Jethro à faire de l'esprit, ou Anne à étouffer son ressentiment. Rien pour empêcher les brusques flambées de colère et tout pour les provoquer. Un jour, en me rendant à Boston, je m'étais arrêtée chez eux une heure ou deux, et j'en étais repartie avec le sentiment d'avoir pénétré dans la cage aux lions. Les arbres dénudés et les massifs enveloppés de toile pour les protéger du gel, le vent hurlant autour de la maison, n'étaient vraiment pas faits pour un couple qui se déteste, sans personne pour intervenir entre eux.

Ce fut comme si quelque chose avait alors commencé à faire boule de neige.

Le chat - son nom témoignait-il de plus d'astuce que Jethro ne l'avait pensé ? - m'observait avec détachement tandis que je traversais le living-room. À l'étage, Madden marchait avec cette lourdeur propre aux petits hommes qui veulent se donner du poids. Je pénétrai dans la minuscule cuisine à l'ancienne, mais je n'y vis rien qui fût de nature à me renseigner. Rien ne traînait, toutes les portes des placards et du buffet étaient fermées, et froide était la cuisinière qui provoquait les commentaires acerbes d'Anne.

Depuis combien de temps Anne avait-elle tué Charles ?... Ou le contraire ?

Madden redescendit. En dépit de son costume en cachemire admirablement coupé et de son éclatante cravate de foulard, il avait l'air soucieux, vieux et frigorifié. Malgré l'impitoyable détermination avec laquelle il s'employait à tirer un livre de son client, il avait toujours eu de l'affection pour Jethro, et Jethro coupable de meurtre lui paraissait une éventualité aussi détestable que Jethro mort.

- Allumez donc, voulez-vous ? me dit-il avec irritation. Je suppose que nous allons être obligés d'appeler la police.

- Alors, vous allez devoir l'appeler très fort, rétorquai-je avec autant de nervosité que lui, car l'électricité est coupée et le téléphone aussi. Tout ce blanc qui vous environne, Madden, est la conséquence d'une tempête de neige, comme il s'en produit à la campagne. Il nous faut rallier le village en voiture.

- Allez-y, me dit Madden avec un geste aussi large que pouvait se le permettre un homme de sa taille. Il doit y avoir des bougies quelque part, et je sais où chercher ses notes, son manuscrit. Seigneur ! Il ne manquerait plus que l'on mette son manuscrit sous scellés. Pauvre Charles !

- Ou pauvre Anne, dis-je.

La voiture ne voulut pas démarrer. En pareille circonstance, c'est souvent le cas, mais il y avait aussi le fait que Madden - dans la voiture duquel nous étions venus de New York - avait, agité comme il l'était, oublié de couper l'allumage, si bien que la batterie était à plat.

La nuit tombait rapidement, et c'est presque dans l'obscurité que je regagnai le cottage en m'efforçant de suivre la piste que nous avions tracée dans la neige à notre arrivée. Sous ce manteau immaculé, il devait y avoir de chaque côté d'autres empreintes de pas - celles, profondément marquées, de Jethro portant le cadavre d'Anne ou celles d'Anne traînant celui de Jethro - mais on ne peut enlever la neige par couches superposées, comme s'il s'agissait de couvertures.

En mon absence, Madden avait trouvé des bougies et les avait posées sur la table du goûter fantôme. Leur clarté mouvante effleurait les taches de sang, les faisant virer au noir, et tirait un bref éclat du tisonnier. Je mis Madden au courant de la panne et il fit « Oh ... » d'un air absent, avant d'ajouter d'une drôle de voix :

- Le manuscrit a disparu, ainsi que toutes ses notes. Le travail de huit mois ... Elle aurait pu au moins nous laisser ça ! conclut-il, amer.

- C'est peut-être bien Jethro lui-même qui les a emportés, objectai-je. Anne aurait tué le chat ; Jethro, non.

Boule de Neige nous considérait avec détachement.

Madden s'humecta les lèvres:

- Anne aurait probablement eu peur de le tuer, peur qu'il lui saute dessus.

- Si elle avait tué Jethro, elle aurait aussi tué le chat ... qui était

comme une partie de Jethro. Vous me suivez ?

- Plus ou moins bien, me rétorqua Madden. La question est : quand ?

Ce qu'il se demandait, c'était jusqu'où l'un ou l'autre avait pu aller avec le manuscrit sur Joyce et les notes permettant de l'achever. Deux jours auparavant, Madden avait télégraphié à Jethro une offre faite par le *Harper's Magazine* pour une série d'essais sur la poésie moderne, exactement le genre de proposition propre à séduire Jethro. Puis, quand il avait essayé de le joindre au téléphone - sans doute avant que le blizzard ne démolisse la ligne -, il avait entendu la sonnerie retentir en vain. Du coup, Madden s'était senti suffisamment inquiet pour me donner un coup de fil et me suggérer de l'accompagner à Byfield.

Je suppose que, d'après l'aspect des taches de sang, un expert aurait su dire à quand elles remontaient, mais à nous elles n'apportaient que la certitude d'un drame. Toutefois, le chat n'était pas suffisamment affamé pour avoir mangé les débris de toasts sous la table, ni assoiffé au point de renverser le pot de lait. Donc il avait dû être nourri la veille. À moins que ...

- Vous êtes sûr, demandai-je à Madden avec une crispation d'estomac, qu'il n'y a *rien* en haut ?

- J'ignore ce que vous entendez par *rien*, commença Madden d'un ton irrité, préoccupé qu'il était par ses propres problèmes.

Puis il vit Boule de Neige qui faisait sa toilette d'un air satisfait, et pâlit brusquement :

- Mon Dieu, comment pouvez-vous même ?... Non, bien sûr que non !

Cela situait donc l'heure de la mort - celle d'Anne ou de Jethro - peu avant celle du thé. La veille, avec la neige qui tombait, il devait faire noir à cette heure-là ... et l'électricité était coupée. Pourtant, il y avait ce sang par terre, le tisonnier essuyé et remis en place ... Tout ça dans le noir ?

Les bougies que Madden avait découvertes dans un tiroir étaient neuves, et il n'y avait pas de lampe à pétrole dans la maison. Comme je me levais, sous l'impulsion d'une vague idée, Boule de Neige sauta par terre.

La soudaineté de ce bruit feutré provoqua un haut-le-corps chez Madden. Le chat renifla une croûte de pain, l'écarta d'un coup de patte, puis se dirigea posément vers les taches de sang. Il les avait presque atteintes, lorsqu'il se détourna pour faire ses griffes sur une

des petites carpettes qui jalonnaient le sol du living-room.

Et la carpeste se mit à glisser, recouvrant peu à peu les taches de sang. L'instant d'après, je remarquai sur le mur intérieur l'applique de fer forgé où des bougies jaunes avaient brûlé plus qu'à moitié. Le meurtre avait été commis à leur clarté. Avec la carpeste dissimulant les taches de sang, quelqu'un du voisinage, entré en passant, aurait pu penser que les Jethro s'étaient simplement absentés pour quelques jours.

Oui, mais il y avait le chat. Aux yeux d'Anne, il symbolisait la haine. Mais Jethro, lui, aurait pensé à lui laisser de quoi manger et boire ... ou bien le chat perdait-il tout intérêt à ses yeux dès l'instant qu'il n'en avait plus besoin pour irriter Anne ?

J'entendis Madden me lancer, avec l'agacement de quelqu'un en proie à un terrible souci : « Eh bien, qu'y at-il donc ? » mais je continuai à regarder la bougie de droite. Toutes deux étaient légèrement inclinées du côté opposé au mur, mais la cire ayant coulé de celle de droite se trouvait *vers* le mur. Elle avait donc dû être retirée de l'applique.

Nous passâmes la nuit dans le cottage, parce que c'était ça ou huit kilomètres à pied dans la nuit et le froid ; mais aussi parce qu'il y régnait comme une atmosphère d'attente ... due peut-être à Boule de Neige qui, de retour sur le rebord de la fenêtre, semblait guetter une arrivée dans la nuit.

Madden avait un flacon de cognac dans la boîte à gants de sa voiture, et nous nous en partageâmes le contenu. Le premier choc passé, les Jethro n'étaient plus un assassin et sa victime, mais à nouveau des amis de longue date ; Madden se tracassait surtout pour Charles, tandis que je me rappelais combien était agréable l'intelligente compagnie d'Anne, quand elle ne bouillonnait pas intérieurement.

Il faisait très froid dans le cottage, mais, sans y avoir fait aucune allusion, nous nous tenions tacitement à l'écart de la cheminée et du tisonnier. Dans la cuisine, nous trouvâmes d'autres bougies et le réfrigérateur gardait dans ses ténébreuses profondeurs les restes d'un jambon. Il y avait là aussi une miche entamée de pain quelque peu rassis, mais nous éprouvions une telle faim que même le gourmet délicat qu'était Madden se jeta sur son sandwich comme si c'eût été une cassolette de filets de sole.

Boule de Neige miaula avec humeur sur le seuil de la cuisine et, bien que j'aie vu Madden la couvrir du regard, je versai le contenu d'une

boîte de sardines dans une soucoupe que je posai par terre. Lorsque le chat eut mangé et se fut retiré un peu à l'écart pour faire sa toilette, je dis :

- Nous ferions mieux, je pense, de le mettre dehors. Madden n'aimait pas les chats, mais il éprouvait à leur endroit une sorte de respect superstitieux.

- À condition de pouvoir observer où il va.

La seule idée du chat flairant son chemin pour s'en aller vers le cadavre avait quelque chose d'horrifiant mais, bien que de toute évidence il ressentit cela autant que moi, Madden dit avec entêtement :

- Donc, pas avant le jour. Mais Charles ne lui avait-il pas aménagé un enclos lorsqu'ils sont venus s'installer ici ?

Oui, derrière le cottage. Je me rappelais avoir vu, lors d'une précédente visite; Boule de Neige essayer d'attraper les fleurs blanches d'un massif qui se trouvait de l'autre côté du grillage. À la clarté de la bougie je distinguai effectivement le petit enclos sur lequel ouvrait la fenêtre de la cuisine. L'animal n'appréciait ni le froid ni la neige, et je l'entendis gratter avant même que Madden eût fini son second sandwich.

Après ça, il ne nous restait plus qu'à dormir. Pas un instant ne nous vint l'idée d'occuper les lits des Jethro. Nous nous installâmes dans des fauteuils, en nous couvrant avec nos manteaux, et fumâmes une dernière cigarette.

- Vous savez, me dit brusquement Madden de cette voix sourde que nous avions inconsciemment adoptée depuis notre entrée dans le cottage, il ne faisait plus bien clair pour voir autour de nous ... Il y avait peut-être un message ...

- *Vais enterrer le corps et reviens tout de suite ?* suggérai-je.

- C'était simplement une pensée qui m'était venue, dit Madden d'un air offensé avant de souffler la bougie.

A la réflexion ce n'est pas si stupide. Puisqu'on avait dissimulé les taches sous une des carpettes, et remis en place tant le tisonnier que la bougie, pourquoi n'aurait-on pas pensé aussi à laisser un message ?

Anne était très méticuleuse en tout ce qu'elle faisait, et elle aurait remplacé la bougie dans l'applique de la même façon que

précédemment. *Mais myope comme il l'était, Charles n'aurait pas pris garde que la cire fondue était maintenant de l'autre côté.* Ou bien Anne avait-elle pensé à ce détail et agi en conséquence ?

Était-ce aussi pour cette raison que Boule de Neige se trouvait encore en vie ?

Au bord du sommeil, je réfléchis que de nos jours même un enfant sait qu'il convient d'effacer les empreintes digitales sur l'arme dont on s'est servi ; aussi faudrait-il sans doute un moment à la police avant de savoir lequel des Jethro était mort et quel signalement diffuser. Tous deux appartenaient au même groupe sanguin : on s'en était avisé voici plusieurs années lorsque, après une grave opération, Charles avait eu besoin d'une transfusion. À moins qu'il y eût des cheveux sur le tisonnier ... de longs cheveux châains ou bien des cheveux gris ...

Je fermai les yeux dans l'obscurité, essayant de chasser ainsi la vision qui m'avait assailli l'esprit et, lorsque je les rouvris, la pièce était comme bleutée par la clarté du petit jour.

Madden chercha en vain un éventuel billet, tandis que je nous préparais un café instantané avec de l'eau froide. Quand nous eûmes bu cette mixture, nous nous sentîmes encore plus irritables et frigorifiés. Nous nous disputâmes durant quelques instants pour savoir lequel de nous irait jusqu'au village prévenir la police. Ce fut Madden qui gagna - ou perdit, suivant le point de vue - et il avait la main sur le bouton de la porte, lorsque nous nous regardâmes, frappés d'une même pensée que je fus la première à extérioriser :

- Ne feriez-vous pas mieux de téléphoner d'abord au plus proche hôpital ?

- Mais oui ... Bien sûr ! Ils se sont violemment disputés, elle l'a assommé ...

- Ou lui l'a assommée ...

- ... Se rendant compte que, cette fois, les choses étaient allées trop loin, poursuivit Madden avec un geste impatient, ils ont appelé un médecin et sont partis tous deux pour l'hôpital. C'est aussi simple que ça. Et ce sera peut-être un mal pour un bien : ça leur servira de leçon à tous les deux. Je suppose que la chose doit être maintenant à la une du canard local, mais ça, on ne peut l'empêcher. Bon, je file, et vais faire aussi vite que possible !

Tout cela n'expliquait pas la disparition du manuscrit, ni le fait que la

bougie et le tisonnier eussent été si soigneusement remis en place, mais ça détendait un peu l'atmosphère en justifiant au moins de façon plausible l'absence simultanée des deux Jethro. Bien sûr, comme je l'avais pensé, Charles aurait pu porter le cadavre d'Anne ou Anne traîner celui de Charles, mais pour en faire quoi ?

Même s'ils avaient eu de quoi creuser un trou, ils n'y seraient parvenus ni l'un ni l'autre tant le sol était gelé. Or, aux alentours, il n'y avait pas de puits, de ravin ou même de bois, rien qui permît de se débarrasser d'un cadavre encombrant. Tout était plat, avec juste un arbre ici et là, ou quelques broussailles que l'hiver avait rendues squelettiques. Rien qui pût constituer une cachette.

L'embargo ayant été levé, je laissai sortir Boule de Neige et le suivit dans la clarté glacée du soleil matinal. Peut-être Madden voyait-il juste et cela servirait-il de leçon aux Jethro, tout comme une crise de delirium tremens peut assagir un ivrogne ou un accident un conducteur imprudent. Cela leur apprendrait au moins à s'en tenir aux boîtes de conserve et à ne plus recourir au tisonnier que pour son usage normal ...

Boule de Neige sauta en bas des marches de la cuisine, commença de se lustrer le poil, s'interrompit pour mesurer la distance le séparant d'un moineau qui cherchait pâture, puis entreprit de lisser sa queue. Derrière lui, il y avait son enclos grillagé, le massif qui donnait des fleurs blanches au printemps mais qui, ainsi enveloppé de toile, avait une forme grotesque... .

Je m'avisai alors brusquement de quoi il s'agissait et compris pourquoi le chat n'avait pas été tué. Creusant la neige avec mes mains, je m'aperçus que la toile était solidement attachée à la base du massif et le dus retourner dans la cuisine y chercher un couteau. L'atmosphère d'attente cessait d'exister : le barbare message avait rempli son office.

Quand je la soulevai, la toile gelée garda sa forme grotesque. La forme arquée et horrificante de Charles Jethro dont les poignets avalent été liés aux chevilles de façon que son corps recouvrit ce massif qui donnait au printemps de grosses fleurs blanches ... des boules de neige

...

L'AIDE

(A Woman's Help)

par HENRY SLESAR

Arnold Bourdon souffrait d'une atrophie musculaire progressive qui, pour être débilitante et déplaisante, ne présentait rien de douloureux et ne serait fatale qu'à la longue. C'était Arnold qui en souffrait, mais c'était sa femme, Elizabeth, qui en était atteinte. Sa maladie lui permettait d'exercer, à partir de son lit ou son fauteuil roulant et sur ses sujets (Arnold, les trois domestiques, plus le médecin), une tyrannie que la nature sensible d'Arnold trouvait parfois insupportable.

Arnold était un bel homme, très soigné de sa personne, qui réussissait à paraître moins que ses quarante-trois ans, grâce à la culture physique et une totale absence de soucis pécuniaires. Toute sa vie, les femmes l'avaient aidé. Bien que veuve et sans argent, sa mère s'était employée à ce qu'il ne manquât de rien durant sa prime enfance. Sa sœur s'était sacrifiée pour qu'il pût faire ses études dans un des meilleurs collèges. Puis il avait rencontré Elizabeth, laquelle était riche et avait un faible pour les beaux hommes à la nature sensible.

Arnold rayonnait de sensibilité. Il avait des yeux d'un bleu très doux, un nez aristocratique, de belles lèvres, mais ce qu'il possédait encore de plus sensible, c'étaient ses oreilles. Les récriminations lui donnaient la migraine, le bruit des sanglots lui était pénible, et celui d'un fauteuil roulant se déplaçant au-dessus de sa tête le faisait grincer des dents. Plus que tout le reste, l'appel de la sonnette placée près du lit et le sommant de paraître en la présence de la royale invalide lui causait un véritable supplice.

Quand cette sonnette retentit un lundi matin de la fin février, Arnold était dans la cuisine, veillant à ce que l'œuf-coque d'Elizabeth reste très exactement deux minutes et demie dans l'eau bouillante. À ce bruit, les yeux bleus se fermèrent, la bouche délicate se crispa, et les longs doigts expressifs étreignirent férocement le manche d'un couteau. Puis Arnold prit le plateau du petit déjeuner et le monta au premier étage, en essayant de puiser quelque réconfort dans la pensée qu'il faisait cela pour la dernière fois.

Quand il entra, Elizabeth était assise bien droite dans son lit, étayée par un traversin azur et des oreillers roses. Cet arrière-plan ne seyait absolument pas à ses cheveux grisonnants et son teint jaunâtre. Elle n'avait jamais été jolie, mais désormais elle était tout juste présentable. Et, aussi bien comme esthète que comme mari, Arnold avait peine à la regarder.

- Tu en as mis du temps, grommela-t-elle en lissant le rabat du drap. Si cette femme que tu as engagée ne fait pas mieux que toi, je finirai probablement par mourir de faim un jour ou l'autre. Eh bien, pose ça, qu'est-ce que tu attends ?

Arnold posa le plateau devant elle et consulta sa montre :

- Neuf heures ... Son train sera là dans dix minutes. Il faut que j'aille à la gare ...

- Tu sembles bien pressé !

- Je ne tiens pas à ce que Miss Grecco se sente perdue. Tu sais bien comment est la gare d'Hillfield. Mais, si tu préfères que je reste avec toi, je peux envoyer Ralph.

- Non, non, vas-y ! fit-elle d'un ton acide. Je brûle de faire la connaissance de ta Miss Grecco. Je suppose que ce doit être une blonde maladroite comme tout.

- Je suis convaincu qu'elle fera très bien l'affaire. L'agence l'a chaudement recommandée et tu as vu ses références. Il te faut une femme qui s'occupe de toi, Elizabeth, tu l'as dit toi-même.

- Oh ! Cesse donc de bavasser et file ! lui lança-t-elle en assenant un coup de cuiller sur le haut de son œuf. Tu la feras monter tout de suite, que je voie un peu l'air qu'elle a.

Comme toujours, le train avait du retard. Arnold attendait au volant de la petite voiture étrangère dont Elizabeth lui avait fait cadeau pour leur anniversaire de mariage. Quand le train de 9 h 11 s'immobilisa à 9 h 19 dans la petite gare banlieusarde, il n'y laissa que trois voyageurs. Deux étaient des hommes mais la troisième était une femme mince dont le chapeau incliné dissimulait en partie le visage et dont le contrôleur s'affairait à descendre les valises. À cette distance, Arnold ne pouvait guère juger de son apparence, mais il se rendit néanmoins compte tout de suite que Miss Grecco avait des jambes superbes. Absolument superbes ! Du doigt, il lissa sa fine moustache poivre et sel.

Comme il descendait de voiture pour aller au-devant d'elle, il vit qu'elle portait sous son manteau un ensemble de tweed très strict qu'Elizabeth eût qualifié de « Garbo ». Cette rigueur masculine rendait la beauté des jambes extrêmement provocante. Arnold eut hâte de voir ce qu'il y avait sous le large bord du chapeau.

- Bonjour, dit-il aimablement. Je suis Arnold Bourdon et je suppose que vous êtes Miss Grecco ? Navré que le train ait eu du retard ... Nous sommes vraiment mal desservis dans la région.

Elle releva la tête pour mieux le voir. Son visage était exempt de tout maquillage. Heureusement car, si elle avait eu du rouge aux lèvres et du bleu aux paupières, elle eût paru vraiment trop voluptueuse pour s'intégrer à la maisonnée des Bourdon. Telle quelle, Miss Grecco n'en était pas moins extrêmement jolie et Arnold éprouva quelque doute quant à la réaction de sa femme.

- J'espère que vous serez heureuse ici, déclara-t-il avec un sourire charmeur. Ma femme a besoin pendant quelque temps d'une présence féminine, d'une personne qui puisse mieux que moi répondre à ses besoins. On vous a dit, je pense, ce dont elle souffre ?

- Oui, on m'a tout expliqué, répondit Miss Grecco avec timidité. J'ai déjà fait fonction d'infirmière mais, si j'ai bien compris, ce dont votre femme a surtout besoin c'est d'une compagne ?

- En quelque sorte, oui. En sus des soins qui lui sont nécessaires, elle aspire à nombre de petites attentions ... Vous savez comment sont les femmes ? conclut Arnold avant d'ajouter : Je souhaite de tout cœur que vous vous plaisiez chez nous, Miss Grecco.

- Oh ! Ce sera sûrement le cas, murmura-t-elle.

Pendant que Miss Grecco s'entretenait avec Elizabeth, Arnold arpentait le living-room comme un futur père dans l'attente de l'heureux événement, guettant l'ouverture de la porte au premier étage. Lorsqu'il en perçut le bruit, Miss Grecco descendit aussitôt, avec toujours d'aussi belles jambes et nettement plus de couleur naturelle à ses joues. Il l'interrogea brièvement, mais elle se borna à lui dire que sa femme l'attendait.

Quand il entra dans la chambre, il sentit immédiatement l'orage.

- Où l'as-tu pêchée, s'enquit Elizabeth. Aux Folies-Bergère ?

- Vraiment, Elizabeth, tu ...
- Son accoutrement ne m'a pas abusée un seul instant. Je suppose que tu t'es cru très malin ?
- Mais absolument pas ! C'est toi-même qui as choisi Miss Grecco d'après les renseignements fournis par l'agence. Je la vois aujourd'hui pour la première fois.
- Mais tu reconnais qu'elle est ravissante ?
- Miss Grecco a un certain charme, oui, mais on ne saurait quand même la trouver « ravissante » !

Elizabeth eut un petit rire, et, ôtant ses lunettes, ferma les paupières à demi pour dissimuler l'intensité de son regard :

- Très bien, nous allons la garder. Ce sera amusant de vous observer tous les deux... car je vous observerai, Arnold, sois-en bien assuré !
- Allons, Elizabeth, ne te mets pas ...
- Je te connais, Arnold. Je te connais même si bien que j'entends d'ici ton petit cœur romantique palpiter d'émoi.
- Elizabeth, de grâce ...
- Va dire à Miss Grecco qu'elle est engagée. Non, laisse, je vais le lui dire moi-même.

Saisissant la clochette posée sur la table de chevet, elle l'agita violemment. L'insistance du vacarme fit grimacer douloureusement Arnold, mais il persista jusqu'à ce que Miss Grecco eût compris que cela s'adressait à elle.

- Oui, madame Bourdon ? fit-elle en apparaissant sur le seuil de la chambre.
- Je désire prendre l'air ce matin, dit Elizabeth. J'aurai besoin de votre aide pour pousser mon fauteuil. Et puis je souhaite que vous vous occupiez du déjeuner d'Arnold : notre cuisinière a tendance à tout faire frire et Arnold a un estomac très délicat. Comme vous voyez, ajouta-t-elle malicieusement, je ne suis pas la seule ici qui ait, besoin d'attentions. C'est aussi un peu le cas de mon mari.
- Oui, madame Bourdon, dit Miss Grecco qui regarda Arnold avec un rien de panique au fond de ses beaux yeux violets.

Ce fut deux mois plus tard qu'il l'embrassa : Deux mois très éprouvants, durant lesquels la sonnette d'Elizabeth n'avait pour ainsi dire pas cessé de retentir dans la maison, mais moins par besoin que comme avertissement. Elizabeth était jalouse et se complaisait dans sa jalousie avec un plaisir pervers. Elle faisait sans cesse allusion à une idylle sur le point d'éclore, et gloussait lorsque rosissaient les joues d'albâtre de Miss Grecco. Avec Arnold, c'était plus que des allusions, cela tournait carrément à l'accusation. Alors, comme s'il en avait assez d'être puni pour un crime qu'il n'avait pas commis, Arnold embrassa Miss Grecco.

Cela se passa dans la cuisine des Bourdon à minuit, qui justement passe pour être l'heure des crimes. Miss Grecco était descendue pour boire en solitaire une tasse de chocolat très chaud. Quand Arnold survint, il ne dit rien. En robe d'intérieur, Miss Grecco rayonnait plus que jamais de féminité. Ses cheveux auburn, ordinairement tirés en arrière et noués en un chignon serré, s'abandonnaient librement sur ses épaules.

- Voulez-vous un peu de chocolat chaud ? s'enquit-elle à mi-voix.

- Oui, volontiers, dit Arnold.

Puis il la prit dans ses bras.

Une demi-heure plus tard, faisant rouler sa nuque sur la virile épaule, Miss Grecco déclara :

- Je vous aime, Arnold.

- Moi aussi, je vous aime !

Elle exhala un soupir :

- Mais c'est sans espoir, n'est-ce pas ?

- Tout dépend de ce que vous jugez sans espoir.

- Je veux parler du mariage, bien sûr.

- Oh !

- C'est bien aussi ce à quoi vous pensiez ?

- En d'autres circonstances, je n'aurais pas eu d'autre pensée, déclara Arnold sans sourciller. Mais, comme vous le savez, je suis marié.

- Il existe des tribunaux de divorce.

- Il existe aussi des hospices pour indigents.

Miss Grecco s'écarta de lui :

- Autrement dit, nous en resterons là ?

- Nous ne pouvons nous résigner ...

- Quelle autre solution ? Je n'ai pas un tempérament à jouer *Back Street*, Arnold.

- C'est un roman démodé. Aujourd'hui, on peut avoir un amant.

- Je préfère avoir un mari.

Ce fut au tour d'Arnold de soupirer.

Ils étaient assis de part et d'autre de la table de cuisine, se tenant les mains par-dessus les tasses vidées de leur contenu, semblant attendre que leur vienne une idée. Celle qui fut finalement exprimée n'était pas nouvelle, a tout le moins pour Arnold.

- Vous connaissez la pentathalimine ? questionna-t-il.

- Le remède que je lui donne chaque soir ?

- Oui.

- Je sais que c'est un puissant sédatif. Comme elle se sent souvent mal à son aise la nuit, il lui est d'un grand secours.

- Vous êtes au courant des doses auxquelles on l'administre et tout ce qui s'ensuit ?

- Je sais que c'est un médicament dangereux, qu'une trop forte dose peut affecter le cerveau, voire causer une hémorragie.

- Bien entendu, vous ne risquez pas de vous tromper et de lui administrer une trop forte dose ?

- Bien sûr que non !

- Ce serait insensé, dit pensivement Arnold.

- Oui, confirma Miss Grecco, car la chose est facilement décelable.

- N'est-il pas vrai toutefois que la même chose pourrait passer inaperçue, si elle était faite progressivement ? Par exemple, un centicube de plus chaque soir finirait par avoir le même effet, mais pas

tout de suite ?

- Oui, je crois que c'est exact.
- Elle s'affaiblirait de jour en jour.
- Elle aurait des nausées. C'est un des symptômes.
- Oui, mais qui n'est pas forcément attribuable au médicament. Et, dans la bouteille, la différence ne se verrait guère. Combien de temps pensez-vous qu'il faudrait pour qu'elle ?...
- Je ne le sais pas au juste ...
- Approximativement ?
- Deux mois peut-être, dit Miss Grecco.
- Ce qui nous mènerait en juin, remarqua Arnold avec un tendre sourire.

Lorsque le Dr Ivey fut appelé, deux semaines plus tard, il resta une heure enfermé avec Elizabeth ; en ressortant de la chambre, il avait un air soucieux. Il demanda à voir Arnold en particulier et, comme c'était un homme intègre, il reconnut ne pouvoir dire avec certitude ce qui provoquait le malaise d'Elizabeth.

- Ces nausées dont elle souffre ne sont pas rares en pareille occurrence, et je n'arrive pas à leur imaginer une autre cause. Elle est extrêmement faible, ce qui est compréhensible, et puis sa tension est plus forte qu'elle ne devrait l'être.
- N'y a-t-il rien que vous puissiez faire pour elle ? questionna Arnold d'un ton empreint de sympathie inquiète.
- Je lui ai dit de garder le lit jusqu'à la fin de la semaine, car il est possible qu'elle se soit un peu surmenée ces derniers temps. Et puis ...

Il marqua une pause, cependant que son embarras s'accroissait.

- Son état mental ne va pas très bien non plus. Elle semble se faire d'étranges idées au sujet de ... de Miss Grecco.
- Quelle sorte d'idées ?
- Votre femme est très imaginative. Du fait de sa réclusion, elle est

portée à fantasmer ... Vous voyez ce que je veux dire ...

- Miss Grecco est on ne peut plus dévouée, dit Arnold. Je suis sûr qu'Elizabeth elle-même en conviendrait. C'est au point qu'il m'arrive parfois de me demander comment nous nous débrouillons avant qu'elle ne soit là.

- Euh, oui ... Néanmoins, c'est une chose qu'il vous vaut mieux avoir présente à l'esprit. Si jamais vous aviez besoin de moi avant ma visite habituelle du mois prochain, monsieur Bourdon, n'hésitez surtout pas à m'appeler.

C'est ce que fit Arnold quatre jours plus tard. Elizabeth s'était brusquement évanouie alors qu'on la conduisait dans le jardin. Miss Grecco avait aussitôt fait tout ce qu'il fallait : desserré les vêtements, plié la malade de façon que sa tête reposât entre ses genoux, etc, si bien que Mme Bourdon n'avait pas tardé à reprendre connaissance.

Arrivant une heure plus tard, le Dr Ivey félicita Miss Grecco pour son sang-froid et l'efficacité de son intervention, allant jusqu'à lui conseiller de suivre des cours pour devenir infirmière diplômée. La jeune femme se borna à déclarer qu'elle avait d'autres projets d'avenir.

Une semaine après, ce fut Elizabeth elle-même qui manda le médecin, le menaçant de lui retirer sa clientèle s'il n'arrivait pas à la rétablir, et cela atteignit un tel paroxysme qu'elle finit par vomir dans le living-room, sur son plus beau tapis d'Orient.

- Les nerfs, confia le médecin à Arnold. Votre femme est un véritable paquet de nerfs, et il vous faut la surveiller avec beaucoup d'attention, monsieur Bourdon. Si elle ne va pas mieux d'ici la fin de la semaine, je pense que nous devons la mettre en observation à l'hôpital.

En entendant cette déclaration de mauvais augure, Arnold ouvrit de grands yeux :

- Mais vous ne pouvez pas faire une chose pareille ... Je veux dire : jamais Elizabeth n'acceptera !

- Elle y sera bien obligée, rétorqua fermement le Dr Ivey, car, si elle s'y refuse, je ne répons pas des conséquences.

Le soir même, Arnold mit au courant Miss Grecco. En même temps que leur chocolat de minuit, il leur fallait prendre une décision extrêmement importante. Si Elizabeth était examinée par les médecins

de l'hôpital, ceux-ci décèleraient certainement l'excédent de sédatif qui s'accumulait en elle par suite d'une trop forte dose quotidienne ...

- Il y a deux choses que nous pouvons faire, énonça Arnold d'un ton pensif. Soit nous diminuons la dose ...

- J'y avais pensé, dit Miss Grecco.

- Ou bien ...

- J'y avais pensé aussi, dit Miss Grecco.

Ils se retrouvèrent dans les bras l'un de l'autre avec la gracieuse aisance d'amants assidus. L'étreinte se prolongea durant quelque cinq minutes, tandis qu'Arnold chuchotait amoureusement à l'oreille de la jeune femme ou l'embrassait dans le cou. C'était comme tous les autres soirs depuis leur premier baiser, l'élan de la tendresse se pimentant de danger. Mais, cette fois, il y eut un changement. Arnold fut le premier à en prendre conscience : son dos se raidit cependant qu'il humait l'air. Les yeux de Miss Grecco s'arrondirent quand, par-dessus l'épaule d'Arnold, son regard se porta vers le seuil de la cuisine. Elle eut un cri étouffé et, la faisant pivoter comme un vivant bouclier, Arnold vit alors ce qui motivait son émoi.

C'était Elizabeth. En vêtements de nuit, spectrale dans la pénombre, ses mains amaigries se cramponnant au chambranle de la porte, les yeux pareils à des charbons ardents.

- Que je ne vous dérange surtout pas, dit-elle d'une voix faible mais venimeuse. Continue donc, Arnold.

- Elizabeth, tu n'aurais pas dû descendre ...

- Je n'arrivais pas à trouver ma sonnette. Ce satané docteur l'a mise je ne sais où. Alors, il a bien fallu que je descende ...

Elle eut un sourire forcé, révélant des dents qui étaient comme autant de minuscules pierres tombales :

- Mais je ne le regrette pas. Pour rien au monde, je n'aurais voulu manquer un aussi joli spectacle, Arnold ...

- Oh ! Madame Bourdon, sanglota Miss Grecco. N'allez surtout pas croire que ...

- Vous, la ferme ! J'en ai soupé de *vous*. C'est bien compris, Arnold ? Plus que soupé !

- Tu te trompes complètement, tu sais, lui assura Arnold, Il se trouve que Miss Grecco avait quelque chose dans l'œil ...

- C'est toi qui lui avais tapé d'ans l'œil, ironisa Elizabeth. Mais elle devra se soigner toute seule. Je veux qu'elle foute le camp dès demain !

Et comme Miss Grecco tentait de dire quelque chose, Elizabeth ne lui en laissa pas le temps :

- C'est inutile, Miss Grecco, vous êtes congédiée. Si Arnold était mon domestique au lieu d'être mon mari, je le renverrais aussi. Mais il se trouve être mon mari. Je souligne, Miss Grecco : *mon* mari. Compris ?

Faisant volte-face, la jeune femme s'enfuit hors de la cuisine et, désespéré, Arnold l'entendit gravir rapidement l'escalier.

- Maintenant, tu vas m'aider, dit Elizabeth, fatiguée mais triomphante. Tu vas me remonter dans ma chambre, Arnold. Et demain, tu téléphoneras à l'agence pour leur demander de nous envoyer quelqu'un en remplacement de Miss Grecco. Mais cette fois, j'interrogerai moi-même les candidates.

- Oui, Elizabeth, dit Arnold.

Le lendemain après-midi, Ralph, le chauffeur, conduisit Miss Grecco à la gare. Elle quitta la maison vêtue comme à son arrivée, le large bord de son chapeau dissimulant ses yeux rougis. Elle ne se retourna pas vers Arnold qui la suivait du regard derrière la fenêtre du living-room, le visage empreint d'une tristesse désespérée. Ce n'était pas seulement une maîtresse qui lui était ôtée, mais aussi celle qui allait être sa libératrice. Comme il la regardait prendre place sur la banquette avant de la voiture, il eut conscience que l'attrance qu'il éprouvait pour Miss Grecco . n'était qu'en partie amoureuse ; son aide et sa compréhension, l'art avec lequel elle administrait le sédatif qui l'aurait un jour délivré d'Elizabeth, avaient compté davantage pour lui que les jolies jambes et le ravissant visage. Avec un profond soupir, il se détourna de la fenêtre et vit Elizabeth dans son fauteuil roulant, qui l'observait.

- Pauvre Arnold, fit-elle avec un sourire malicieux, tu as toujours trouvé une femme pour t'aider, hein ? Seulement, à présent, la voilà partie et tu ne vas plus pouvoir compter que sur moi, pauvre malade.

Elle rapprocha son fauteuil :

- As-tu fait ce que je t'avais dit ? As-tu appelé ce bureau de placement ?

- Oui, répondit-il d'un ton las. Tu auras tantôt trois candidates au choix. On leur a fixé un rendez-vous par heure pour qu'elles n'arrivent pas ensemble. La première doit se présenter à deux heures.

- Parfait.

- Si tu ne penses pas avoir besoin de moi, je crois que je vais aller au cinéma.

- Vas-y ! gloussa-t-elle. Va voir un beau film romantique, plein de passion et de jolies filles. Passe-t'en l'envie une fois pour toutes !

Faisant pivoter vivement son fauteuil, elle le laissa seul dans la pièce.

Arnold revint à cinq heures. À peine la porte d'entrée s'était-elle refermée derrière lui, que la sonnette commença son vacarme à l'étage. Jetant son pardessus sur une chaise, il gravit rapidement l'escalier. Elizabeth était au lit, occupée à faire des papillotes, et elle se montra presque affable :

- Tout est arrangé, Arnold. J'ai trouvé la femme parfaite.

- J'en suis très heureux, Elizabeth. Se sont-elles toutes présentées à l'heure ?

- Les deux premières étaient impossibles, lui déclara-t-elle avec malice. Beaucoup trop jeunes. Je sais comment ça finit quand tu as des jeunes filles autour de toi, Arnold. Mais je suis sûre que tu trouveras celle que j'ai engagée très plaisante dans le genre « femme épanouie ». Elle s'affaire déjà à la cuisine ... Descends donc la voir ! Va ! pouffa-t-elle.

- Tu sembles trouver ça très amusant.

- Amusant ? Quelle idée ! Descends la voir, Arnold ... Elle va peut-être te plaire encore plus que Miss Grecco. Va !

Fronçant les sourcils, il quitta la chambre.

Dans la cuisine, une grosse petite femme était occupée devant le fourneau. À l'entrée d'Arnold, elle tourna la tête. Elle avait les cheveux blancs, un triple menton, des joues rouges, et devait être plus proche de soixante-dix que de soixante ans.

- Elle me demande ? chuchota-t-elle. J'étais en train de préparer du

café ...

Drelin ! Drelin ! La sonnette se déchaînait de nouveau.

Avec un mouvement d'humeur, Arnold s'en fut au pied de l'escalier et leva la tête. Elizabeth était sur le seuil de sa chambre.

- Comment la trouves-tu ? lui cria-t-elle. Le rêve, non ?

Avec un rire mauvais, elle fit claquer la porte et Arnold regagna aussitôt la cuisine.

- Il ne faut pas oublier le sédatif qu'Elizabeth prend à neuf heures, dit-il.

- Non, bien sûr que non, dit la femme. Quelle pâleur ! Quelque chose qui ne va pas ?

- Le dosage ... c'est bien compris ?

- Oui, oui. Juste un centicube de plus que la dose normale.

- C'est ça, oui. À présent, il ne devrait plus falloir longtemps pour l'achever. Dieu seul sait ce qui lui tient l'âme si bien chevillée au corps !

Il tapota affectueusement la joue rouge :

- Je savais pouvoir toujours compter sur toi, maman.

Elle lui sourit tendrement et s'en fut répondre à l'appel de la sonnette.

TABLE DES MATIÈRES

LA DAME AUX BISCUITS (The Cookie Lady)	PHILIP K. DICK
VINGT-DEUX CENTS PAR JOUR (Twenty-Two Cents A Day)	JACK RITCHIE
LE PARI (The Wager)	ROBERT L. FISH
LA MORT EST UN SONGE (Death Is A Dream)	ROBERT ARTHUR
LES PIÈCES D'ARGENT (Pieces Of Silver)	BRETT HALLIDAY
VOYEZ COMME ELLES COURENT (See How They Run)	ROBERT BLOCH
AU BORD DU DANGER (A Gun Is A Nervous Thing)	CHARLOTTE ARMSTRONG
LA PAILLE (Homicidal Hiccup)	JOHN D. MACDONALD
UN MUR PLEIN DE SOURIRES (Paste A Smile On A Wall)	JOHN KEEFAUVER
MON DERNIER ROMAN (My Last Book)	MICHEL ET CLAYRE LIPMAN
LE DILEMME DU DOCTEUR (Doctor's Dilemma)	HAROLD Q. MASUR
FUITE ET FIN (She Fell Among Thieves)	ROBERT EDMOND
UNE FILLE PERDUE (Gone Girl)	ROSS MACDONALD
BOULE DE NEIGE (Snowball)	URSULA CURTISS
L'AIDE (A Woman's Help)	

[1] Demain : En espagnol dans le texte.

[2] Ânes : En espagnol dans le texte.

[3] À l'estomac : En espagnol dans le texte.

[4] Parents-Teachers Association, Association de professeurs et de parents d'élèves.

[5] Restaurant d'autoroute où l'on est servi dans les voitures.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Dans ce nouveau recueil amoureusement préparé à votre intention, il y a un certain nombre d'histoires pour lesquelles j'ai une préférence encore plus marquée que pour les autres. Par exemple, celle qui, à partir d'un chat blanc impassible, fait terriblement boule de neige ... Celle où deux archéologues peu recommandables exhument une étrange statue, celle encore de Slesar où est prise qui croyait prendre ...

Ces histoires s'achèvent toutes – *in cauda venenum !* – sur une méchante surprise. Mais ça n'est une mauvaise surprise que pour leurs protagonistes et, en ce qui vous concerne, vous aurez tout lieu, je crois, de les trouver bonnes !